

François Stoskopf
Élisabeth Meysembourg-Stoskopf



Jacques Camille Louis
STOSSKOPF

1898 - 1944

ÉLISABETH MEYSEMBOURG-STOSSKOPF
FRANÇOIS STOSSKOPF



Jacques Camille Louis
STOSSKOPF
1898 - 1944

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

*À notre mère,
dont la foi et le courage
demeurent un exemple pour tous ceux
qui l'ont connue et aimée.*

*À nos enfants
Jacques, Olivier et Anne,
François, Marie Laurence, Emmanuelle, Paul et Thérèse.*

*Aux enfants de nos enfants
Claire, Pierre-François, Matthieu, Camille, Charlotte et Marie,
Guillaume, Marianne, Pierre, Jacques
et tous ceux qui sont à venir...*

*À la mémoire de Nicolas
et de Jacques-Emmanuel
qui ont rejoint leur grand-père
dans la splendeur de Dieu.*

Le 27 novembre 1898 est né à Paris, Jacques Camille Louis Stosskopf. Nous sommes ses deux enfants. À l'occasion du centenaire de la naissance de notre père nous avons réuni dans ce livre un ensemble de documents et de témoignages qui retracent sa vie et son action et font apparaître les principaux traits de sa riche personnalité.

Pourquoi ne pas avoir entrepris ce travail plus tôt, en collaboration avec notre mère et des amis, aujourd'hui disparus, dont les souvenirs auraient été si précieux ? Il n'est pas si facile de réveiller le passé lorsqu'il a creusé profond un sillon de souffrance.

Notre enfance s'est déroulée dans une famille heureuse. Ce bonheur a été détruit par la guerre : notre père nous a quittés un matin pour se rendre à son travail. Nous ne l'avons plus jamais revu. C'était le 21 février 1944, veille du mardi gras, nous avions neuf et onze ans.

Nous habitons Quimper. Nous l'avons attendu de longs mois, soutenus par des amis, une communauté paroissiale priante et l'ambiance générale de ces années-là. Grand-mère Stosskopf et sa fille tante Jeannette purent venir nous voir de Paris à quelques reprises. Ce ne fut pas le cas de nos grands-parents Hemmerlé retenus en Alsace alors annexée ainsi que la Moselle par le Troisième Reich.

Le débarquement des armées alliées en Normandie le 6 juin 1944 nous remplit d'espoir. La joie nous envahit à la libération de Quimper le 8 août, puis à celle de Paris le 26 août et enfin à celle de Strasbourg le 23 novembre, d'autant plus que Jean, le jeune frère de maman, incorporé de force comme tous les jeunes alsaciens-lorrains, et mobilisé en Yougoslavie se trouvait ce jour-là en permission chez ses parents. Nous sortions les drapeaux. Puis vint la capitulation sans condition du 8 mai 1945. La victoire chantait dans les rues. Les prisonniers rentraient et la gare s'animait tous les soirs. Nous attendions toujours.

Après les derniers jours de classe nous avons rejoint Strasbourg. Nous n'avons pas revu notre famille alsacienne depuis quatre ans. Maman entreprit aussitôt de nouvelles recherches.

Un jour de septembre elle nous prit près d'elle en pleurant et nous dit que papa ne reviendrait pas. Il était mort depuis plus d'un an au camp de concentration du Struthof. Elle venait d'en avoir la certitude par le récit que lui avait fait le cuisinier du camp de Schirmeck, annexe du Struthof, où des membres du réseau de renseignements "L'Alliance" avaient été internés au secret jusqu'au 2 septembre 1944. Papa était l'un d'eux.

Elle s'habilla de noir et ne devait guère quitter cette couleur pendant les années qui suivirent. Elle venait d'avoir trente-cinq ans. Soutenue par sa foi, elle fit face avec une grande force de caractère à notre nouvelle situation. Elle s'installa avec nous auprès de ses parents et de ses frères, dans la maison familiale de Schiltigheim, et c'est entourés de leur affection que nous avons vécu alors.

Les cérémonies officielles de l'été 1946 consacrèrent le sacrifice de Jacques Stosskopf au service de sa patrie et de la liberté. Les renseignements que nous obtenions sur son activité dans la Résistance et son attitude dans l'arsenal de Lorient occupé, nous faisaient découvrir un héros. Il n'était pas le seul. Nous les admirions tous mais lui seul nous manquait. Nous le pleurions en secret. C'était papa. Un grand silence tomba, surtout après la mort en janvier et novembre 1947 de nos grands-parents maternels, Émile et Augusta Hemmerlé. Il nous sembla que pour vivre il fallait taire ce qui nous faisait mal.

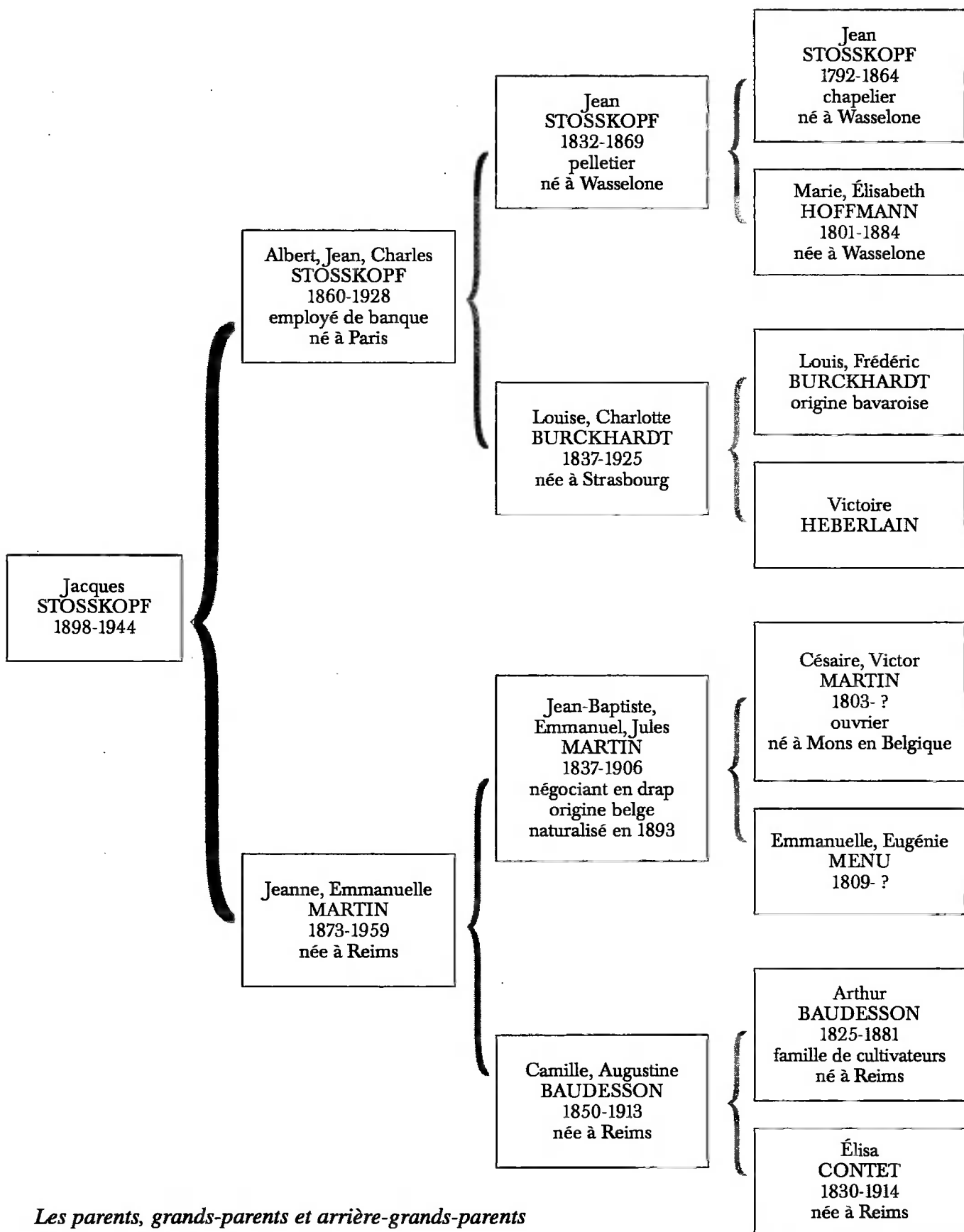
Le 21 février 1994 la Marine nationale organisa une cérémonie commémorative du cinquantième anniversaire de l'arrestation de l'ingénieur général Stosskopf à la base des sous-marins de l'Atlantique à Lorient devant la plaque érigée à sa mémoire. Nous y fûmes conviés avec nos enfants. La cérémonie débuta à seize heures, heure de l'arrestation de papa. Dans l'enceinte de la base beaucoup d'enfants de ceux qui avaient travaillé avec notre père s'étaient rassemblés. Il y avait aussi un nombre important de jeunes marins en uniforme.

Ce jour-là, pour nous, ce que papa avait vécu devenait vraiment l'Histoire. Nous n'avions plus de raison de nous taire.

*Élisabeth Meysembourg-Stosskopf
François Stosskopf
27 novembre 1999*

Chapitre I

LA VIE DE JACQUES STOSKOPF À TRAVERS LES DOCUMENTS FAMILIAUX



Les parents, grands-parents et arrière-grands-parents de Jacques Stosskopf

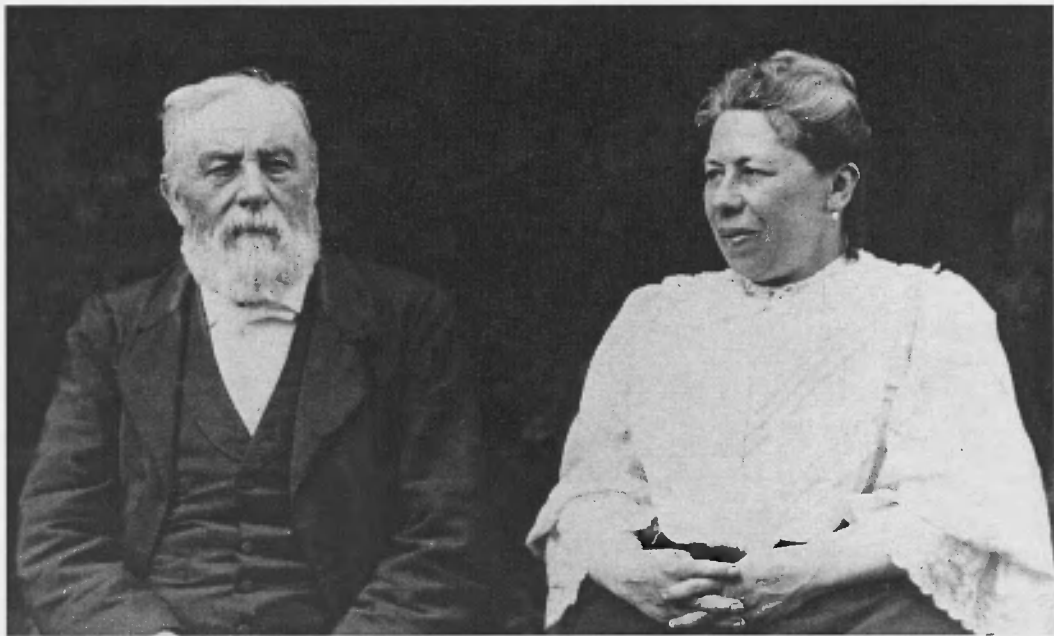


Maison de famille des Stoskopf rue du Hohengoest à Wasselonne en Alsace

Jean Stoskopf, grand-père de Jacques, y vécut jusqu'à son départ pour Paris. Fils et petit-fils d'artisans chapeliers, profession très développée au XIX^e siècle dans cette ville, il était lui-même ouvrier pelletier, spécialisé dans la préparation des peaux qui servaient à l'élaboration du feutre utilisé alors pour la fabrication des chapeaux.

Au milieu des années 1850, il alla travailler aux Batignolles chez le fourreur Révillon où Louise Charlotte Burckhardt, née à Strasbourg d'une mère alsacienne et d'un père d'origine bavaroise, était dame de comptoir.

Ils se marièrent en 1859 et eurent un fils unique Albert, père de Jacques.

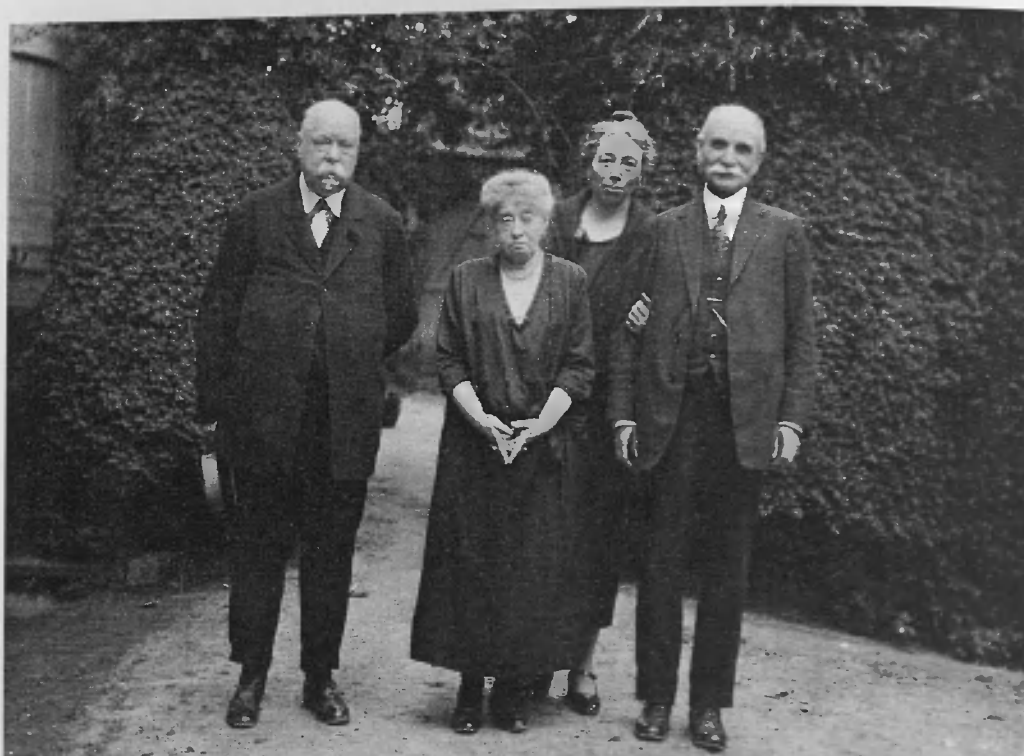


Jules Martin et Camille Martin-Baudesson, les grands-parents maternels de Jacques vers 1900

Belge de naissance et d'origine modeste, Jules Martin perdit très jeune ses parents et fut élevé à Reims par un oncle maternel et par sa propre sœur Éliisa un peu plus âgée que lui. Il y fit une belle carrière dans le négoce de la laine et s'y maria en 1872 avec Camille Baudesson née à Reims de parents rémois. Ils eurent six filles et un fils.



La future maman de Jacques, Jeanne, l'aînée des enfants Martin, alors âgée de dix-sept ans, avec deux de ses sœurs, Ernestine et Juliette



Jules Jacques appelé "Oncle Jules" dans la famille Stoskopf, sa sœur Marie, "Tante Marie", Jeanne Martin et son mari Albert Stoskopf dans la propriété des Jacques à Romainville près de Port-Royal, sans doute vers 1925

Après son veuvage, Louise Stoskopf-Burckhardt quitta les Batignolles pour Paris où elle fit la connaissance de Jules Jacques et de sa sœur Marie, tous deux célibataires et originaires de Metz.

Toute sa vie Jules Jacques qui avait de la fortune, fut un ami fidèle et généreux de la famille Stoskopf. C'est lui qui fit entrer Albert, alors employé à la compagnie des chemins de fer Paris-Lyon, à la banque de Paris et des Pays-Bas dont il était fondé de pouvoir, et c'est par son intermédiaire que Jeanne Martin fut présentée à son futur mari.

Albert et Jeanne se marièrent en 1893 et eurent trois enfants : Robert né en 1896, Jacques né en 1898 et Jeanne née en 1911. "Oncle Jules" fut le parrain de Jacques et "Tante Marie" la marraine de Jeanne.



La famille Martin en 1901 dans la maison de campagne de Jonchery-sur-Vesle

De gauche à droite, debout : Ernestine Martin, "Tante Éliisa" sœur de Jules Martin, Camille Martin-Baudesson (mère de Jeanne, Juliette, Cécile, Charles, Ernestine, Camille et Germaine), Charles Martin, Georges Périn penché en avant mari de Cécile, Marie Moaste (que Tante Éliisa avait adoptée), Albert Stoskopf mari de Jeanne. Assis au deuxième rang : Camille Martin, Jeanne Stoskopf-Martin mère de Robert et de Jacques, Juliette Bocquet-Martin mère d'Adrienne, Germaine Martin, Cécile Périn-Martin et sa fille Yvonne, Jules Martin mari de Camille Baudesson. Assis au premier rang : Robert et Jacques Stoskopf, Adrienne Bocquet.

Robert et Jacques Stoskopf en 1901



Jacques et Robert Stoskopf en 1902



Jacques en 1905



Dans la propriété des Spohr à Gien vers 1905

De gauche à droite : Louise Spohr, Charles Spohr son mari dont le père Louis était cousin de Jean Stoskopf, Louise Stoskopf-Burckhardt épouse de ce dernier, Albert Stoskopf, sa marraine Salomé Schenck, Jacques et Robert Stoskopf, et derrière eux Jeanne Stoskopf leur mère.



Jacques en 1909

Il fait ses études primaires et secondaires au collège Rollin, régulièrement sanctionnées par le prix d'excellence et de nombreux autres prix. Il conservera en souvenir des distributions des prix de nombreux volumes illustrés et reliés frappés aux armes du collège.

Cher Jacques
Mon cher Jacques
Je veux que au retour
de la messe à laquelle
j'assistais par
la pensée tu trouves
ces lignes qui
t'assurent que ton
père t'aime déjà
mieux qu'on
peut le dire.
Bonne nuit
Ton père
M. J.

Je suis sûr que tu
seras ^{très} heureux
que ton état de
santé est en ce
moment aussi
satisfaisant que
possible.
Tu es si studieux
et tu profites si bien
des leçons de tes maîtres
de ton excellente mère
que on ne peut que
te féliciter et te
recommander d'être
après ta première
communion le
Jacques d'aujourd'hui

Lettre adressée à Jacques le 24 avril 1910 pour sa première communion et sa confirmation dans la chapelle du collège Rollin



Jacques en 1911

soyez si fier.
Embrasse bien ses
Parents et les
Associe aux
Vœux que nous
formons pour votre
santé et votre
bonheur.

Nous vous embrassons
et Robert et le
Grand Mère Martin
sont oubliés le
famille de son Papa.
Je t'embrasse bien
affectionneusement
ta
Cécile

J'avais voulu répondre à
l'invitation de la maman
et t'embrasser de tout cœur
ainsi que toute la famille.
Des détails dans ta vie ont
été si beaux qu'on ne peut
qu'espérer en continuer
à répondre à l'appel de
tous les tiens. Embrasse pour
moi la grand'mère St. Hipp.
et la Madame ^{paternelle} que
doivent être aussi. Fiers que
moi de leur petit-fils, ne
m'oublie pas près de tes
bons amis, qui plus heureux
que moi peuvent venir à
ta santé et à celle de Robert

É. Baudesson

Cette lettre est signée par sa grand-tante Cécile Baudesson sœur de sa grand-mère Camille, et par son arrière grand-mère Élixa Baudesson-Contet qui devait décéder quatre ans plus tard.



Jacques et sa grand-mère Louise Stoskopf-Burckhardt en forêt de Fontainebleau vers 1911

Louise habitait au début du siècle avec son amie Salomé Schenck marraine de son fils Albert, une maison avec jardin à Avon en bordure de la forêt de Fontainebleau.

Les Stoskopf s'y rendaient fréquemment pour de grandes promenades et c'est là que Jacques découvrit la nature, apprit à reconnaître les champignons et s'initia à la botanique.



Dans le jardin de grand-mère Louise à Avon en décembre 1916

De gauche à droite : Juliette Bocquet-Martin, sœur de Jeanne, dans ses bras son fils Paul (né en mars 1915 chez les Stoskopf rue de Dunkerque à Paris, où elle s'est réfugiée avec sa famille après l'évacuation de Reims en novembre 1914), sa fille Louise dite Zézette, Louise Stoskopf-Burckhardt, Robert Stoskopf mobilisé dans l'artillerie, Salomé Schenck, Jacques Stoskopf, Jeanne Stoskopf-Martin et son mari Albert Stoskopf.



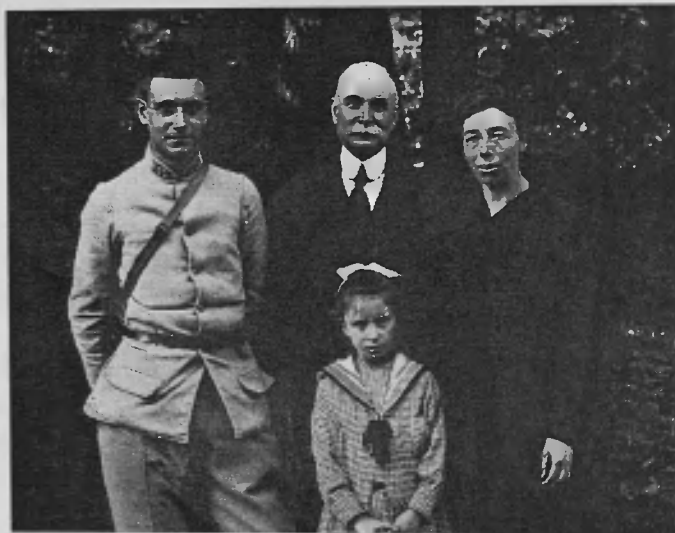
Jacques en décembre 1916

Il est en classe de mathématiques supérieures. Le cours de ses études sera interrompu quatre mois plus tard par son incorporation.



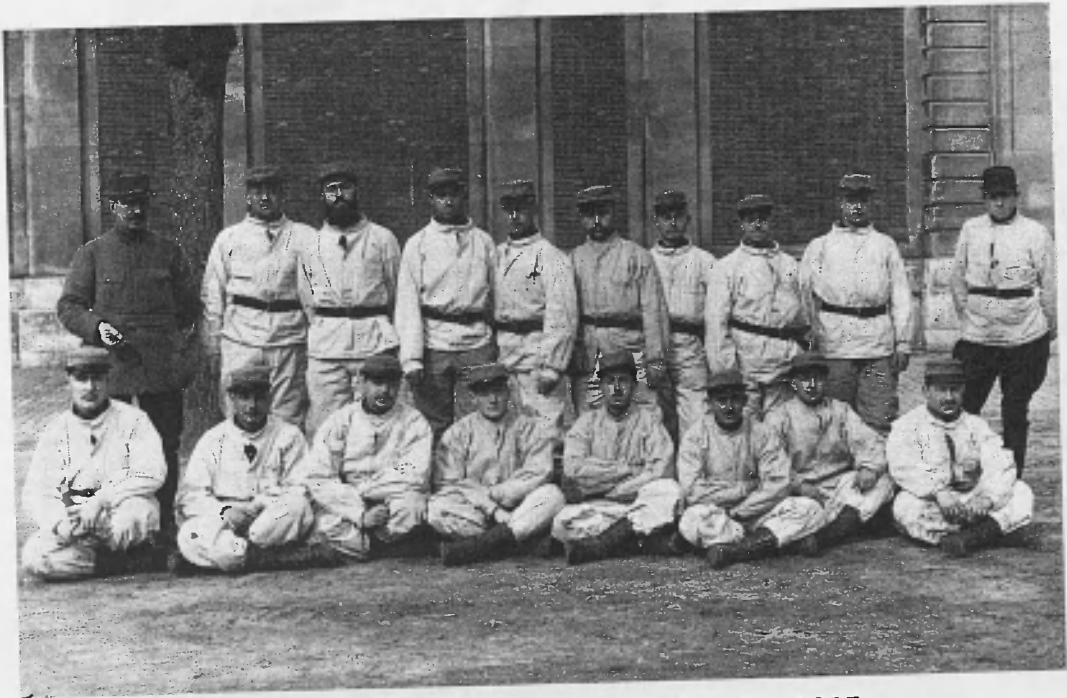
Classe de mathématiques supérieures - collège Rollin 1916-1917

Jacques est à l'extrême droite. À ses côtés au même niveau, son ami Jean Dieudonné qui fera comme lui l'École polytechnique et l'École du Génie maritime.



Jacques avec ses parents et sa sœur Jeanne

Il vient d'être incorporé, le 14 avril 1917, au 22^e régiment d'artillerie.



École d'artillerie de Fontainebleau septembre-décembre 1917
Jacques est le deuxième à gauche au premier rang.



Jacques et sa grand-mère
Louise en avril 1918

Il vient d'être affecté à l'état-major du 3^e groupe du 133^e régiment d'artillerie lourde.

4 Novembre 1918.

Mon vieux Jacques

x faut être en d'habitude
mony aussi toujours

Je me suis bien divertie en apprenant
tes exploits en modestie qui pourraient
presque au tragique. Je me suis hordue
et j'ai dit : Ça, c'est bien de Jacques !
L'opinion publique aurait été plus satis-
faite si tu avais annoncé ta promotion
au son des trompettes ; ça n'empêche que
je te félicite chaudement.

J'espère que tu n'auras pas eu à te
plaindre de la haute fréquence des lettres
à répondre de la part de ta cousine pendant
les vacances ! Il faut un événement sen-
sationnel pour que je me décide à t'affli-
ger ce supplice.

Je me fiche de toi, penses-tu, mais
je t'embrasse bien affectueusement

La nièce (!!!)

Yvonne

Quelle étourdie!

Lettre adressée à Jacques le 4 novembre 1918 par sa cousine Yvonne Périn (sa
cousine et non sa nièce...)

Il a été nommé sous-lieutenant le 15 septembre..., et a sans doute oublié d'en
parler.

Paris, le 11 Novembre 1918

vive la France!

Wah le 11/11
Mon cher Jacques.

Voilà une journée inoubliable et
je ne veux pas te laisser passer
sans t'embrasser mes baisers et te dire
que notre pensée a été sans cesse
vers toi et ton frère. Quel soulagement
de vous revoir désormais hors du danger
et de voir notre pays sorti victorieux
de cette lutte horrible.

Paris est en fête et je pense que vous
aussi avez pu vous réjouir.

Nous serons contents d'avoir de tes
nouvelles et de savoir si tu vas continuer
en Alsace, en attendant mon cher petit
je t'embrasse mes excellentes tantes et
cousines de tout le famille. J. Stosskopf.

Je t'embrasse
pour te dire, combien je suis heureuse
de te voir bientôt. J. St. - A. Stouss



Jacques Stosskopf
Sous-Lieutenant 417^e R. A. L.

5^e Batterie

Secteur postal 418

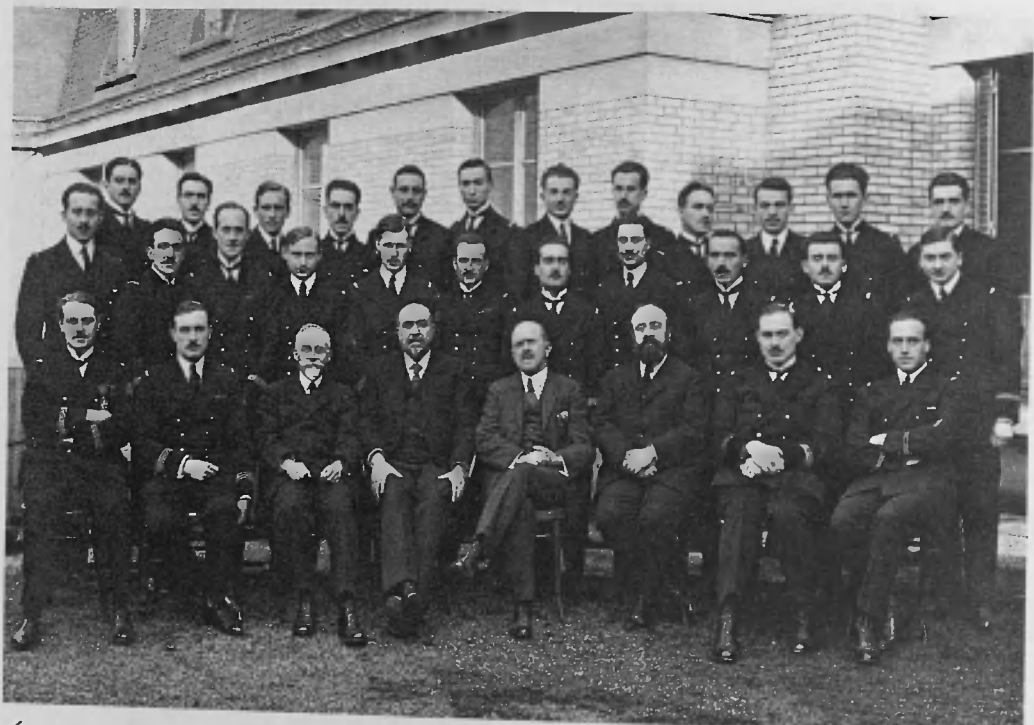
Lettre adressée le 11 novembre 1918 à Jacques, alors sous-lieutenant au 417^e régiment d'artillerie lourde, par sa mère et sa grand-mère paternelle Louise

Cette lettre est signée également par son père, sa sœur Jeanne, sa cousine Élisabeth Bocquet et Félicie Demangeot, cousine issue de germains de sa grand-mère maternelle Camille.



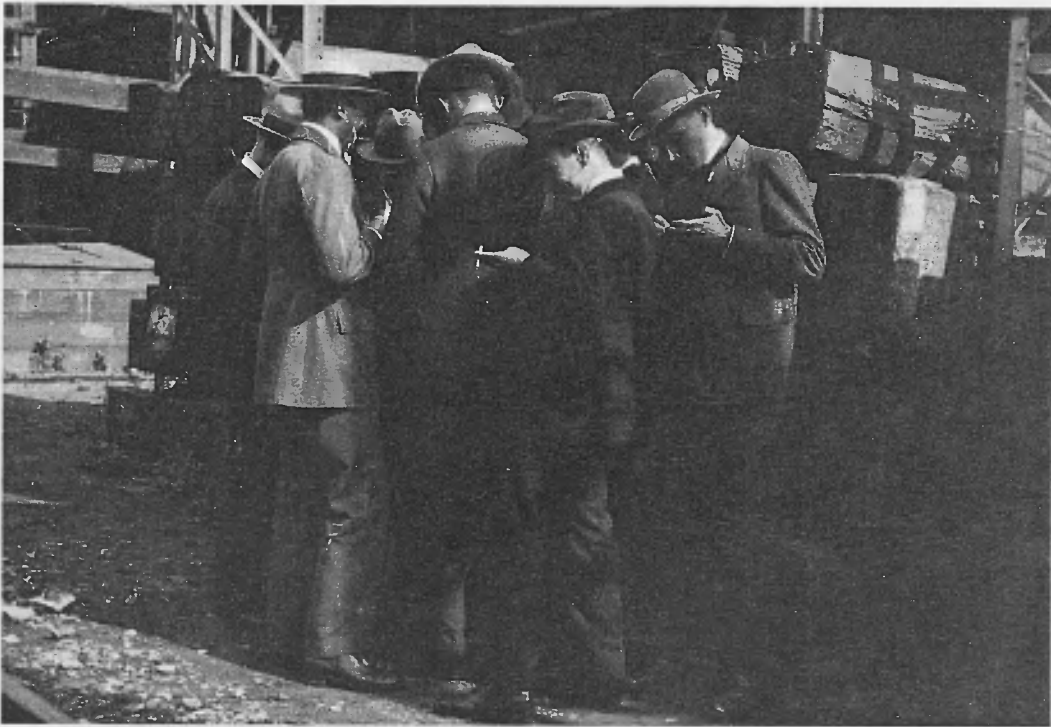
Jacques à l'École polytechnique

Affecté en septembre 1919, à sa demande, au 155^e régiment d'artillerie à pied basé à Strasbourg, il est détaché au collège Rollin en février 1920 pour préparer le concours d'entrée. Il y est reçu 5^e de la promotion 1920 spéciale.



École d'application du Génie maritime octobre 1922-novembre 1924

Jacques est le cinquième à gauche au dernier rang.



Travaux pratiques à l'école d'application

Jacques est à l'extrême droite.



Essais à la mer à Cherbourg

Jacques participe de 1924 à 1928
à la construction et à la mise au
point des premiers torpilleurs de
1 455 t du programme naval.



Jacques vers 1928 en service à Cherbourg



Prise d'armes à Cherbourg le 26 juillet 1930

L'ingénieur principal du génie maritime Jacques Stoskopf vient d'être décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur.



Jacques et Marianne Hemmerlé le 16 février 1931 aux Trois Epis dans les Vosges

Ils sont fiancés depuis deux jours et se marieront trois mois et demi plus tard.

Quand Jacques était en service à Strasbourg en 1919, il voyait souvent un ménage ami de ses parents qui tenait une boulangerie à Schiltigheim. Monsieur Épling et son épouse qui était de la famille de Salomé Schenck, comptaient parmi leurs clients et connaissances la famille d'Émile Hemmerlé, ingénieur mécanicien qui dirigeait une fabrique de pompes fondée par son grand-père en 1845.

Lorsque le fils aîné d'Émile, Paul, se rendit à Paris en 1923 pour poursuivre ses études, Monsieur Épling mit en contact les familles Stoskopf et Hemmerlé, et ce fut Jacques le correspondant de Paul au collège Stanislas. Marianne, sœur cadette de Paul née en 1910, et Jacques se fiancèrent en 1931.



Le 2 juin 1931, Jacques, Camille, Louis Stoskopf épouse Marianne, Thérèse, Joséphine Hemmerlé

Ils auront deux enfants : François né le 17 avril 1932 et Élisabeth née le 11 novembre 1934.

SCHILTIGHEIM

Ein schönes Familienfest.

Gestern fand in der hiesigen Pfarrkirche unter einer so zahlreichen Beteiligung von Freunden und Bekannten, wie sie Schiltigheim bei einem derartigen Anlass wohl noch nie gesehen hat, die Vermählung statt von Mlle Marianne Hemmerlé und M. Jacques Stosskopf, Ritter der Ehrenlegion, Ingénieur principal du Génie Maritime.

Gleichzeitig begingen die Eltern der Braut, der bekannte hiesige Industrielle H. Emile Hemmerlé, Präsident des Kirchenrats und Mme Augusta, geb. Preiser, das Fest ihrer silbernen Hochzeit. H. Rector Robein, der die kirchliche Einsegnung der Ehe vornahm, hielt zunächst eine herzliche Ansprache an das Brautpaar, und sodann auch an die Jubilare. Der Kirchenchor unter der Leitung des Organisten H. Blondé verschönerte das feierliche Levitenamt durch den Vortrag einer vierstimmigen Messe. — In dem aus etwa 80 Personen bestehenden Hochzeitszug fielen neben den reizenden in crème und rosa gekleideten Ehrendamen der Braut und den zahlreichen anderen eleganten Toiletten insbesondere die schmucken Uniformen der vielen Marineoffiziere angenehm auf.

Die Redaktion des «Elsässer Bote» schliesst sich hiermit den zahlreichen Glückwünschen, die das junge Paar nach seinem künftigen Wohnsitz in Paris begleiten und den Glückwünschen für M. und Mme Hemmerlé recht herzlich an.

Article paru dans l' *Elsässer Bote* du 3 juin 1931 : "Schiltigheim, une belle fête de famille en l'église paroissiale"

"Hier a eu lieu le mariage de Mademoiselle Marianne Hemmerlé et de Monsieur Jacques Stosskopf, chevalier de la Légion d'honneur, ingénieur principal du Génie maritime, au sein d'une foule d'amis et de connaissances telle que Schiltigheim n'en avait encore jamais vue à une telle occasion. Les parents de la fiancée, l'industriel bien connu Monsieur Émile Hemmerlé, président du conseil de fabrique et Madame Augusta née Preiser, fêtaient en même temps leurs noces d'argent. Monsieur le recteur Robein qui célébrait le mariage religieux s'adressa en termes chaleureux d'abord aux fiancés et ensuite aux jubilaires. La chorale de l'église, sous la direction de l'organiste Monsieur Blonde anima la cérémonie religieuse par ses chants à quatre voix. Dans le cortège d'environ 80 personnes on remarquait en même temps que les ravissantes dames d'honneur habillées de crème et de rose, de nombreuses toilettes élégantes et en particulier les uniformes très seyants des officiers de marine.

La rédaction du Courrier Alsacien s'associe de tout cœur ici, aux nombreux vœux de bonheur qui accompagnent le jeune couple dans sa future résidence parisienne, ainsi qu'aux vœux de bonheur exprimés à Monsieur et à Madame Hemmerlé."



*Jacques vers 1934 dans l'appartement
de la rue du Faubourg Poissonnière
à Paris*

Il est adjoint au chef de la section des petits bâtiments au service technique des constructions et armes navales boulevard Victor. (Comme il s'y était engagé il a coupé ses moustaches à la naissance de son fils...)

*François et Élisabeth avec
leur papa dans le jardin des
plantes à Nantes en 1937*

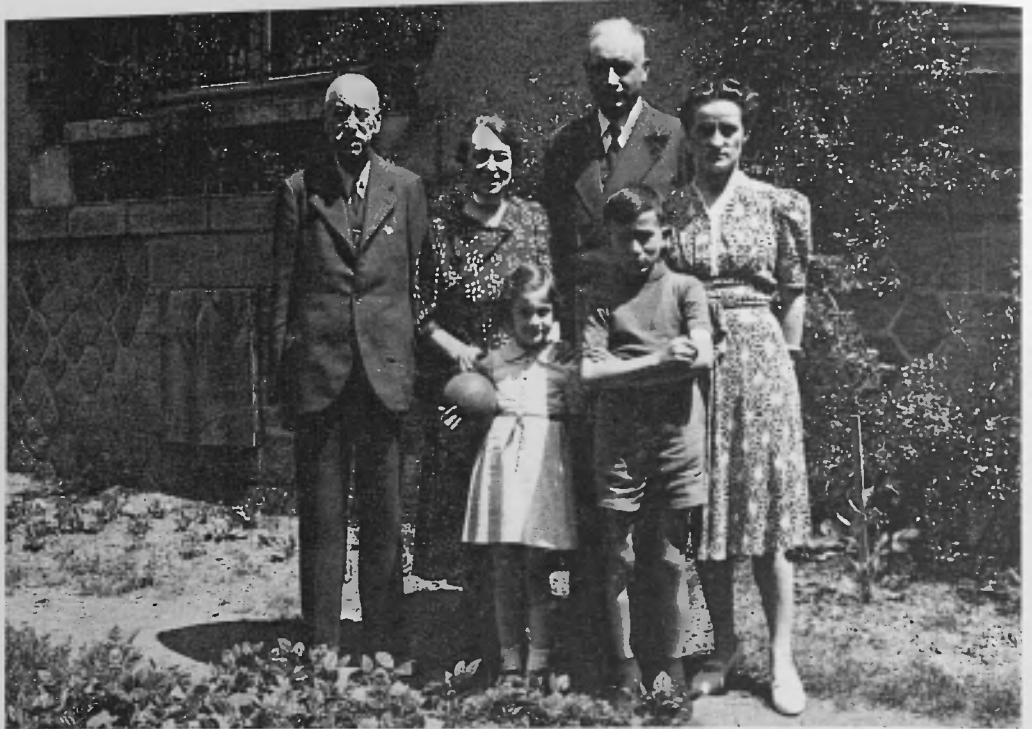
Jacques est depuis septembre 1936 à la tête du service de la surveillance des travaux et des fabrications confiés à l'industrie de la circonscription de Nantes.





Pâques 1938, sur la terrasse de la maison Hemmerlé à Schiltigheim

Depuis le fond à gauche : Paul Hemmerlé, Marianne et Jacques Stoskopf, Marie-Thérèse Hemmerlé (en religion Sœur Damas), François, Augusta et Émile Hemmerlé (parents de Paul, Marianne et Jean), Jean Hemmerlé, Marthe Hemmerlé (sœur d'Émile et de Marie-Thérèse), Élisabeth.



Émile et Augusta Hemmerlé, avec la famille de Jacques dans le jardin de la villa Jeanne d'Arc à Lorient en 1939

En octobre 1939 Jacques est nommé chef de la section des constructions neuves à l'arsenal de Lorient. Il emménage avec sa famille 7, impasse Saint-Christophe dans une grande maison pourvue de dépendances.



Quelques semaines plus tard, la famille Hemmerlé arrive à Lorient avec les machines-outils de l'atelier de Schiltigheim évacué sur ordre des autorités françaises.

Jean Hemmerlé avec François et Élisabeth devant la villa



Jacques en 1941

Photo prise par Marianne (dont on voit l'ombre portée), pour Madame Marie Claude qui tenait avec ses filles "Tante Andrée" et "Tante Manon", à Ventron dans les Vosges, une pension de famille où les Stoskopf et les Hemmerlé se retrouvaient régulièrement dans les années 1930 pour les vacances d'été ainsi que d'autres membres de leur grande famille.

Madame Claude, qui appelait Jacques son "préféré", souhaitait le connaître en uniforme...

C'est l'unique photo retrouvée, mise à part celle de février 1931 aux Trois Epis et celle de leur mariage, où Marianne et Jacques se trouvent réunis, au moins symboliquement, tous les deux seuls.



Mademoiselle Madeleine Le Troëdec "Tante Madeleine" en 1953

En 1940, Marianne fit la connaissance au Secours d'hiver, organisation d'entraide alors très active, de Mademoiselle Le Troëdec, de famille lorientaise et dont de nombreux parents avaient servi dans la Marine nationale. Elles sympathisèrent et "Tante Madeleine" devint une habituée de la villa Jeanne d'Arc. Une amitié fidèle la lia pour le reste de sa vie à la famille Stoskopf et on sut après la guerre que Jacques lui avait demandé, au cas où Marianne se retrouverait seule, de rester à ses côtés. Ce qu'elle fit jusqu'à sa mort en 1986, notamment pendant les durs mois d'attente du retour de Jacques à Quimper, puis au cours de séjours plus ou moins longs en Alsace dans les années d'après-guerre, et enfin lorsque Marianne se retrouva seule à nouveau après le mariage de ses enfants. Elles habitèrent alors ensemble à Lorient. Marianne avait tenu à retrouver cette ville où elle se sentait accueillie et à s'y installer dans un appartement dont la vue sur l'arsenal et la base sous-marine l'avait conquise. C'est là que ses enfants et ses petits-enfants passèrent de nombreuses et inoubliables vacances bretonnes.

Dans un document Ouest-France, *Lorient 1945 la paix tant attendue*, daté d'avril 1995, René Estienne archiviste paléographe de la Marine, avec Jean-Claude Catherine et Yann Lukas, présente ainsi Lorient à la veille de la guerre :

Le pays de Lorient en 1939

- **En 1939**, Lorient, Keryado, Lanester et Hennebont constituent le seul pôle urbain du Morbihan. Ses ports sont en plein développement :

- **Le port de pêche** de Keroman, créé en 1927, développe le chalutage à vapeur et la chaîne du froid, complétés par l'activité traditionnelle des thoniers groisillons et des sardiniers.

- **Le port de commerce**, sur le bassin à flot du centre ville, s'étend en eau profonde vers Kergroise. Il importe du charbon et exporte des poteaux de mines. Autres activités : l'électrification, les forges d'Hennebont, le bâtiment et les travaux publics.

- **Le port militaire**, siège d'une préfecture maritime, comprend l'arsenal, constructeur de navires de guerre, et accueille de nombreux marins dans les écoles des fusiliers, des apprentis mécaniciens et au 3^e dépôt des équipages.

- **L'armée** avec l'artillerie coloniale et le 137^e RI, la sous-préfecture, les tribunaux, les lycées et écoles, complètent le secteur administratif.

- **Tout cela fait vivre 51000 habitants**, militaires et civils, qui s'expriment dans une vie politique animée. Ville de gauche à forte tradition de solidarité sociale et ouvrière, Lorient tranche sur la mentalité d'un Morbihan conservateur.

- **L'agriculture locale**, ébranlée par la guerre de 14-18 et l'exode rural, se distingue par la petite et moyenne exploitation familiale, l'individualisme, la dispersion et une semi-autarcie. Le développement de la voirie, de l'électrification et du syndicalisme agricole en font un secteur dynamique et exportateur, se spécialisant vers les céréales, la pomme de terre, l'élevage et la conserverie de légumes.

- **Fière de son origine liée à la Compagnie des Indes**, Lorient complète son aménagement : nouvelle Chambre de commerce, grands magasins, cité des œuvres sociales, écoles, sanatorium de Kerpape, nouveaux hôpitaux de la Marine et de Bodélio. Enfin, la promotion d'un riche patrimoine assure le développement du tourisme.

Mon cher petit Lutz,

Votre maman est bien arrivée ici avant le dîner et elle fait de son mieux
le possible. Nous pensons que vous êtes certainement bien près d'être arrivés
et que vous serez déjà en ville le soir dans la nuit. Bien sûr vous
arriverez au village où Madame et Mademoiselle André vous attendent avec le petit train
et vous arriverez chez la bonne Madame Claude en un bon temps sans attendre.

J'espère que vous avez été bien reçu avec Madame et Mademoiselle André
et que vous avez bien regardé tous les beaux pays que vous avez traversés.

Je vous suis déjà fier de parler de l'école comme le petit Lutz de "Madame Thérèse"
lorsqu'il demandait le côté de l'Allemagne avec son ami Hans Peter et son frère Lutzio.
Bonne nuit, sans oublier l'étape de Munich que nous avons à Lucé, Marianne
et Madame ont bien entendu de vous, comme aussi Madame Claude.

J'ai bien reçu la lettre de Dieu et je l'ai remercié beaucoup : la lettre de Madame
André est aussi arrivée aujourd'hui ainsi qu'une lettre de grand maman et une de Jean ;
tout le monde se bien à Sobolek et a bien joué à nos à l'occasion de la
nouvelle année.

Maman est maintenant du train d'arriver à Paris, le petit Lutzio en conduisant
Marianne et Madame Jacqueline, de cette façon il y aura moins d'écarts à attendre et cela sera
moins fatigant pour faire le voyage.

Nous pensons beaucoup à vous, votre maman pense toujours à l'attente, je l'espère dans
peu de minutes et j'espère moi-même dès que cela sera possible. Votre maman et moi vous
embrassons très très bien fort en vous souhaitant de tout nos vœux par Madame Claude,
Madame et Mademoiselle André, Madame et tout le monde avec toutes les petites fleurs.

Votre Lutz qui me aime beaucoup

J. Hemmerlé

Lettre datée du 30 janvier 1943 de Jacques à ses enfants

François et Élisabeth ont quitté l'avant-veille Lorient qui a déjà subi plus de trente attaques
aériennes et dont la destruction totale est proche. Tout naturellement, Jacques et Marianne ont demandé
à Madame Claude et à ses filles auxquelles les liait une profonde amitié et auprès desquelles Jean
Hemmerlé avait passé l'année scolaire 1938-1939, d'accueillir les enfants. Conduits par leur maman,
ils ont retrouvé à Paris "Tante Manon" venue les chercher pour les conduire à Ventron.

Dans sa lettre, Jacques fait allusion à des personnages des *Contes et Romans nationaux* d'Erckmann-
Chatrian : il avait en effet l'habitude d'en lire chaque soir quelques pages en famille, parfois même
pendant les alertes.



La Pension Claude et son annexe prises depuis le bas de l'Orbi

La petite baraque à gauche de l'annexe était celle de l'ancienne douane entre 1870 et 1918, Ventron étant le dernier village vosgien avant l'Alsace.

François et Élisabeth restèrent huit mois à Ventron et y terminèrent leur année scolaire. Cette période de leur vie les marqua profondément.

Madame Claude trouva la mort le 9 novembre 1944 au cours de l'évacuation de Ventron que traversait alors la ligne de front.



À la Libération Marie et Andrée Claude rouvrirent la pension qui resta jusqu'en 1985, quelques années avant leur disparition, un lieu privilégié de réconfort, de repos et de vacances pour leurs nombreux pensionnaires et amis.

François et Élisabeth y revinrent régulièrement avec leur mère et plus tard avec leur propre famille.

*Le village de Ventron
sous la neige
(Photo C. Hugel)*

Cela a commencé vers 8^h 30 et n'avait même pas l'air d'une vraie alerte. Les voisins étaient venus comme d'habitude, mais il ne reste que les Leroy - Bonnet - Magens et Mme Burger plus une petite vieille bretonne, Mlle Marguerite; au bout d'une heure elle paraissait épuisée j'étais montée près de papa avec M. Bonnet lorsqu'il m'a semblé entendre revenir des avions, à ce moment là il y avait le feu à l'aéroport au loin vers Ker dual et un peu vers Keryado, je suis redescendue à la cave éclairée par M. Bonnet qui lui est remonté au premier, il avait une casque et était superbe, c'est dommage que Kiki ne l'ai pas vu ainsi. Pour ne pas oublier, il a bien reçu la carte qui lui a fait grand plaisir et remercié beaucoup, la gentille Zabeth. Au bout d'un moment, court ou long, je ne sais plus, dans le bruit d'avions et de D.C.H. il y a eu un bracas épouvantable, le sursaut s'est ouvert, la lumière s'est éteinte et M. Bonnet s'est mis à crier: André, André, mon Dieu ils sont sûrement morts là-haut, ou blessés, quant à moi j'étais tout étonnée d'avoir encore un plafond au-dessus de ma tête j'ai couru vers l'escalier pour appeler Jacques, lorsque M. Bonnet pensant sans doute à notre inquiétude est descendu près de nous en un peu "estourbi" mais souriant, suivi

peu après par papa qui disait avoir, l'air de rien! Une grosse bombe était tombée (peut-être 2 ou 3, personne ne sait) rue de St-Christophe, de l'autre côté de la rue de Verdun près de la maison rose, cela a volatilisé tout le quartier, chez nous il reste les carreaux de la cuisine que j'avais ouvert, ceux de la chambre de Jean de Bin et ceux d'Amélie là-haut également ouverts, tout le reste a volé en éclats même ceux des portes comme quand on n'en reste qu'un sur 2, la porte d'entrée a été ouverte arrachant la charnière que j'ai pu rattraper, un carreau a heureusement résisté ce qui fait que l'on se sent encore un peu "chez soi". Tous les messieurs sont allés sur les lieux pour aider à sortir des femmes blessées, il y avait 3 bretonnes, le lendemain on a su qu'une fillette et sa mère avaient été tuées. Ensuite chacun est rentré chez soi constater ses propres dégâts.

Extrait d'une lettre du 6 février 1943 de Marianne à ses enfants, relatant le bombardement de l'avant-veille

De son côté le document Ouest-France cité précédemment résume ainsi la série des bombardements alliés sur Lorient.

La destruction de Lorient

- **Dès le 2 septembre 1940**, les bombardements commencent (30 morts les 27 et 28 septembre). Alertes et attaques de nuit se prolongent jusqu'à la fin décembre. En 1941 et 1942 elles sont souvent remplacées par des mouillages de mines. (78 morts et 60 blessés parmi les ouvriers étrangers le 7 mai 1941 au camp indochinois de Lanester).

- **Le 21 octobre 1942**, le premier bombardement de jour de l'US Air-Force est très meurtrier (46 morts et 136 blessés). La destruction systématique de Lorient est programmée par la conférence de Casablanca qui donne la priorité stratégique à la défaite de l'Allemagne. Les 14, 15, 23, 25, 29 janvier, 4, 7, 13, 16 février, 6 mars, 16 avril et 17 mai 1943 la ville et l'arsenal sont réduits en cendres par les Alliés, au plus fort de la guerre anti-sous-marine. Des dizaines de milliers de bombes incendiaires et des bombes explosives de plus en plus puissantes sont utilisées. À Lorient et Keryado, 4095 immeubles sont totalement détruits, 3245 partiellement. Plœmeur, Guidel, Port-Louis, Lanester, Hennebont et toutes les communes de la région ne sont pas épargnées.

- **Début février 1943**, la population éprouvée, se réfugie en Mayenne, Maine-et-Loire, mais surtout à proximité, de Quimper à Vannes et dans les campagnes. Les pertes humaines sont heureusement bien moindres que les destructions matérielles (353 victimes) grâce aux mesures prises depuis les années trente (sirènes municipales, tranchées, abris de caves et de sous-sol et surtout édification d'une douzaine d'abris bétonnés sur plans allemands, imposée à la municipalité en 1941 et 1942). Les secouristes de la défense passive, les pompiers de la ville, de la Marine et des communes bretonnes ont fait tout leur devoir.

mercredi 10 février 1943
 Paris
 Mlle Lucie d'Artois
 10 rue de la Harpe
 Paris 5^e

Je vous prie de rassurer vos parents. J'ai écrit à M^{me} Schneider pour lui demander au plus vite un camion car lundi encore j'étais pas décidée à tout déménager. dimanche soir alors c'est été le bonjour pendant 24h. Je nous avons eut, tout le petit quartier, mon mari donnant l'exemple à tous, contre les bombes incendiaires ~~soit~~ les bombes explosives qui tombaient comme grêle autour de nous. C'était une nuit d'enfer, tout brûlait autour de nous, la fumée nous étouffait, mais notre maison et les voisines grâce à toutes ces énergies réunies n'ont pas flambé cette fois-ci en fait. Malgré cela elles sont maintenant inhabitable et ouvertes à tous les vents et regardées comme des ruines. Notre mobilier presque complet est parti hier après-midi pour Rosporden où us. avons aussi été dormir du sommeil du juste, ici us. ne la pouvions plus dans l'angoisse d'heure semblables à passer encore d'ailleurs n'ayant plus ni bougies, ni électricité ni eau ni gaz ni aucune boisson. Telles sont toutes

Lettre du 10 février 1943 de Marianne à "Tante Andrée"

Elle décrit le bombardement de la nuit du 7 au 8 février au cours duquel 323 avions de la R.A.F. déversèrent 770 tonnes de bombes explosives et incendiaires sur Lorient.

L'évacuation de la population civile avait été ordonnée le 3 février. Marianne put déménager les meubles de la villa Jeanne d'Arc grâce à l'aide efficace et généreuse d'une famille amie de Rosporden les Le Gall. Monsieur Charles Le Gall assura le transport et la garde du mobilier jusqu'à l'eménagement à Quimper puis à Schiltigheim en 1945.

mercredi 10 février 1943

Elle comme tu devais dire.

Tous devez se demander une fois de plus comment nous allons depuis les 2 derniers raids de la R.A.F. ?

J'aurais voulu vous ~~demander~~ rassurer plus tôt sur votre sort, mais les événements s'étant précipités je n'ai pas trouvé une minute depuis dimanche soir pour prendre la plume.

Après le bombardement de vendredi qui n'aurait pas éparpillé notre quartier comme les autres fois, j'avais écrit à M^{me} Schneider pour lui demander au plus vite un camion car lundi encore j'étais pas décidée à tout déménager dimanche soir, alors cela s'est fait le lendemain.

Je nous avons quittés, tout le petit quartier, mon mari devant l'exemple à tous, contre les bombes incendiaires ~~et~~ les bombes explosives qui tombaient comme grêle autour de nous. C'était une nuit d'enfer, tout brûlait autour de nous, la fumée nous étouffait, mais notre maison et les voisines grâce à toutes ces énergies réunies n'ont pas flambé cette fois-ci. Malgré cela elles sont maintenant inhabitables étant ouvertes à tous les vents et regardées comme des ruines.

Notre mobilier presque complet est parti hier après-midi pour Rosporden où les avons aussi été dormir du sommeil du juste, ici les la pourrions plus dans l'angoisse d'heure semblables à passer encore d'ailleurs n'ayant plus ni bougies, ni électricité ni eau ni gaz ni aucune boutique (elles sont toutes

J'ai écrit à nos voisins de la villa Jeanne d'Arc pour leur dire que nous sommes allés à Rosporden. J'ai écrit aussi à M^{me} Schneider pour lui dire que nous sommes allés à Rosporden. J'ai écrit aussi à M^{me} Schneider pour lui dire que nous sommes allés à Rosporden.

ce que tu. venons de parler. J'ai écrit à nos voisins de la villa Jeanne d'Arc pour leur dire que nous sommes allés à Rosporden. J'ai écrit aussi à M^{me} Schneider pour lui dire que nous sommes allés à Rosporden.

Lettre du 10 février 1943 de Marianne à "Tante Andrée"

Elle décrit le bombardement de la nuit du 7 au 8 février au cours duquel 323 avions de la R.A.F. déversèrent 770 tonnes de bombes explosives et incendiaires sur Lorient.

L'évacuation de la population civile avait été ordonnée le 3 février. Marianne put déménager les meubles de la villa Jeanne d'Arc grâce à l'aide efficace et généreuse d'une famille amie de Rosporden les Le Gall. Monsieur Charles Le Gall assura le transport et la garde du mobilier jusqu'à l'emménagement à Quimper puis à Schiltigheim en 1945.

brûlés) la ville est tout à fait abandonnée. Aujourd'hui est le jour fixé pour l'évacuation de finit~~e~~
 Mais je vais avoir un papier me permettant d'y revenir tous les matins avec Jacques pour lui faire à manger tant qu'il sera obligé d'y être lui-même ce qui ne sera sans doute qu'une question de p.p. jours. La gare étant brûlée on prend le train sans billet dans une vraie paille d'ailleurs... alors que l'on aurait pu être si bien chez soi; enfin us. sommes des heureux à côté de tant d'autres qui ont tout perdu! Une des Mais au Troïdec est brûlée ainsi que celles des Allard et de la aux petits qui en auront sûrement du désagrément. Notre cave est remplie de mobiliers de deux pauvres ménages de l'impasse qui ne peuvent trouver ~~pour~~ pour les deux usages. On ne sait jamais combien il y a maintenant de malheureux ici. Notre cuisine est encore là ^{au complet} ce qui me permet, avec notre sain donx et nos patates de faire de bonnes frites, j'apporte de la viande de Raphaël et un camarade de Jacques qui arrive de Paris ce matin n'a jamais aussi bien déjeuné qu'aujourd'hui. Us. ne buvons plus que le vin touché, café liqueur etc... aussi veut-il rester p.p. jours M^e Boumet aussi déjeune avec nous, venant seul dans la journée, cela va faire plaisir à Bin. Combien je suis tranquille de savoir nos poulets près de vous, rien que cette idée nous a donné du courage dimanche soir. Bientôt vous verrez, les bonne André, nous irons les rejoindre; je vais ces jours-ci expédier leurs vélos, les notes et des malles sur Cominout afin de n'être que très peu chargés

Tout cela est à Raphaël car ici il n'y a plus de personnel à la gare. Ses de
 Gall sont tout à fait gentils et hospitaliers, us. couchons chez les parents et mangeons
 de soir chez M^{lle} Schneider. Us. ont aussi us. sommes fait du bien

Lorient le 28 juillet 1943

Ma chère Tante,

Je te remercie beaucoup de ta bonne lettre que j'ai reçue bien et qui m'a fait grand plaisir.

Je suis heureux de savoir que, malgré toutes les difficultés du moment, tu n'as pas d'inquiétude grave de santé. Yvonne et toute sa famille vont certainement te manquer et ils te leur manquent

aussi bien à Brignac qu'à Lorient et j'espère que tu pourras aller à la messe, mais rien n'est moins sûr d'ailleurs plus que je ne suis sûr que tu es bien et que j'espère que tu es bien.

Je dis un bonjour à mon père, à Tante et aux autres personnes bien de la région de nos terres à nous, même si c'est un peu loin, même si c'est un peu loin.

Les parents de Lorient ont besoin de toi, les enfants de Lorient ont besoin de toi et ils acquiescent à ta venue, même si c'est un peu loin.

également, mais je comprends que tu hésites à quitter Lorient en ce moment. Tu vois, la vie est rude, il n'y a pas de bombardement depuis le 17 mai et j'ai l'impression que les temps sont passés - par ailleurs nous sommes plus très inquiète maintenant nos occupations ne manquent pas, les papiers ne sont pas toujours très agréables, elle ne vous laissent vraiment pas le loisir de s'ennuyer. Mes amours aussi, il faut bien le dire lui fournir son rôle de la vie.

Je n'ai de savoir l'avis qu'en attendant?

S'ils peuvent répondre à la suite de cette lettre, cette amie agitée bien avec elle fait souvent profitable et ils peuvent en considérer comme nous comme des privilégiés.

J'espère, ma chère Tante que les enfants ne se fatiguent pas pendant de très longs mois et l'embrasse bien tendrement.

J. Perin

Lettre du 28 juillet 1943 de Jacques à sa tante Cécile Perin

Il lui fait part de son espoir de trouver un appartement à Quimper où il pourrait regrouper sa famille.



Sur le perron de la pension Claude à Ventron - printemps 1943

Élisabeth troisième à gauche au premier plan, puis "Tante Andrée", Jacques, François et son ami Jean Morel dit "Jeannot".

Première à gauche au deuxième plan, "Tante Manon".

Dernier rang à partir de la droite, Jeanne Stoskopf sœur de Jacques, Jeanne Stoskopf leur mère, Marianne puis Madame Claude.

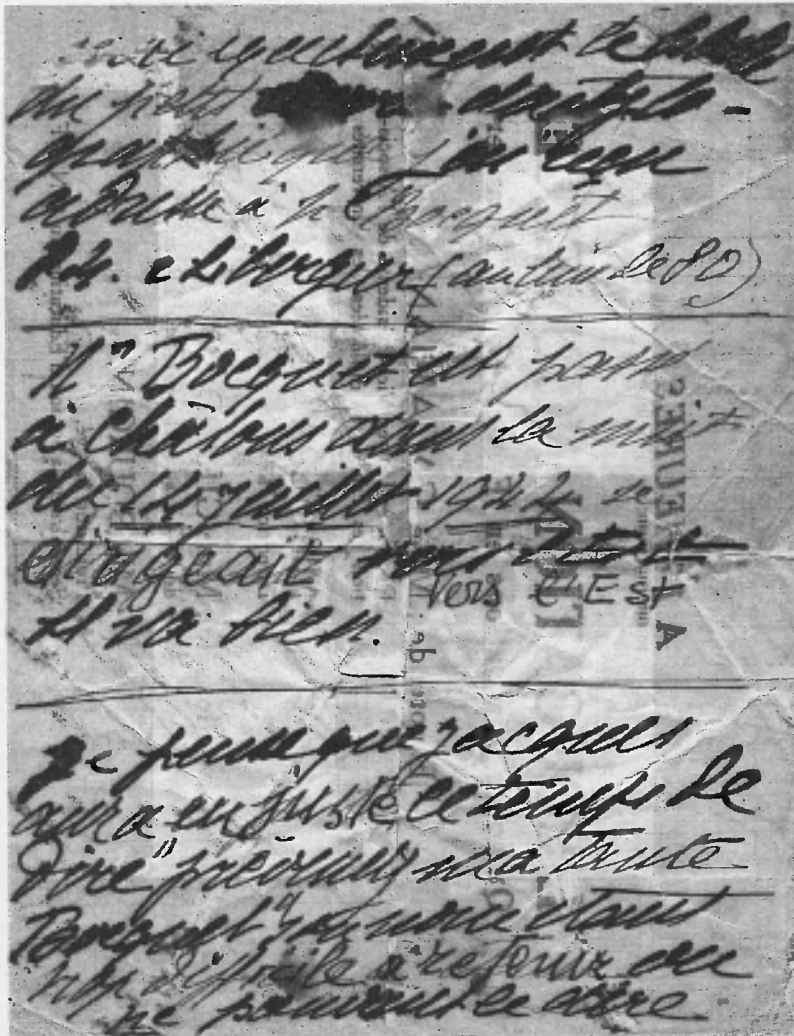
Ce furent les dernières vacances passées en famille. Jacques et les siens s'installèrent en septembre à Quimper après un bref séjour à Rosporden.



*Immeuble de la place de la Tour d'Auvergne à Quimper en 1999
On aperçoit à gauche une partie du fronton de la gendarmerie.*

La famille de Jacques s'installa en octobre 1943 dans le petit appartement du rez-de-chaussée de part et d'autre de la porte d'entrée.

C'est là que la **gestapo** vint perquisitionner le 23 février 1944 au surlendemain de l'arrestation de Jacques. C'est là que Marianne et les enfants l'attendirent jusqu'à leur départ pour l'Alsace en juillet 1945. Ils rejoignirent alors la famille Hemmerlé à **Schiltigheim**.



Billet adressé à la famille de Jacques au courant de l'été 1944 par sa tante Juliette Bocquet

Après son arrestation, Jacques connut les prisons de Vannes et de Rennes où Marianne tenta en vain de le voir, puis vraisemblablement de Compiègne, avant d'être déporté.

Le 14 juillet, le convoi dont il faisait partie s'arrêta en gare de Châlons-sur-Marne. On suppose qu'il put alors dire quelques mots à une personne présente sur le quai, car peu après, sa tante Juliette Bocquet, épouse du peintre rémois Paul Bocquet bien connu dans la région, reçut un message laconique et anonyme.

Elle en informa la famille de Jacques par le billet suivant :

«Voici exactement le libellé du petit carré (?) dactylographié que j'ai reçu adressé à Mme Bocquet 84, rue Libergié, (au lieu de 80).

Mr Bocquet est passé à Châlons dans la nuit du 14 juillet se dirigeant vers l'Est.

Il va bien.

Je pense que Jacques aura eu juste le temps de dire "prévenez ma tante Bocquet" son nom étant trop difficile à retenir ou ne pouvant le dire.»

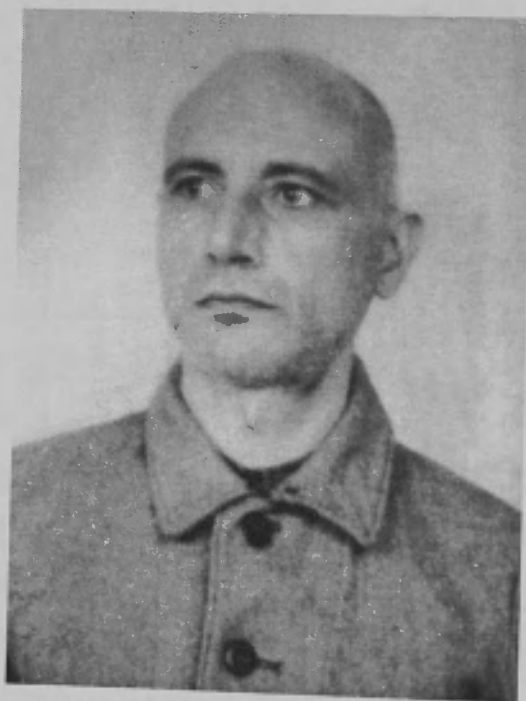


Photo extraite de l'album classé secret *Lichtbilder von Angehörigen des französischen Spionageorganisation "L'Alliance"*, destiné au Tribunal du Grand Reich.

Membre du réseau "L'ALLIANCE", Jacques fut interné et mis au secret avec d'autres agents de ce service de renseignements militaires dans la baraque 10 du camp de Schirmeck dans les Vosges.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944,
au camp du Struthof, voisin de celui de Schirmeck,
107 membres du réseau "L'ALLIANCE"
accompagnèrent Jacques dans la mort.

Il n'y eut aucun survivant parmi les occupants de la baraque 10
du camp de Schirmeck. Le lieu de leur détention et leur
disparition ne furent connus qu'un an plus tard.



Le camp du Struthof en 1998

La baraque surmontée d'une haute cheminée est celle où se trouve encore le four crématoire du camp.

**ICI 107 MEMBRES DU S.R. ALLIANCE
DES FORCES FRANCAISES COMBATTANTES
ONT ETE MASSACRES DANS LA NUIT DU 1^{er} SEPT. 1944**

| | | | |
|----------------------|---------------------|---------------------|-------------------|
| FLIMES DYJAT DE | CHEVRE RENE | ICHON HENRI | MOYTHON ANDRE |
| ARNOUX GEORGES | COINDEAV YVONNE | IMBERT JACQUES | MUHEL GEORGES |
| AYDRAN EMILE | COLLARD ANDRE | JABA EDMOND | PALLEDOIS PIERRE |
| AYGVSTIN EDITH | CYLOT FREDERIC | JOB MARCEVOTE | PERRET PAUL |
| AVTRAN JEAN | DAVOST OLBERT | JOYON VICTOR | POTTER LION |
| BABAZ ROBERT | DELILLE ROGER | KIFFER JEAN | POYPEAY MARTIAL |
| BATTY CHRISTIANE | DELMAS FRANCK | KOENIGSWERTHER PHIL | POYCHER ANDRE |
| BERSON ANDRE | DIEDERICHS CHARLES | LAGALEC LOUIS | RABON JEAN |
| BERTHOMIEH PIERRE | DYPRAT JEAN | LABAT PAUL | RAYLO PAUL |
| BLANDIN AVGVSTE | EMONIN GEORGES | LEGLERCO FRANCIS | RAYLD ARNEL |
| BOILEAV CHARLES | EMONIN MARCELLINE | LEFEBVRE JEAN | REBENT AVGVST |
| BONNET EMILE | FAYOLLE PIERRE | LEFEVRE RAYMOND | RENON GABRIELLE |
| BRES RAUVE | FERRAND BERNARD | LEGIS ALBERT | REZEAY FERNAND |
| BROVILLIT MARGUERITE | FONTAINE JEAN | LEGROS YVETTE | ROQVET ALBERT |
| BRVN ALME | GABRIELLE DOMINIQUE | LIMEDIONI MARCELLE | RONDAT GEORGES |
| CAMMET JOSEPH | GARDES FRANCK | LE MEVR LOUIS | ROYLLET YANN |
| CANDET NESTOR | GILLAIZEAV JUSTINEN | LE NEVE RAYMONDE | SANT-JUAN MATHIEV |
| CARDINEAV SYZANNE | GILLET LEON | LE TYLLER PIERRE | SEYDOVE ERLAND |
| CHANTREL HENRI | GILLET MAVRICE | LOVE RENE | SICRE LOUIS |
| CHANTREL PAUL | GIRARD ETIENNE | LOVIS LOUIS | STOSSKOPP JACQUES |
| CHETELAY MAVRICE | GLEVAROC EMILE | MACHIN JEAN | TILLET CLEMENCE |
| CHAPERON JACQUES | GRAYDE LOUIS | MAISTRE JEANNE | TILLET EUGENE |
| CHAPPEAV JACQUES | GVEZENEC PIERRE | MASIN (DE) LEONCE | TRUFFAYT JEAN |
| CHAYDIERE JEAN | GVEZENEC RENE | MATHINGE PIERRE | VANDAAM FREDERIC |
| CHAYVEAV LOUIS | GUILLET GEORGES | MAZEAV MARTIAL | VIEL JEAN LEONCE |
| CHEREAV DOROTHEE | GVINEL EDVARD | MENGEI PAUL | YMINED BERNARD |
| CHEREAV JEAN | HAVART ROGER | METAYER JEAN BAPTE | |

Plaque commémorative apposée à côté du four crématoire



(Photo agence France-Presse)

“Le 11 juin 1946, au cours d’une prise d’armes sur le terrain d’aviation d’Issy-les-Moulineaux, la cravate de commandeur de la Légion d’honneur et la croix de guerre avec palme, décernées à titre posthume à l’ingénieur général du génie maritime Jacques Stoskopf ont été remises à son fils. À ses côtés, Marianne Stoskopf-Hemmerlé, sa mère.”



Ossuaire du Struthof



Pieux souvenir

de

Jacques STOSSKOPF

Ingénieur Général du Génie Maritime

Commandeur de la Légion d'Honneur

Croix de guerre 1940-1945

Membre du Réseau Alliance

Mort pour la France au camp de Struthof

le 2 Septembre 1944, à l'âge de 46 ans

Quoiqu'il ait peu vécu, il a fourni une longue
carrière; son âme était agréable à Dieu, c'est
pourquoi il s'est hâté de la tirer du milieu de
l'iniquité.
(Sagesse 4, 7-11)



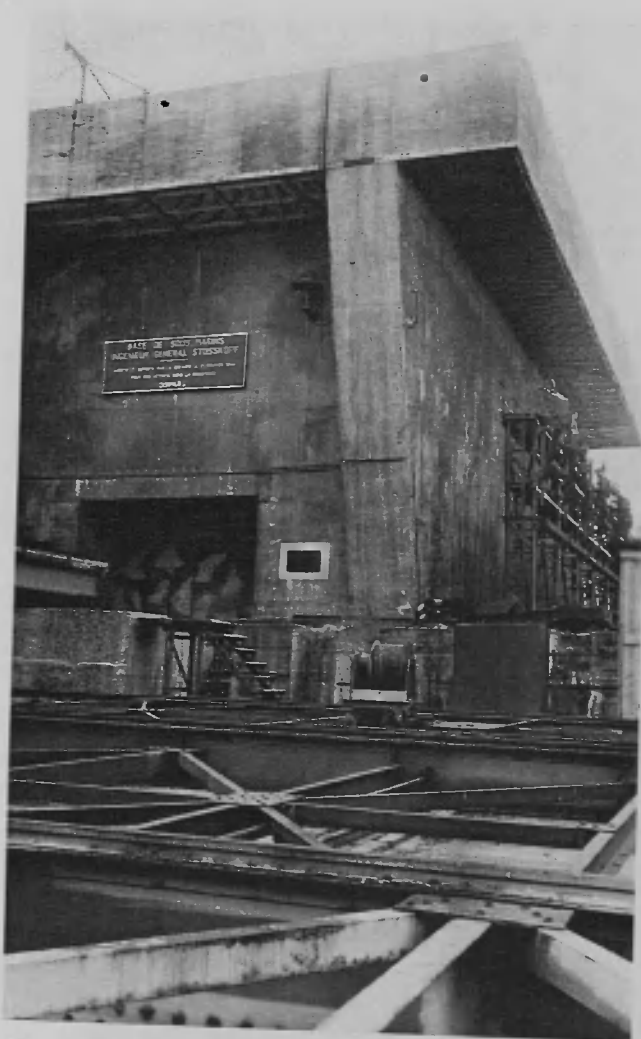
Mon Dieu protégez-moi, mon Dieu je vous implore.
La prière du soir que je dis à genoux
Plus humble, plus fervente, mon Dieu que j'adore
Part d'un cœur angoussé pour s'élever vers Vous.
Mon Dieu consolez-moi, ma détresse est Immense,
Dieu grand, Dieu de bonté, de justice et d'amour
Faites naître en mon âme, un rayon d'espérance
Chassant le désespoir qui l'envahit toujours.
Vous qui êtes aux cieux, ô Dieu, notre Père
Ayez pitié de moi, car je suis malheureux.
Apaisez mon tourment, soulagez ma misère,
Faites que l'avenir me soit moins douloureux,
Mais donnez-moi surtout la force et le courage
D'accepter le destin qui m'accable aujourd'hui
En pensant que demain dissipera l'orage
Que de beaux jours viendront après l'horrible nuit.

Prêtre des Déportés Politiques du Camp de Schirmeck
par l'un d'eux : Colonel Brès

Bouasse-Jeune, Paris

12, place St Sulpice

Un service à la mémoire de Jacques
Stosskopf fut célébré le 17 juin 1946 en
l'église Saint-Vincent de Paul, paroisse
de sa famille à Paris.

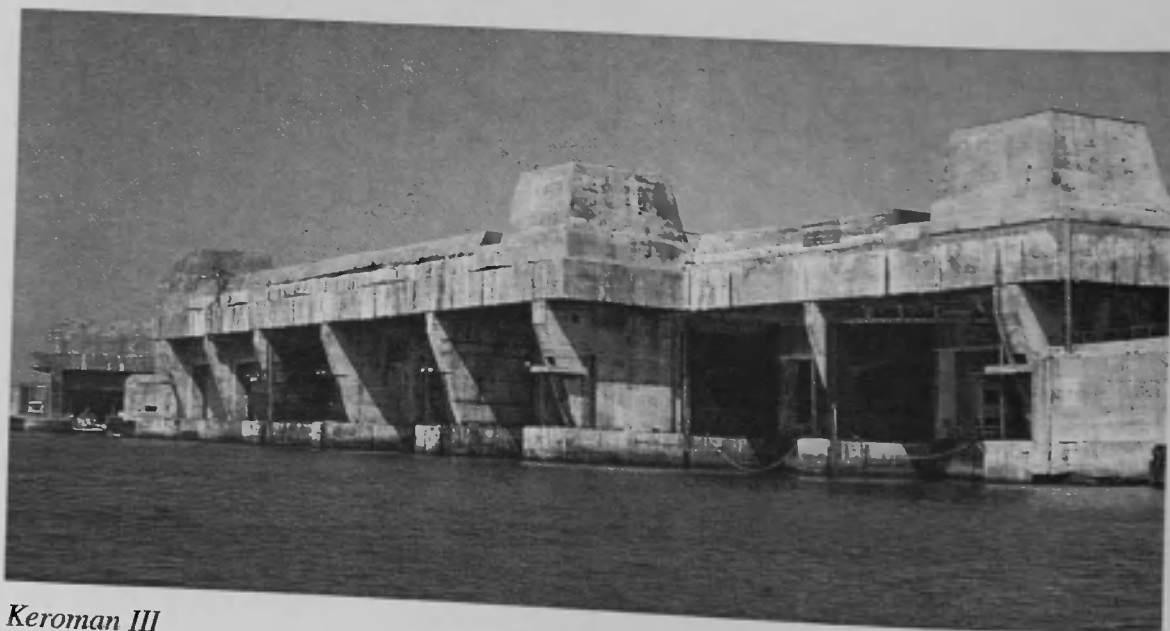


Keroman I

(Photo Marine nationale)

Le 6 juillet 1946, au cours d'une cérémonie militaire, le nom Ingénieur général Stosskopf fut donné à la base de Keroman construite par les Allemands à Lorient pendant la guerre pour abriter leurs sous-marins.

Ce jour-là l'ex-U 123 fut mis à l'eau sous pavillon français.



Keroman III

(Photo Marine nationale)

Le 21 février 1994 à l'occasion du cinquantième de l'arrestation de l'ingénieur général Jacques Stoskopf une cérémonie en présence du contre-amiral Dambier commandant l'arrondissement maritime de Lorient, du capitaine de vaisseau Troullier commandant de l'escadrille des sous-marins de l'Atlantique et de l'ingénieur général de l'armement Poimboeuf directeur des constructions navales de Lorient, s'est déroulée dans l'enceinte de la base de sous-marins de Keroman.



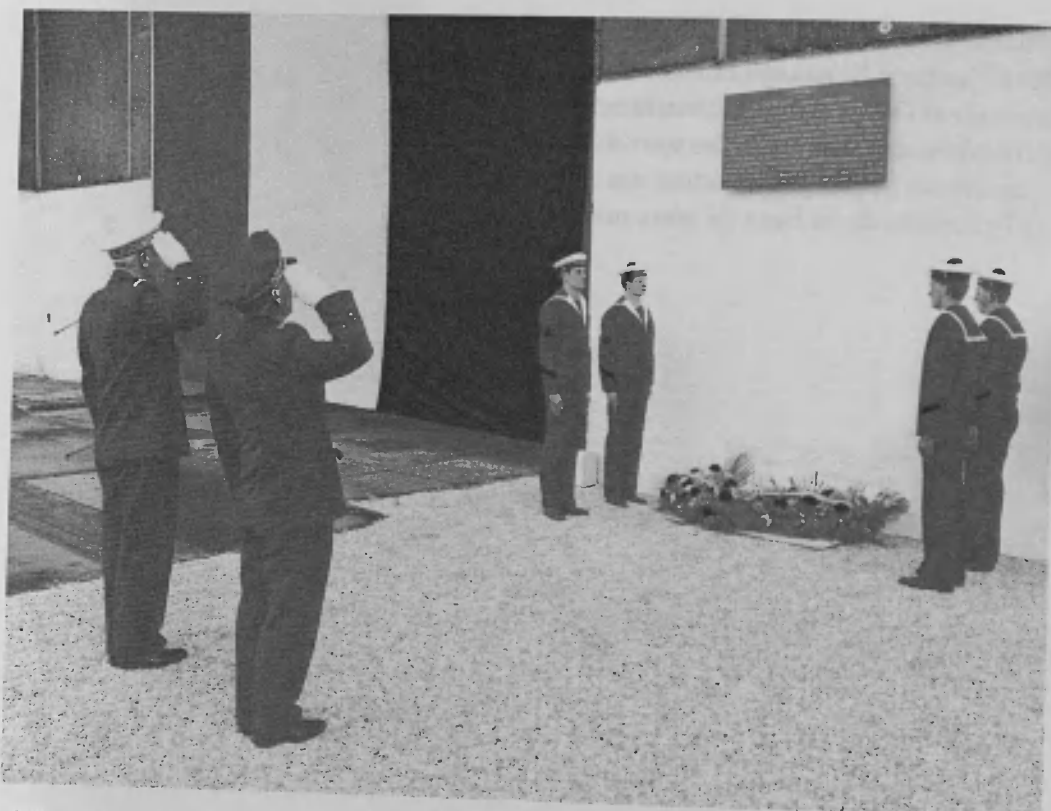
(Photo Marine nationale)

Cérémonie du 21 février 1994



(Photo Marine nationale)

La sœur, les enfants et petits-enfants de Jacques Stoskopf pendant la cérémonie



(Photo Marine nationale)

Le contre-amiral Dambier et l'ingénieur général de l'armement Poimboeuf pendant la minute de silence devant la plaque portant la citation de Jacques Stosskopf.

CITATION
STOSSKOPF JACQUES CAMILLE LOUIS
INGENIEUR GENERAL DE 2^{EME} CLASSE DU GENIE MARITIME
BRILLANT INGENIEUR POSSEDANT LES PLUS BELLES QUALITES N'A JAMAIS
CESSE DE MANIFESTER LES SENTIMENTS PATRIOTIQUES LES PLUS ELEVES.
A PUISSAMMENT CONTRIBUE A LA VICTOIRE EN FOURNISSANT, PENDANT
L'OCCUPATION DES RENSEIGNEMENTS PRECIEUX SUR L'ACTIVITE NAVALE
ENNEMIE ET EN PARTICULIER SUR LES MOUVEMENTS DES SOUS-MARINS
BASES A LORIENT. ARRETE PAR LA GESTAPO LE 21 FEVRIER 1944 POUR SON
ACTIVITE DANS LA RESISTANCE. PUIS DEPORTE A FORCE L'ADMIRATION
PAR SON COURAGE TRANQUILLE ET SON INDOMPTABLE ENERGIE. DISPARU.
PROMU AU GRADE DE COMMANDEUR DANS L'ORDRE NATIONAL DE LA
LEGION D'HONNEUR PAR DECRET DU 25 OCTOBRE 1945 PROMOTION
COMPORTANT L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE AVEC PALME

Chapitre II

L'INGÉNIEUR ET LE RÉSISTANT

Ce chapitre regroupe les synthèses des travaux sur Jacques Stoskopf menés par les responsables des archives et des recherches historiques de la Marine à Lorient depuis la guerre,

Geneviève Beauchesne, aujourd'hui décédée,

et René Estienne.

Nous remercions ce dernier de nous avoir permis d'en faire état et lui exprimons notre reconnaissance pour la chaleur de l'accueil qu'il nous a toujours réservé lors de nos différents entretiens.

Geneviève BEAUCHESNE

Geneviève Beauchesne (1905-1994) avait été en 1939 la première archiviste paléographe à prendre la direction des archives de la préfecture maritime de Lorient et de la bibliothèque centrale de ce port.

Éloignée en septembre 1940 de son poste par l'occupant, elle reprit ses fonctions en 1945 et fut alors chargée en particulier de mener une enquête sur l'histoire de la Marine à Lorient pendant l'occupation.

Dans le cadre de ce travail, Geneviève Beauchesne rédigea ces «Notes sur Monsieur Stoskopf». Comme elle l'a précisé, "ces notes établies d'après le souvenir de personnes qui l'ont bien connu ou d'après des documents, ne prétendent pas être exhaustives".

Notes sur Monsieur Stoskopf

Né le 27 novembre 1898, entré au Service en 1917 comme aspirant d'artillerie, Monsieur Stoskopf fit partie de la promotion spéciale de Polytechnique de 1920. Après Cherbourg et Paris, il fut affecté au 1^{er} octobre 1936 à Nantes, comme chef de la circonscription du service de la surveillance, puis, nommé chef de la section des constructions neuves à l'arsenal de Lorient, il prit ses nouvelles fonctions le 1^{er} octobre 1939. Il fut promu le 15 novembre suivant ingénieur en chef de 1^{re} classe du Génie maritime à 41 ans.

Physiquement, il était de grande taille, bien bâti. Sa moustache était noire, mais ses cheveux grisonnants, presque blancs, le faisaient paraître plus vieux que son âge. D'une intelligence universelle, doué d'une mémoire étonnante, il était fait pour traiter les questions d'ensemble et il aurait été un excellent directeur. Ses connaissances très étendues lui permettaient de traiter indifféremment n'importe quelle question, et les autres ingénieurs le disaient "incollable". Cependant il n'avait pas cette prétention qu'on rencontre parfois de tout savoir, et, quand il ignorait par hasard une chose, il n'hésitait pas à le dire.

Homme de devoir, il était très strict dans le service et il exigeait autant des autres que de lui-même. Il remplissait exactement les exigences de sa charge, et tant qu'il fut à la surveillance de l'industrie, il défendit admirablement – en toute justice cependant – les intérêts de la Marine. Il savait toujours rappeler les fournisseurs aux obligations de leur contrat.

Catholique pratiquant, il appliquait en toute occasion ses principes religieux. D'une rectitude de conduite absolue, il n'était pas cependant d'une austérité pudibonde. Bon convive, il était toujours d'une humeur égale et gaie, bien qu'il fût très peu bavard : on ne l'a jamais vu s'emporter ou s'énerver. Mais son jugement très sûr lui faisait porter des appréciations parfois sévères dont il fallait bien, en y réfléchissant, reconnaître qu'elles étaient justes si elles n'étaient pas agréables à entendre. Ce fait, joint à son caractère peu communicatif et à sa grande autorité naturelle, avait pour conséquence qu'il "gelait" facilement ses subordonnés. Pourtant il y avait dans le ton de sa voix une certaine bonhomie, une cordialité où transparaisait sa bonté. On sentait qu'on pouvait avoir confiance en lui. Son seul défaut, dû sans doute à son origine alsacienne, était peut-être sa conception trop stricte de l'obéissance et de la discipline.

Dans les souvenirs recueillis auprès de ses camarades et de ses subordonnés sur la débâcle et l'occupation, s'affirme dès le début la personnalité de Monsieur Stoskopf, avec son calme, son sens du devoir et de la besogne utile à accomplir. Le 18 juin 1940, un jeune ingénieur du génie maritime venu de grand matin aux nouvelles dans l'arsenal, le trouva déjà arrivé et reçut de lui l'ordre immédiat d'aller chercher à la gare des tétraèdres construits pour Brest, qu'il n'était plus question maintenant d'envoyer, et d'aller les disposer sur les routes pour barrer les voies d'accès à l'ennemi ; ce que le jeune homme exécuta sous ses directives avec l'aide de quelques marins du dépôt pendant les trois jours de répit que nous laissèrent les Allemands avant d'arriver, tandis que se poursuivaient fiévreusement les destructions et l'évacuation des bâtiments et du personnel, heureusement terminées à temps.

Monsieur Stoskopf ne partit pas : il obéit aux ordres supérieurs qui prescrivaient aux hommes mariés de rester pour ne pas abandonner les ouvriers, alors qu'au contraire les ingénieurs célibataires devaient s'embarquer pour continuer la lutte ailleurs. Il garda, pendant ces heures affreuses, une sérénité méritoire, et ses camarades le virent avec stupéfaction lire Montaigne pendant une de ces heures creuses où, réunis dans l'attente¹, ils discutaient sans fin sur les événements dont ils ne pouvaient détacher leur pensée.

Il dut, comme tous les autres officiers au soir du 21 juin, monter sur la place d'armes selon les ordres du vainqueur, mais celui-ci ne fit prisonniers que les officiers de marine et laissa de côté "tous ceux qui avaient du

1 Depuis le 18 juin, les ingénieurs ne quittaient plus l'arsenal ; ils couchaient dans leurs bureaux.

velours"². Dès lors, il n'y avait plus qu'à suivre les consignes de l'ingénieur général Antoine, directeur des constructions navales, qui, ayant sous ses ordres le service de beaucoup le plus important au point de vue des effectifs, prit le commandement de tout ce qui était français dans l'arsenal : il fallait tenir la place et empêcher que les occupants ne soient les seuls maîtres des ouvriers et des installations, du moins tant qu'ils toléreraient les cadres.

Atteint profondément par la défaite, avec toute sa fierté d'alsacien patriote, Monsieur Stoskopf évite d'abord tout contact avec les Allemands quoiqu'il parlât couramment leur langue, et ce n'est qu'au bout de longues semaines, deux mois peut-être, qu'il comprit qu'il servirait mieux la France en adoptant une attitude inverse. Il devint alors le plus précieux des auxiliaires de Monsieur Antoine dans toutes les questions que celui-ci avait à débattre avec eux et, comme il les connaissait bien, il sut rapidement obtenir leur confiance. Cet avantage, joint à la considération qu'avait l'ennemi pour l'ingénieur général, dont la notoriété comme constructeur de bateaux était grande, leur permit d'obtenir des résultats bien meilleurs parfois qu'on n'aurait pu l'espérer.

Ainsi les Allemands renoncèrent à leur idée primitive de mêler dans les ateliers les ouvriers des deux nationalités, sur la représentation que ce mélange serait la source d'incidents incessants (on espérait aussi, dans le cas de bombardements anglais, faciliter la besogne aux alliés, si les Allemands étaient bien séparés des Français). Ils abandonnèrent leur projet d'installer des abris à sous-marins sur la rive droite du Scorff, ce qui aurait considérablement gêné le développement des ateliers, une fois l'arsenal redevenu français. Ils acceptèrent de laisser continuer les travaux sur les bâtiments qui devaient rester à la France (travaux qui furent menés avec une sage lenteur). Ils se laissèrent fléchir pour accorder des délais après avoir ordonné des évacuations immédiates de locaux. On put même régler de façon satisfaisante des affaires graves concernant le personnel, comme celle de l'ouvrier noir condamné à mort pour avoir frappé un soldat allemand, et dont le procès, venu en révision grâce à nos négociateurs, se termina par un acquittement parce que l'accusé n'avait agi que pour des raisons strictement privées.

Monsieur Stoskopf, que les Allemands avaient fini par appeler fréquemment seul en conférence, avait ainsi de quoi occuper des journées bien remplies en plus de son service courant. Et pourtant, il s'était donné une autre tâche sur laquelle il observait la plus profonde réserve : il avait commencé à espionner les sous-marins ennemis dès que ceux-ci étaient apparus.

2 Les uniformes des ingénieurs du génie maritime se distinguaient de ceux des officiers de marine par le velours bleu foncé sur lequel étaient cousus les galons. (NDLR)

En effet, peu de temps après l'occupation, des civils allemands étaient venus trouver le directeur et lui avaient demandé ce qu'il pensait du port et s'il le jugeait propre à recevoir des sous-marins. Comme bien l'on pense, celui-ci répliqua qu'il ne convenait nullement à de tels bâtiments : l'accès en était malaisé, il était très facile de l'interdire par des mines, de l'obstruer en coulant un bateau dans la passe. Les visiteurs étaient convenus de la justesse de ces observations, mais bientôt étaient arrivées les premières équipes d'ouvriers allemands, puis à la fin d'août, les premiers sous-marins.

Ceux-ci cachaient soigneusement leurs numéros, mais ils portaient des signes distinctifs grâce auxquels on pouvait les reconnaître, tel qu'un cupidon, 4 as, etc. (celui de Prien³, qui coula le "Royal Oak", avait un taureau). Ils indiquaient le résultat de leurs campagnes en accrochant à leur périscope, jusqu'au mois de juin 1942, des guidons de différentes couleurs pour marquer chacune de leurs victoires : blancs pour les cargos, blancs bordés de rouge pour les croiseurs auxiliaires, rouges pour les navires de guerre. C'étaient des indices précieux que Monsieur Stoskopf relevait soigneusement quand, sous prétexte de voir si les ouvriers faisaient bien leur travail, il allait inspecter les quais (en automne 1940, l'accostage se faisait uniquement au ponton "Isère") et les bassins (dont les nouvelles portes furent mises en place vers la fin de novembre 1940, et où les Allemands s'enhardirent peu à peu à introduire les sous-marins qui avaient besoin de grosses réparations).

Les ouvriers de l'arsenal ne travaillaient pas sur ces bâtiments. L'occupant avait bien, au début, voulu faire servir quelques équipes aux réparations extérieures, mais, comme le directeur des constructions navales avait exigé qu'il y eût un ingénieur français pour les diriger, cela avait promptement dégoûté les Allemands de poursuivre cette expérience. Aussi demandaient-ils surtout aux ateliers de faire du matériel de gamellerie ou des réparations de moteurs d'embarcation.

Pendant ils leur commandaient assez souvent aussi la fabrication de menu matériel pour les sous-marins, comme des serrures, des vis, etc, ou bien ils leur donnaient à lessiver des pièces, par exemple, des bouteilles à air comprimé (cette opération se faisait toujours en présence de deux allemands qui la vérifiaient ensuite soigneusement par crainte de malfaçon). Ces petits travaux donnaient lieu à une abondante correspondance : bons de commande

3 Günther Prien, commandant de l'U-47, qui s'introduisit le 14 octobre 1939 dans le mouillage de Scapa Flow dans les Orcades et y coula un cuirassé de la Home Fleet, le "Royal Oak". (NDLR)



(Photo DICOD/ECPA France)

***Embarquement de torpilles sur un sous-marin allemand à Lorient en septembre 1941.
Remarquer le ponton-grue et l'emblème sur le kiosque***

où les occupants désignaient par un repère, pour leur propre commodité, le bâtiment dont il s'agissait – parfois ils s'oubliaient jusqu'à mettre son numéro – lettres de l'état-major lui-même, dont le papier à en-tête portait ce même numéro qui était aussi inscrit sur les pièces à lessiver. Il y avait là tout un ensemble de détails grâce auxquels un observateur attentif pouvait, avec de la patience, faire un rapprochement définitif entre les emblèmes des sous-marins, leurs numéros et le nom de leurs commandants.

C'est à quoi s'employait Monsieur Stosskopf, qui tous les jours, sous prétexte de vérifier l'exactitude des heures d'ouvriers dont on tenait compte aux Allemands, se rendait dans le bureau de fabrication de l'atelier des machines et jusqu'à la menuiserie, pour compulsier les bons de commande sous l'oeil indigné des ouvriers français qui prenaient cet examen pour du zèle collaborationniste. Raide et froid, en rapports constants avec l'occupant, portant un nom à consonance étrangère, il était détesté de ceux qui ne le voyaient que de loin et qui ne pouvaient se rendre compte, ni de son activité secrète, ni du fait que c'était le plus souvent grâce à lui si, chaque fois qu'il y avait une affaire grave dans l'arsenal, celle-ci n'avait généralement pas de suite⁴.

Par contre sa secrétaire était au courant et l'aidait, et les employés de la direction se rendaient bien compte de ses véritables sentiments rien qu'à le voir narguer les Allemands qu'il ne saluait jamais (une fois il refusa absolument de descendre de bicyclette devant le poste de gendarmerie de la grande porte, comme il était strictement prescrit), ou encore à l'entendre prononcer le nom d'un certain Monsieur Kopp avec lequel il avait souvent à faire : si son interlocuteur avait pu se rendre compte avec quelle intonation et quel air Monsieur Stosskopf le demandait à l'autre bout du fil !

Quant aux ingénieurs, tous au moins se doutaient de son activité, et quand ils savaient quelque chose d'intéressant, ils en parlaient à haute et intelligible voix pour que l'oreille compétente en fut avertie. D'ailleurs, au bout d'un certain temps, Monsieur Stosskopf demanda leur concours à plusieurs d'entre eux, soit d'une façon occasionnelle, comme à ce jeune ingénieur dont il est parlé plus haut qu'il pria un jour d'aller voir si c'étaient bien des appareils de repérage spéciaux (des radars) qu'on embarquait sur un sous-marin (celui-ci revint en répondant par l'affirmative, autant du moins qu'on pouvait juger à l'époque de ce matériel), soit d'une façon permanente. Il embaucha ainsi Monsieur Giraud, au moins dès avril 1941 et Monsieur Labbens en novembre de la même année. Cela se faisait avec la réserve qui le caractérisait. Par exemple, à ce dernier Monsieur Stosskopf demanda un jour,

4 C'est le seul qui fut dénoncé par les ouvriers comme "collaborateur" à la commission d'enquête qui vint au printemps de 1945, et qui savait, elle, à quoi s'en tenir.

sans autres explications, de parcourir tous les jours l'arsenal pour connaître les mouvements des sous-marins, de tâcher d'identifier les nouveaux venus, et de lui rendre compte.

Messieurs Giraud et Labbens se partagèrent alors la besogne⁵. Ils tenaient une sorte de calendrier sur des feuilles formant tableau que Monsieur Stoskopf avait fait polycopier à cette intention et qui représentaient des demi-journées. Chaque case représentait un poste d'amarrage. Ils y inscrivaient le signe distinctif du sous-marin, et son numéro s'ils le connaissaient. Quand il n'y avait pas de bâtiment, ils mettaient une croix. Monsieur Labbens faisait la tournée le matin, Monsieur Giraud l'après-midi. La feuille remplie était mise dans un tiroir où Monsieur Stoskopf la prenait. Il s'en servait pour inscrire sur le grand tableau qu'il avait dressé (et qu'il conservait chez lui sauf pendant ses absences), avec la représentation en couleurs des emblèmes et les numéros des sous-marins, les renseignements ainsi fournis : dates d'arrivées, mouvements demi-journée par demi-journée, dates de départ, et aussi celles de retour, s'il y avait lieu.

Quelquefois il partait pour Brest ou pour Saint-Nazaire afin de compléter ses informations ; il avait d'ailleurs monté une antenne de renseignements dans ce dernier port avec l'aide du chef de service de la surveillance. Mais surtout, comme il était spécialement chargé des relations avec les Allemands, c'était lui qui assurait la liaison avec la direction des industries navales, ex-constructions navales, établie à Vichy. Il y allait tous les mois et en profitait pour apporter à qui de droit tous les renseignements qu'il possédait et que son excellente mémoire lui permettait de donner de vive voix, car il n'emportait dans son voyage aucun papier compromettant⁶.

5 Une de leurs principales sources de renseignements se trouvait être les cahiers de mouvements de la direction du port, postée à ce moment là sur "L'Enseigne Henry" : ils y allaient relever les déplacements des sous-marins, avec la complicité tacite et intelligente des "mariniers de port", (selon le nom qu'on leur donnait alors) lesquels s'arrangeaient pour qu'ils ne rencontrassent pas d'Allemands pendant qu'ils se livraient à ce travail.

6 Sa sœur Jeanne a révélé après la guerre que lorsqu'il passait par Paris pour se rendre à Vichy, il venait lui réciter de mémoire, entre deux trains, des listes de chiffres qu'elle devait suivre sur des tableaux qui étaient ensuite détruits. Les risques de contrôles étaient en effet au passage de la ligne de démarcation et non entre Lorient et Paris. (NDLR)

Par ce canal les précisions arrivaient en Angleterre puisqu'on a su, en décembre 1944, qu'elles y avaient été trouvées "assez intéressantes"⁷.

On ne sut jamais comment il avait utilisé les documents figuratifs qu'on lui avait fait tenir, par exemple, les croquis d'appareils intéressants vus dans les ateliers, ou mieux encore, des photos. Il y avait en effet à l'atelier de dessin, un jeune homme nommé Martineau, qui n'avait pas froid aux yeux et qui avait conservé, malgré les graves interdictions allemandes, son appareil photographique de petit format avec lequel il prenait des vues dans l'arsenal pour s'amuser. Un ingénieur lui avait demandé de photographier l'appareillage électrique qu'on venait de débarquer d'un sous-marin. Le jeune homme le fit, et l'ingénieur, qui savait qu'un de ses camarades avait un petit laboratoire de photographie, confia à celui-ci un rouleau de pellicule en lui demandant de le développer. On sortit de l'arsenal les ingrédients nécessaires et la besogne fut exécutée, mais malheureusement le rouleau fut voilé. Le même eut encore un autre rouleau à développer par la suite : il le rendit à celui qui le lui avait confié et n'en entendit plus parler. (Sortir l'objet de l'arsenal n'avait pas présenté un gros danger car, en cas de fouille, la lumière aurait instantanément voilé les photos, pour le retour il n'en était pas de même, mais Dieu merci, tout se passa sans encombre.)

D'autres encore aidèrent Monsieur Stoskopf dans la tâche qu'il s'était assignée. Le chef du ponton-grue de 15 / 25 t, Monsieur Marcel Melac, chargé d'embarquer du matériel sur les sous-marins en réparation, reçut de Monsieur Giraud en 1941 la demande de son concours pour essayer de repérer les numéros de sous-marins qui entraient ou sortaient, et de tâcher de reconnaître leurs officiers : il acquiesça volontiers. Il donnait les renseignements aux ingénieurs quand ils passaient près de lui. Peu à peu toutes les équipes du ponton entrèrent dans le jeu et firent des sabotages discrets, comme jeter à l'eau des pièces de moteur en démontage sur les bâtiments. Un jour Monsieur Melac, d'accord avec le grutier, mit de l'eau sur le frein du tambour de la grue. Il s'agissait de lever un périscope : une fois celui-ci en l'air, le chariot glissa et la glace se brisa, à la grande fureur des Allemands qui ne réagirent pourtant en rien, tant l'accident avait l'air naturel⁸. Monsieur Melac ajoute dans sa lettre adressée au commandant de la Marine à Lorient le 25 décembre

7 Les personnes interrogées, dont un des agents directs de Monsieur Stoskopf n'ont pas su si celui-ci avait des moyens plus rapides de communiquer avec les alliés .

8 D'ordinaire, chaque fois qu'il y avait un accident, les occupants parlaient de sabotage, mais les chefs français démontraient que leurs subordonnés n'y étaient pour rien, que ce n'était pas étonnant s'il arrivait des ennuis avec des engins auxquels on demandait des services constants, sans jamais pouvoir les réparer.

1944 : "Je me suis permis de prévenir Monsieur Stoskopf que les Allemands le surveillaient (c'est d'ailleurs à tort qu'il fait cette supposition) et je lui ai demandé de quitter sa tenue militaire pour ses visites au voisinage des sous-marins sur lesquels les pontons travaillaient. Les Allemands me demandaient souvent qui il était : je répondais que c'était mon chef direct, et qu'il venait voir si nous étions à notre poste. Je puis affirmer que je ne suis pas le seul à avoir remarqué l'attention de Monsieur Stoskopf sur les allées et venues des sous-marins à l'intérieur de l'arsenal. Cet ingénieur m'a quelque fois précisé que tel numéro était coulé et que l'on ne le reverrait plus."

Les renseignements furent faciles à recueillir tant que l'arsenal fut seul à être utilisé par les Allemands. Mais ils avaient entrepris dès l'automne 1940 la construction de deux abris à sous-marins sur deux des branches du slip du port de pêche, puis, non contents de la base qu'ils établissaient sur la rive gauche de l'arsenal, et qui une fois terminée put contenir quatre sous-marins, ils commencèrent à la fin de la même année d'énormes travaux à côté du port de pêche, non loin du château de Kéroman, bâtissant sur la terre ferme avec l'intention de creuser des bassins sous les abris ensuite.

Ils avaient fait venir là tellement d'ouvriers de diverses nations que la comparaison avec une fourmilière, si banale soit-elle, s'imposait inévitablement à l'esprit quand on regardait les chantiers d'un peu loin. Si peu que fussent ces hommes dont beaucoup étaient contraints (même volontaires, ils ne venaient pas dans l'intention de travailler, mais pour gagner beaucoup d'argent aux dépens de l'occupant), ils étaient si nombreux que l'ouvrage avançait rapidement et qu'à la fin de 1941 deux blocs sur trois étaient terminés et mis en service, permettant à un plus grand nombre de sous-marins de venir à Lorient et d'y être en sécurité contre les bombardements. Il n'y avait d'ailleurs guère d'attaques aériennes en 1941. Une vingtaine étaient rattachés à la base en 1942.

Les Français n'avaient pas accès à Kéroman, mais Monsieur Stoskopf, grâce à ses relations avec l'état-major allemand, s'y rendait assez fréquemment. Quand il ne pouvait pas le faire lui-même, il envoyait un des jeunes ingénieurs dont il est parlé plus haut. C'est ainsi que Monsieur Labbens put s'y rendre en 1941 avec l'accord des Allemands, constater que les blocs I et II étaient terminés, qu'ils avaient cinq ou six postes d'amarrages, et que cinq ou six sous-marins étaient en carénage répartis entre Kéroman I et les abris du port de pêche. Un autre eut plus tard la mission d'aller voir combien il y avait de sous-marins à Kéroman II (Kéroman III n'était pas fini). Il réussit à se faire convoquer par un ingénieur allemand qui voulait le voir pour une question minime et qui n'aimait pas se déranger. Le Français s'en vint donc par le côté



(Photo DICOD/ECPA France)

Le port militaire du Scorff à Lorient en 1942

Au premier plan au centre, ponton utilisé pour l'amarrage de sous-marins puis entrée des bassins et quai d'amarrage sous la grande grue.

opposé à celui où se trouvait le bureau de celui qu'il allait voir, montrant son sauf-conduit, et demandant à tous les échelons où se trouvait ce fameux ingénieur. De retour à Lorient, il put ainsi donner à Monsieur Stoskopf le détail des bâtiments présents dans les alvéoles, et celui-ci constata avec satisfaction qu'il retrouvait enfin un sous-marin dont il avait perdu la trace, tout en étant sûr qu'il n'avait pas quitté Lorient.

Cependant les années si longues qu'elles fussent pendant l'occupation, suivaient leur cours. On était à l'automne 1942 et Monsieur Stoskopf fut mêlé, du fait qu'il était chargé de régler avec les Allemands les questions de main-d'oeuvre, à une affaire douloureuse qui laissa à tous les officiers qui s'en occupèrent un amer souvenir : celle de l'envoi d'ouvriers en Allemagne. Cela traînait depuis longtemps. Les occupants voulaient 600 hommes mais Monsieur Stoskopf avait réussi à les convaincre, dans des conversations préliminaires, que le départ d'un si grand nombre d'ouvriers serait préjudiciable à la marine allemande basée à Lorient.

Enfin, le nouveau commandant français de l'arrondissement⁹ reçut de l'échelon de Paris de la direction des industries navales l'ordre de s'occuper immédiatement de cette affaire, en même temps qu'une documentation dans laquelle se trouvaient des arguments en faveur de cet envoi : il y avait intérêt à faire comprendre aux ouvriers que c'était un envoi une fois pour toutes, que la Belgique et la Hollande avaient dû fournir un pourcentage beaucoup plus fort que celui de la France, et qu'il valait mieux obéir afin d'éviter d'avoir à fournir de plus gros contingents. Les Allemands faisaient comprendre que si l'on n'obtempérait pas, non seulement ils prendraient beaucoup plus, mais encore qu'ils séviraient contre les familles des réfractaires.

Le commandant réunit alors dans le bureau du directeur des industries navales, les ingénieurs chefs de service et cinq délégués des ouvriers, et leur exposa les arguments ci-dessus : ils convinrent que c'était une déportation mais qu'on ne pouvait pas faire autrement que d'accepter. On fit alors les listes, en désignant ceux qui n'avaient pas de charge de famille, du moins autant que ce fut possible, étant donné qu'il fallait un certain nombre de chaque spécialité, puis les ingénieurs dirent aux Allemands : « Ils ne sont pas volontaires. » Mais ceux-ci ne l'entendaient pas de cette oreille : il fallait qu'ils fussent volontaires. Et pour obtenir cette déclaration, ils avaient des moyens de pression : les volontaires avaient droit aux lettres, à une solde qu'ils pouvaient envoyer à

9 Le nouveau directeur des industries navales, succédant à Monsieur Antoine parti le 15 août 1942, ne fut pas commandant de la Marine : ce poste fut désormais rempli par un officier de marine. Le premier fut nommé seulement par intérim et fut remplacé en novembre 1942.

leur famille, au retour au bout d'un an, date d'expiration de leur contrat. Ceux qui refusaient de se dire volontaires n'avaient droit à rien. La direction voulut ménager aux partants à la fois ces avantages et celui de pouvoir se dire déportés quand la fortune aurait tourné. Dans cette intention, les chefs de service, sous l'ordre de Monsieur Stosskopf agissant en tant que sous-directeur, convoquèrent chacun un petit groupe de leur section (15 ou 16 hommes) qui devait partir et posèrent à chaque ouvrier la question :

« Êtes-vous volontaires ? Tous le niaient. — Acceptez-vous de partir en Allemagne ? Ils hésitaient à répondre. — Acceptez-vous d'être dans tel train qui partira tel jour ? — Il le faut bien, répondirent-ils, puisqu'on ne peut pas faire autrement. » Alors l'ingénieur, sous la mention "Par ordre et pour", signait d'un gribouillis chaque contrat.

Le commandant aurait voulu faire une cérémonie d'adieu (salut aux couleurs et discours plein d'espoir), mais les hommes désignés surent que les Allemands avaient préparé un "goûter" et personne ne vint, sauf deux. Ceux qui restaient voulaient faire grève pour protester, mais Monsieur Stosskopf sut que les occupants avaient prévu cette éventualité et que la police était prête à intervenir. Il fit avertir par un ingénieur les ateliers d'avoir à se méfier. Celui-ci en ajouta assez pour faire comprendre qu'il leur demandait seulement de ne pas bouger de leur poste ; sa pensée fut très bien comprise et les ouvriers répétèrent un peu trop ouvertement en ville qu'il leur avait dit de ne pas travailler.

Au départ, la gare était cernée par une foule hurlante montrant le poing aux Allemands sans réaction de leur part. Tous les ingénieurs étaient là. Monsieur Stosskopf et deux jeunes ingénieurs désignés d'office parce qu'ils parlaient allemand avaient pris place dans le train pour accompagner les ouvriers jusqu'à destination. Ceux-ci étaient ivres pour la plupart et insultaient autant les Français que les Allemands. On entendait crier "À mort Stosskopf". Le train partit au chant de l'Internationale. À Auray, l'un d'eux jeta une pomme à la figure d'un officier ennemi, mais on ne put le retrouver et l'incident n'eut pas de suite. Le commandant de la Marine qui avait voulu les accompagner jusqu'à Vannes, descendit à cette station. Ils entonnèrent alors une Marseillaise qu'il entendit longtemps encore après avoir quitté la gare.

Après avoir accompagné les ouvriers, Monsieur Stosskopf fit un tour en Allemagne pour récolter des renseignements avant de rentrer.

246 hommes avaient été désignés pour partir : plus de dix manquèrent au dernier moment, et parmi ceux-ci, quelques uns continuèrent à venir travailler à l'arsenal comme si de rien n'était. Les cadres comprirent alors qu'ils avaient été joués, car les Allemands malgré leurs menaces, ne sévirent en rien contre les réfractaires (à vrai dire, on s'était bien gardé de leur donner les listes). Les Français se dirent avec dépit que s'ils avaient pu prévoir cette attitude, ils

auraient ergoté bien davantage pour obtenir de nouvelles réductions dans le nombre exigé, alors qu'ils avaient cru, en agissant comme ils l'avaient fait, éviter le pire à leur personnel. Par contre les Allemands ne voulurent pas lâcher les ouvriers au bout d'un an, date d'expiration de leurs contrats. Paris obtint à force de pourparlers qu'on les laisserait rentrer s'ils étaient numériquement remplacés par des jeunes gens du STO¹⁰, mais ceux-ci ne voulaient pas aller en Allemagne et se méfiaient de la parole des occupants. Sur 22 désignés en 1944, sept seulement partirent. Autant d'ouvriers revinrent. Beaucoup étaient déjà revenus en congé et n'étaient pas retournés en raison de quoi les congés furent supprimés. Monsieur Stoskopf avait obtenu leur rétablissement, mais ils furent de nouveau supprimés le 1^{er} février 1944. Tout compris, il ne restait plus que 130 ouvriers de l'arsenal déportés en Allemagne à la fin des hostilités.

Le 15 janvier 1943 commencèrent les bombardements avec bombes explosives et incendiaires qui détruisirent la ville et l'arsenal, changeant considérablement les conditions d'existence de la Marine à Lorient.

Dès la fin de janvier la vie n'était plus tenable en ville : il n'y avait plus ni eau, ni gaz, ni électricité, ni aucun moyen de chauffage ou d'éclairage. Les habitants avaient évacué, les rues étaient obstruées par les décombres. C'est alors seulement que Monsieur Stoskopf mit sa famille à l'abri. Jusque là il l'avait gardée à Lorient, et quand il y avait bombardement, il laissait à sa femme et à l'aîné de ses deux enfants, un garçonnet de 11 ans, le soin de défendre sa maison contre les bombes incendiaires, tandis que lui-même allait s'occuper de celles des voisins qui étaient plus ou moins évacuées. C'est à lui que l'impasse Saint-Christophe, dans le quartier de Kérentrech, dut de rester tout entière intacte. (On pouvait en effet, quand on avait du sang-froid et que les bombes n'étaient pas trop nombreuses, rejeter celles-ci à l'extérieur avant qu'elles n'aient fait du mal, ou du moins éteindre les commencements d'incendie avec du sable ou de la terre.)

Lui-même fut légèrement blessé à la tête par un éclat lors d'une attaque aérienne qui eut lieu le 6 mars dans l'après-midi et qui fit sept tués dans l'arsenal, sans compter les blessés : il descendait, le dernier comme toujours, l'escalier d'un abri, quand une bombe tomba sur un mur à une dizaine de mètres, projetant partout des éclats et des pierres, et ensevelissant sous les décombres un homme qui passait avec une bicyclette à la main. Celui-ci fut protégé de l'écrasement par le cadre de son engin et put être dégagé à temps de la masse qui l'emprisonnait. Une autre bombe était d'ailleurs tombée sur l'abri lui-même, l'ouvrant sur deux mètres carrés et faisant un tué et un blessé.

¹⁰ Service du travail obligatoire. (NDLR)

Ce fut à peu près la fin des attaques massives, mais l'arsenal était méconnaissable. Ce n'étaient que décombres, et si quelques ateliers n'avaient pas trop souffert sauf la toiture, si quelques immeubles restaient debout (comme le "Restaurant coopératif" où s'installa la direction des industries navales), les stations de pompage des trois bassins¹¹ avaient été sérieusement endommagées, des engins de servitude avaient sombré. Tel quel, il ne pouvait plus servir aux Allemands, au moins pour un certain temps. De plus, l'effectif des ouvriers était tombé à 3 ou 400 sur un total de 4000. Ils s'étaient en effet réfugiés à l'extérieur, dans des conditions souvent misérables, et ce n'est que peu à peu que leur nombre augmenta, à mesure que s'éloignait la crainte des bombardements et qu'on put organiser des cantonnements et assurer les replis journaliers.

Tout l'intérêt des Allemands se concentra sur Kéroman¹², aussi exigèrent-ils d'une commission française, venue de Paris en février, que 1000 ouvriers de la Marine seraient mis à leur disposition pour y travailler, tandis que 3 ou 400 resteraient à l'arsenal et que le reste serait réparti entre leurs autres bases de Bordeaux, Pauillac, La Pallice, etc. La direction centrale accepta, à condition qu'on enverrait les volontaires, avant d'en désigner d'office : en fait 50 seulement au début formèrent le noyau de Kéroman, encore ne furent-ils pas volontaires, semble-t-il. À leur tête se trouvait naturellement Monsieur Giraud qui venait faire tous les matins son rapport à Monsieur Stoskopf. En mars, leur nombre était monté à 466, mais au bout d'un an, exaspérés de voir les cadres français toujours s'interposer entre eux et les ouvriers, les Allemands renvoyèrent tout le monde à l'arsenal.

Le nombre de ceux qui furent expédiés dans les ports du sud de la Loire fut moins grand que ne l'avaient voulu les occupants : on lutta en effet tant qu'on put contre cette mesure qui renversait tous les efforts faits jusque-là pour

11 Les stations de pompage furent réparées tant bien que mal par les Allemands dans le courant de l'année.

12 Les blocs résistèrent victorieusement aux bombardements et un ingénieur allemand interrogé après la reddition prétend que les bombardements n'eurent aucune répercussion sur la lutte sous-marine, puisqu'il y avait 28 sous-marins rattachés à Lorient quand il y arriva, le 11 février 1943, et qu'il y en eut de 30 à 32 jusqu'à la fin de mars. Cependant leur nombre alla decrescendo à partir de ce moment, puis les sous-marins ne vinrent plus se ravitailler en matériel et en vivres, mais seulement se faire réparer ; enfin, d'après un autre, le parc d'artillerie souffrit beaucoup des attaques aériennes. En tout cas il ne fut plus possible de loger et de faire vivre sur place les innombrables ouvriers qui les servaient jusque là. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles le troisième bloc de Kéroman ne fut achevé qu'au début de 1944, alors que les deux premiers avaient été finis à l'automne 1941. Les Allemands eux-mêmes cherchèrent des lieux de repli à l'extérieur, comme les officiers sous-marinières qui s'installèrent à Kersalo près de Pontscorff.

garder les effectifs groupés, et qui posait pour chaque cas individuel de graves problèmes familiaux. De plus, les occupants décidèrent dès le mois d'avril de créer des chantiers annexes à Bénodet, Concarneau et La Trinité. La mise en route fut cependant extrêmement lente : on y envoya de tout petits noyaux et ce n'est qu'au mois d'octobre 1943 que le premier créé, celui de Concarneau, fut pourvu de son effectif complet.

C'est à l'occasion de l'établissement de ce chantier que l'un des ingénieurs put se rendre compte du soin avec lequel Monsieur Stoskopf saisissait tous les moyens de se procurer des renseignements. Ils avaient tous les deux rendez-vous à Concarneau avec un ingénieur allemand, et tandis que celui-ci amenait de Lorient dans sa voiture l'ami de Monsieur Stoskopf, ce dernier avait fait à pied la dizaine de kilomètres qui séparent cette localité de Rosporden où il avait pour lors sa résidence. Après la visite de l'atelier où l'Allemand voulait faire son installation, les deux Français allèrent déjeuner dans un petit café-restaurant. Au moment où ils allaient sortir, Monsieur Stoskopf, sans prévenir son compagnon, tape sur le dos d'un adjudant allemand à figure porcine (une vraie caricature de Hansi) qui prenait un verre d'alcool au bar, entame une conversation avec lui et lui offre à boire, tandis que l'ingénieur ne savait que faire. Ils furent enfin sur la place. « Cela vous a surpris, n'est-ce pas ? dit Monsieur Stoskopf, que je paye à boire à cet Allemand ? C'est un gros salaisonnier de Hambourg. Il est envoyé ici pour réquisitionner des conserves pour leurs troupes. C'est un homme qui sait beaucoup de choses. Il y a intérêt à être bien avec lui. »

Il menait à ce moment là une vie très dure. Il prenait le train ouvrier qui partait de Quimper à cinq heures du matin (Rosporden n'est qu'à une vingtaine de kilomètres de cette ville où il alla habiter en octobre 1943), et il rentrait chez lui à 10 heures du soir. Aussitôt arrivé à l'arsenal il allait faire sa tournée des quais et des bassins, toujours sous couleur de mettre les gens au travail, pendant que les Allemands étaient confortablement en train de déjeuner. (Il n'avait plus en effet Monsieur Labbens pour l'aider : celui-ci, d'abord absorbé dans la tâche difficile du ravitaillement des cantines, avait été ensuite envoyé au centre d'apprentissage de Lanouéo pour le diriger.)¹³ Dans son bureau, il avait donné asile à deux autres ingénieurs et à leurs trois secrétaires respectifs, et il avait, comme sous-directeur d'une part, et comme étant chargé de traiter les questions de personnel avec les Allemands de

13 Un autre ingénieur arrivé en 1943, se mit à ses ordres. On dut l'envoyer en mission à Paris en Juin 1944 avec mission de ne pas revenir, car on le savait menacé. Les Allemands après leur reddition dirent qu'ils le considéraient en tous points comme le digne successeur de Monsieur Stoskopf et qu'il avait bien fait de partir.

l'autre¹⁴, à s'occuper de nombreuses et ennuyeuses affaires. Celle par exemple des ouvriers permissionnaires d'Allemagne non retournés, ou celle du malheureux Michel, tué par inadvertance par un Hollandais mobilisé par l'ennemi et posté en sentinelle près d'une brèche de l'enceinte de l'arsenal. Lui-même et l'adjoint au commandant de la Marine qui s'étaient tous deux rendus en uniforme aux obsèques de la victime essayèrent en vain d'obtenir des occupants une pension pour la veuve.

Il y avait aussi quelques incidents quasi-comiques, comme l'histoire de ce wagon qu'un Allemand du nom de Tormalen, chargé de la récupération des métaux non ferreux et doué d'une intelligence peu déliée, avait donné l'ordre de charger de tuyaux de cuivre. On les entra par une porte, on les retirait par l'autre mais malheureusement pour les remettre dans la chaudronnerie : quand Tormalen y entra par hasard, ce furent de beaux hurlements. On eut recours à Monsieur Stoskopf : « Vous avez commis un vol ? dit-il de son air ironique, on va arranger cela. » Il dut promettre de rendre les tuyaux, mais on n'en fit rien, car on en avait besoin pour installer convenablement les baraquements du centre d'apprentissage. Ce genre de travail était en effet celui auquel s'adonnaient de préférence les ateliers qui fonctionnaient encore : on fabriqua ainsi des lavabos non seulement pour Lanouéo, mais aussi pour les cantonnements d'ouvriers d'Hennebont et de Brandérion, on étama tout le matériel de gamellerie nécessaire avec l'étain approvisionné pour fabriquer des coussinets de dragues commandés par les Allemands (qui ne furent jamais livrés, et pour cause), on installa aussi un abri bien conditionné sur la rive gauche. Autant d'occupations qui ne profitaient en rien aux Allemands¹⁵.

Ceux-ci, à la fin de 1943, devenaient de plus en plus nerveux à mesure que leurs chances de gagner la guerre diminuaient. Ils savaient qu'il y avait des fuites graves de renseignements, tout en croyant que c'était un de leurs propres ingénieurs qui était coupable, et ils voyaient la résistance croître: non seulement ils avaient à se heurter à l'inertie des ouvriers et aux palinodies de leurs chefs, mais les sabotages se faisaient de plus en plus ouvertement.

14 C'est en cette qualité qu'il put aider efficacement l'ingénieur chargé du polygone de Gavres à garder sur place 80 spécialistes qui ne travaillèrent aucunement pour les occupants. Il n'hésita pas d'ailleurs, d'accord avec ceux-ci, à recourir à certaines dissimulations, malgré le danger, à propos de matériel précieux qu'il s'agissait de sauvegarder.

15 Le groupe de Keroman, d'après un compte-rendu de mars 1943, était employé à divers travaux : manutention, réparations de chalutiers, pont roulant, et autres, mais pas aux sous-marins.
À la fin d'octobre 1943 intervint une réorganisation complète des industries navales, ordonnée par la direction centrale dont le résultat fut de tout mettre dans la main de Monsieur Stoskopf.

Le 16 décembre 1943, eut lieu une avarie à la porte du bassin II qui suscita de leur part une réfutation furibonde au compte-rendu de l'enquête dressé par les ingénieurs français (certainement approuvé par Monsieur Stoskopf, sinon visé). Ce compte-rendu concluait naturellement à l'innocence totale du personnel. On relève dans la réponse allemande cette phrase : "ces doléances exprimées plus haut témoignent d'une complète absence de soins de la part de la direction et d'une grande insolence du côté du personnel français des bassins."

On pouvait encore parler d'accident à cette occasion, mais ce ne fut plus possible lors du sabotage de la centrale électrique. Celle-ci ne marchait pas, mais ses chaudières servaient pour le fonctionnement de l'usine d'eau distillée qui était contiguë et qui était dans l'arsenal, la seule chose qui eût véritablement de l'importance pour les Allemands. On n'avait pas trouvé jusque-là la possibilité de la saboter directement. Monsieur Stoskopf en avait prévenu les alliés et pourtant ce fut presque le seul immeuble à rester intact dans l'arsenal malgré tous les bombardements : après chaque attaque aérienne on le constatait avec dépit.

Le 5 janvier 1944, un ingénieur qui arrivait d'Hennebont par le train ouvrier est averti que l'explosion qu'il vient d'entendre a été causée par un attentat : on a fait sauter une des chaudières de la centrale. Il s'y rend, constate effectivement parmi les débris la présence de morceaux de bouteilles d'oxygène et de cartouches de dynamite : pas de doute, c'est un des ouvriers belges ou français de l'entreprise privée qui travaille en ce moment à la centrale qui a utilisé une des bouteilles d'oxygène laissées là hier soir, aidé probablement par nos ouvriers. Il s'en va mais est rappelé aussitôt par téléphone : l'autre chaudière aussi est minée. Il retourne, et constate par le regard de la chaudière intacte qu'il y a à l'intérieur 2 bouteilles d'oxygène, avec une charge imposante de plastic et des fils de cuivre : sans aucun doute il y a quelque part une mise à feu électrique avec mouvement d'horlogerie. Il fait évacuer le local et disposer un cordon de garde autour de l'immeuble. Le car de Languidic (lieu de repli des officiers) arrive : on avertit le directeur qui demande qu'on prévienne Monsieur Stoskopf et qu'on avertisse aussi les Allemands pour se mettre à couvert.

On exécute l'ordre, mais les occupants sont déjà au courant. Quant à Monsieur Stoskopf, il n'est pas arrivé, contrairement à son habitude. Quelqu'un va l'attendre au train de dix heures et celui-ci s'excuse comme s'il était en faute, alors qu'il a la grippe et qu'il est visiblement fiévreux. On lui raconte ce qui se passe. « Allons voir » dit-il, et une fois arrivé dans l'arsenal, il pénètre dans le local dans lequel se trouvait respectueusement éloigné de la chaudière l'interprète allemand Bernardt, tandis que des artificiers de la même nationalité avançaient avec une prudente lenteur. Il se dirige de son pas tranquille vers la chaudière, ouvre la porte, passe la tête et les bras à

l'intérieur, manipule le dispositif au risque de tout faire sauter et se retourne en disant : « Ce n'est pas dangereux, l'opérateur s'est trop pressé, il a mal donné son coup de marteau et a faussé la tige de mise à feu. »

La figure des Allemands s'éclaira et ils procédèrent au déminage avec les précautions ordinaires, mais Monsieur Stosskopf avait donné à tous une fière leçon de courage¹⁶.

Les occupants, qui commençaient à se méfier de lui et à le soupçonner d'espionnage se demandèrent s'il n'avait pas trempé dans cette affaire, mais ils ne purent trouver confirmation de leurs doutes. Il n'était plus persona grata parmi eux et leurs ingénieurs poussaient sans cesse le commandant allemand de l'arsenal, l'amiral Matthiae, à se séparer de lui. L'un d'eux, même, déposa une plainte contre lui lors de l'affaire de Bénodet. Monsieur Stosskopf en effet, qui avait réussi à peupler le chantier de Concarneau de jeunes gens susceptibles de partir en Allemagne au titre du STO, voulut obtenir d'autres avantages. Il refusa positivement de désigner des ouvriers pour Bénodet tant que ceux qui avaient été envoyés à La Rochelle n'auraient pas été rappelés. D'où l'ire de l'Allemand qui le fit interroger par l'officier de police judiciaire, mais Monsieur Stosskopf sut si bien démontrer son bon droit que celui-ci lui donna raison. Bien mieux, Monsieur Stosskopf envoya à Bénodet, comme il l'avait fait pour Concarneau des jeunes gens passibles du STO, si bien que lorsqu'il fut question pour eux de partir en Allemagne, il réussit à convaincre les Allemands de Lorient qu'on ne pouvait dégarnir ainsi des chantiers nouvellement créés.

Le 21 février 1944, Monsieur Stosskopf venait d'avoir une conférence pour une question de service avec deux de ses subordonnés quand un soldat interprète vint le chercher sur l'ordre de deux officiers interprètes pour l'amener à l'officier de police judiciaire. Le directeur le vit à 16 heures entrouvrir la porte de son bureau et lui dire avec un sourire : « Je suis convoqué à la police judiciaire. » (Il ne s'en émut d'ailleurs pas beaucoup, étant donné l'heureuse issue de l'affaire précédente.)

16 Les Allemands firent beaucoup de bruit avec cette affaire : ils prescrivirent une enquête qui naturellement n'aboutit pas, et mirent en demeure les industries navales de procéder à la réparation, mais on n'avait pas de briques réfractaires. Les occupants n'en trouvèrent pas non plus. Au bout de deux mois, ils donnèrent l'ordre de remplacer la chaudière. En fin de compte, la direction se mit en devoir d'installer une chaudière neuve faite en 1940 et dont on n'avait pas pipé mot jusque là, mais l'opération dura si longtemps que l'investissement de Lorient par les Américains et les FFI eut lieu avant qu'elle ne fut terminée.

L'arrestation fut faite par deux policiers de la SD¹⁷ devant la porte de l'officier de police avant que celui-ci eût même vu Monsieur Stoskopf qu'il n'avait d'ailleurs pas fait appeler. Il aurait même été très étonné que cette affaire se fût passée dans son antichambre et il en aurait exprimé son mécontentement. Le soir, son ami, attendant sur la place d'armes le car de Languidic qu'il prenait jusqu'à Hennebont, voit un des chefs de section arriver l'air soucieux et parler bas avec un autre ingénieur (l'aide clandestin de Monsieur Stoskopf); il n'en fit pas de cas, mais arrivé au passage à niveau près de la gare, le même ingénieur fait arrêter le car et lui demande d'aller voir si par hasard Monsieur Stoskopf ne prendrait pas le train, et s'il ne le trouve pas, d'aller jusqu'à Quimper pour prévenir sa femme qu'il a été retenu par les Allemands¹⁸.

L'ingénieur s'exécute (lui-même avait replié sa famille à Quimper, grâce à Monsieur Stoskopf), ne voit pas celui-ci à la gare, le cherche en vain dans le train et finalement va remplir sa mission auprès de Madame Stoskopf. La première réaction de celle-ci est : « Il n'a pas été arrêté, au moins ? » Il la rassure : son mari a dû être retenu pour une question de service. Mais le lendemain un des officiers interprètes allemands confirme que l'absent a bien été arrêté et qu'il a été transféré à Vannes, se défendant et défendant les Allemands de Lorient d'être pour quelque chose dans cette arrestation. On sut effectivement plus tard que cela avait été l'oeuvre du service de sécurité de Vannes, qui en avait reçu mission de Rennes.

Les ingénieurs se concertent avec le directeur et demandent au même camarade de reprendre pour Quimper l'omnibus de l'après-midi afin de prévenir Madame Stoskopf et de détruire les papiers compromettants, s'il y en a. Arrivé vers 16 heures, l'émissaire annonça la nouvelle à Madame Stoskopf qui n'avait plus beaucoup d'illusions. Ils visitèrent le bureau de son mari : papiers de travail sans importance sauf une très grande enveloppe bourrée de documents. C'étaient tous les renseignements condensés sur les sous-marins, depuis le début de l'occupation, entre autres cette espèce de calendrier où il consignait demi-journée par demi-journée les insignes et les numéros des sous-marins aux postes qu'ils occupaient à Lorient. Tout était écrit de sa main. Il n'avait absolument rien gardé qui put révéler qu'il était aidé par d'autres. Il fallait brûler tout cela. Madame Stoskopf proposa bien à son visiteur d'emporter l'enveloppe, mais celui-ci ignorait s'il n'avait pas été suivi et jugea plus sage de faire tout disparaître. Il s'attela avec elle à la

17 Abréviation du nom allemand Sicherheit Dienst : Service de sécurité. (NDLR)

18 Ce passage n'est pas clair, mais c'est bien l'ingénieur principal Perrais, adjoint de Jacques Stoskopf, qui se rendit à Quimper le 21 février au soir et le 22 dans l'après-midi. (NDLR)

besogne dans un calorifère qui se trouvait dans la cuisine, tandis que le petit François faisait le guet pour avertir si les Allemands se montraient. On aurait alors jeté le reste par dessus le mur mitoyen : ce serait tombé chez les gendarmes français qui auraient probablement compris.

Cela se passait le mardi. Monsieur Perrais revint le samedi suivant : les Allemands étaient venus le mercredi et n'avaient trouvé que quelques papiers sans importance.

On essaya de faire passer des valises avec des vivres et des vêtements à Monsieur Stoskopf à Vannes, puis on sut qu'il avait quitté cette ville par cet ingénieur Tornalen que le prisonnier avait si souvent berné. Environ un mois après l'arrestation, cet Allemand dit à Monsieur Perrais qu'il avait rencontré Monsieur Stoskopf à la gare avec deux policiers et que celui-ci lui avait dit bonjour dans sa langue.

Madame Stoskopf sut par la Croix-Rouge qu'il était à Rennes. Elle se rendit dans cette ville avec une amie et réussit à avoir une entrevue avec la Gestapo ; mais ce fut tout. Cependant elle put lui faire passer des vivres et des vêtements. Monsieur Le Goaziou, libraire de Quimper, qui avait été arrêté puis relâché faute de preuve, lui dit qu'il avait vu une valise portant le nom de son mari devant la porte d'une cellule contiguë à la sienne.

On n'a jamais su si c'est à Fresnes ou à Compiègne qu'il fut transféré avant d'être dirigé vers le 18 juillet sur Schirmeck dans les Vosges. En août ou septembre, Madame Stoskopf reçut d'un parent qui habitait la Champagne une lettre disant que quelqu'un avait lancé d'un train quelques mots dactylographiés et signés de son propre nom, à lui le Champenois. On supposa que ce mot avait été écrit par le prisonnier ou à sa demande comme un moyen de donner de ses nouvelles sans compromettre personne s'il parvenait à son pseudo-signataire, comme cela était arrivé en effet, mais on n'a jamais su si cette supposition était tombée juste.

Monsieur Stoskopf fut enfermé avec 150 membres du réseau "Alliance" dans la baraque 10 du camp de Schirmeck.

Transféré avec eux au camp de Struthof à huit kilomètres de là, il fut fusillé en même temps que tous ses compagnons dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944. Leurs corps furent brûlés au four crématoire.

René ESTIENNE

En décembre 1990, l'archiviste paléographe chef du Centre de documentation et de recherches historiques de l'arrondissement de Lorient, René Estienne, adressa à Marianne Stoskopf la lettre suivante:

Madame,

Au mois de septembre dernier, le commandant de Drézigué, directeur de *Cols Bleus*, m'a demandé un article sur votre mari.

J'y ai depuis consacré tout mon temps, en reprenant les travaux de Mademoiselle Beauchesne, en consultant divers dossiers, dont son dossier personnel, à Vincennes, en recherchant dans les archives et la bibliothèque à Lorient ce qui pourrait m'éclairer sur son sort.

Le texte que je vous communique est le fruit de ces recherches et des réflexions qu'elles m'ont suggérées. Je me permets de vous l'offrir en hommage très respectueux, afin aussi que vous puissiez me faire part d'éventuelles observations si vos souvenirs ne concordent pas avec la vision que j'ai pu me faire de votre mari, de sa carrière et de son action.

Je serais par ailleurs heureux de vous rencontrer, si vous le désirez, pour parler avec vous de cette douloureuse période.

En attendant, je vous prie de croire, Madame, à l'expression de ma haute considération ainsi qu'à tous mes vœux pour 1991.

Huit mois plus tard, le 26 août 1991, Marianne Stoskopf s'éteignait à l'hôpital des armées de Lorient. Dans une lettre qu'il adressait à ses enfants, René Estienne portait sur elle un émouvant témoignage.

Madame, Monsieur,

Je vous prie tout d'abord de bien vouloir excuser le grand retard avec lequel je tiens à vous exprimer toute l'émotion que j'ai ressentie à l'annonce du décès de Madame Stoskopf.

Lors des deux ou trois rencontres où j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec elle, comme au travers des documents qu'il m'a été donné de lire, j'ai toujours été très impressionné par le courage, la dignité et la modestie dont elle ne s'est jamais départie.

Tout au long des travaux de recherche sur votre père, alors que s'instaure une relation plus ou moins privilégiée entre l'"historien" et son "sujet", et que, document après document, une part de familiarité ou un soupçon d'intimité se dévoilent de façon plus ou moins subjective, j'ai toujours eu à l'esprit sa discrète présence lorientaise.

Je me souviens qu'en juin 1988, à l'époque où nous avons publié l'histoire de Lorient, elle était restée patiente dans la file d'attente qui se pressait à la bouquinerie pour la séance de signatures ; je n'étais pas tout à fait certain de la reconnaître, et les quelques instants où nous avons parlé, de façon anonyme au beau milieu de la bousculade, resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Au-delà de la transmission de la mémoire nécessaire à la collectivité pour comprendre son histoire, ses racines et son identité, il y avait les répercussions diverses que pouvaient avoir sur elle comme sur vous, l'énoncé et la synthèse des faits.

J'espère que ces souvenirs ranimés ne l'auront pas été de façon intempestive.

Je ne puis aujourd'hui que m'incliner, après le sacrifice de votre père, devant la façon dont elle avait su maîtriser les douloureuses conséquences des soubresauts de l'histoire.

L'article de René Estienne reproduit ci-dessous fut publié dans le numéro du 20 avril 1991 de la revue Cols Bleus. C'est l'étude la plus documentée et la plus rigoureuse qui ait été consacrée à la carrière de Jacques Stoskopf et à son action à Lorient pendant la guerre.

Jacques Stoskopf

21 juin 1940. Le port de Lorient, vidé de ses bâtiments de guerre, couvert du lugubre nuage des incendies d'hydrocarbures, quelque peu entravé par diverses destructions, connaît, après une résistance aussi symbolique que meurtrière aux Cinq Chemins de Guidel, ses premières heures d'occupation.

Celle-ci se traduit par la mise en captivité immédiate de l'amiral de Penfentenyo, préfet maritime, et de tous ses officiers et marins. C'est à l'ingénieur général Antoine, directeur de l'arsenal, que revient la responsabilité du maintien des intérêts français face à un occupant qui affirme sur le champ toute l'importance qu'il accorde à sa nouvelle conquête.

Parmi les officiers non-combattants qui, chargés de famille, ont reçu l'ordre de rester sur place et n'ont pas été faits prisonniers, l'ingénieur en chef de 1^{re} classe Stoskopf, directeur des constructions neuves de l'arsenal de Lorient, vient d'administrer des preuves de son énergie et de son sang-froid en faisant installer sur les routes des barrages de tétraèdres fabriqués au départ pour l'Armée et en se plongeant, au milieu de l'effondrement général et des plus folles rumeurs, dans la lecture imperturbable de Montaigne.

L'ingénieur

Né le 27 novembre 1898 dans le dixième arrondissement de Paris, Jacques Stoskopf a derrière lui une carrière remplie de services importants et signalés.

Il a fait la première guerre mondiale dans l'artillerie. Canonnier au 22^e régiment à partir du 16 avril 1917, élève à l'école d'artillerie de septembre à Noël 1917, il gagne la zone des armées jusqu'à la fin des hostilités comme aspirant aux 121^e, 133^e et 417^e régiments. Croix de guerre, sous-lieutenant à titre temporaire le 15 septembre 1918 puis à titre définitif le 23 août 1919, il connaît encore les 154^e, 157^e, 155^e et 13^e régiment d'artillerie de campagne

avant d'entrer cinquième au concours normal de Polytechnique le 11 octobre 1920. Il en sort 23^e de la promotion militaire le 1^{er} août 1922 pour deux mois de stage au 155^e d'artillerie, avant de suivre les cours de l'école d'application du génie maritime, du 1^{er} octobre 1922 au 26 novembre 1924.

C'est un ingénieur de 2^e classe robuste, très intelligent et apprécié qui gagne en octobre 1924 l'atelier des constructions neuves de l'arsenal de Cherbourg où se bousculent les premiers torpilleurs de 1 455 tonnes du programme naval.

Il justifie immédiatement les espoirs placés en lui, multipliant de 1925 à 1928 les essais et les sorties à la mer sur l'Orage, l'Ouragan, la Bourrasque, le Cyclone, la Trombe, le Mistral, le Mars, le Fortuné, le Boulonnais.

Dans la mise au point délicate de ces bâtiments, il fait la preuve de grandes qualités d'enthousiasme, d'organisation, de travail, de sérieux, de mémoire, d'intelligence et de fermeté qui lui valent les appréciations élogieuses de ses supérieurs.

Lorsque l'ingénieur général François quitte Cherbourg pour le service technique des constructions navales, il fait venir tout naturellement à Paris une personne qu'il a largement eu le loisir d'apprécier.

À partir du 21 décembre 1928, Stoskopf devient l'adjoint de l'ingénieur en chef Antoine, chef de la section des petits bâtiments.

C'est le début d'une collaboration fondamentale et durable, qui fait que sur vingt années de service, Stoskopf en passe onze sous les ordres directs d'Antoine. Plutôt que de tenter d'évaluer le mérite effectif de l'un ou de l'autre dans les études qui culminent, série après série, avec les magnifiques contre-torpilleurs des types Malin et Volta, mieux vaut en souligner le caractère bénéfique pour leur carrière respective.

Si Antoine en retire le prestige international que lui confère la paternité de ces bâtiments uniques au monde, il sait de 1928 à 1936, s'appuyer sur son adjoint qui lui est entièrement dévoué et l'assiste dans tous les domaines avec initiative, méthode et précision, apportant à la bonne marche du service de son chef le secours d'un caractère particulièrement ferme et rigoureux. En contrepartie de ce dévouement, Stoskopf devient ingénieur principal le 26 juillet 1929, et chevalier de la Légion d'honneur le 9 juillet 1930, avant de prendre le 11 septembre 1936 la tête de la circonscription de Nantes du service de la surveillance. Il se tire avec autorité de cette première expérience de chef de service, chargé de suivre les travaux des nombreux chantiers privés qui concrétisent alors à Nantes et sur l'estuaire de la Loire les plans mis au point par le STCN¹.

1 Service technique des constructions navales. (NDLR)

Son expérience lui permet de trancher rapidement et avec sûreté les problèmes techniques et de défendre dès son arrivée avec fermeté les intérêts de la Marine vis-à-vis de ses interlocuteurs industriels.

Le grade d'ingénieur en chef de 2^e classe, le 2 août 1937, et la croix d'officier de la Légion d'honneur le 1^{er} janvier 1939 sanctionnent la réussite et les aptitudes à la direction d'un ingénieur qui ne badine pas dans l'exercice, sévère mais juste, de ses responsabilités.

Le 2 octobre 1939, il rejoint Lorient comme chef de la section des constructions neuves, obtient le 15 novembre suivant ses cinq galons pleins et reconstitue avec Antoine le tandem dissocié trois ans auparavant.

Pendant les premiers mois de la guerre, il contribue à la participation importante de l'arsenal aux opérations maritimes, notamment à la mise au point du système de dragage des mines magnétiques allemandes.

Lors de l'évacuation de Lorient, l'Epée, le Mameluk, la Moqueuse, le Commandant Dominé, l'Impassible, les chasseurs 8, 12, 15 et 16 en achèvement, échappent tous à l'occupant.

Il ne reste plus alors en chantier que le De Grasse, croiseur de 9 380 tonnes commencé le 28 septembre 1939 dans la grande forme et deux avisos dragueurs de 850 tonnes, dénommés A et B, mis sur cale le 1^{er} mars précédent. La poursuite de leur construction se heurte désormais à un état de fait que nul n'aurait jamais imaginé.

Le mainteneur

Une fois dissipées les illusions d'un prochain retour à la paix, des prisonniers et d'une vie normale, dans quelle logique inscrire la poursuite des activités d'un arsenal français en zone occupée ?

L'article 8 des conventions d'armistice impose à la Flotte une démobilisation et un désarmement sévèrement contrôlés, en principe dans ses ports d'attache métropolitains du temps de paix. Après quelques semaines où la désorganisation due à la débâcle persiste en l'attente des premières instructions de Vichy, il faut mettre un terme à l'effort de guerre et renvoyer chez eux ou mettre au chômage tous ceux dont on n'a plus besoin.

À partir du 7 août 1940, les arsenaux et les chantiers travaillant pour la marine de guerre sont autorisés, "sous réserve des autorités allemandes et italiennes", à poursuivre l'entretien des navires en service et en construction, à l'exclusion de toute amélioration de leur valeur militaire.

À Lorient, on se limitera à mettre le De Grasse en état d'évacuer la grande forme et à terminer les avisos A et B comme volant de main d'oeuvre. Au début de 1941 s'y ajoutent deux chalutiers de 47 mètres.

Ces quelques travaux ainsi que l'entretien des installations et certaines études sur l'adaptation du port à la réparation de navires de petit tonnage ne sauraient justifier le maintien d'un arsenal complet si les autorités allemandes n'y trouvaient pas une position stratégique et des facilités logistiques décisives pour leurs propres opérations.

Dès le 23 juin, Dönitz visite Lorient avant d'y installer son PC à Kernével. Le 7 juillet, l'U 30 est le premier sous-marin à s'y ravitailler, inaugurant le rôle majeur du port dans la bataille de l'Atlantique.

Pendant que se déroulent à Wiesbaden les travaux de la commission d'armistice, c'est en fait au niveau local que tout se joue et que les qualités personnelles des responsables en place prennent soudain une vitale importance.

Le chef de la Kriegsmarine à Lorient, l'amiral Matthiae, y reste pendant toute la durée de l'occupation, à l'exception des premières semaines, passées sous le commandement de l'amiral Stobwasser.

Rappelé au service à l'occasion des hostilités, Matthiae fait en général preuve d'une attitude compréhensive, sinon conciliante, et s'efforce le plus souvent d'"éviter les histoires".

Face à lui, le prestige d'Antoine n'est pas sans influence, aiguillonné par la volonté de Stoskopf de ne fournir que le minimum indispensable pour ne pas faire remettre en cause un certain nombre de principes.

C'est ainsi qu'aucun ouvrier français de l'arsenal ne travaille sous les ordres directs des Allemands. Ce maintien de l'encadrement national permet de conserver le maximum d'autonomie et de limiter le plus possible le rendement et l'ampleur des services rendus, dont on s'escrime en revanche à revendiquer le remboursement aux meilleures conditions.

Au-delà de la survie immédiate au quotidien, cette politique permet de préserver tout ce qu'on peut des installations, du matériel et de l'outillage pour les besoins français et de défendre les droits et l'existence de personnels placés devant un avenir sombre et précaire.

La tâche des responsables français s'avère ainsi des plus délicates, aussi bien pour résister aux demandes allemandes que pour maintenir la discipline chez leurs propres subordonnés, voire se justifier face à l'opinion publique locale. Ils sont laissés pour ce faire quasiment à eux-mêmes par Vichy qui ne reconstitue que progressivement en zone occupée des services avec lesquels la

correspondance se limite au début à 20 lettres par jour, les communications téléphoniques et télégraphiques étant interdites.

Si une première garantie leur est offerte, dès août 1940, par la transformation en industrie et en corps civils des arsenaux et de leur personnel, la reconnaissance plus tardive, le 12 décembre 1941, de leur responsabilité devant le seul gouvernement français — les Allemands ne pouvant sévir directement contre eux sauf à en référer aux autorités compétentes — devient à la longue des plus illusoirs.

Dans ces conditions il faut beaucoup de force d'âme pour ne pas s'abandonner, et Stoskopf, par sa volonté, est du petit nombre de ceux qui assument ce travail de "mainteneur", si peu gratifiant qu'il n'existe guère de mot usité dans la langue française pour en exprimer l'idée.

Il crée notamment en février 1941 à la salle de dessin un groupe "armes" composé de jeunes éléments qu'il protège jalousement en refusant toute mutation.

Des infrastructures et du personnel français doivent contribuer à l'entretien de matériel de guerre allemand. Lorsqu'Antoine, félicité pour avoir su maintenir malgré l'occupation l'arsenal dans un état de cohésion, de productivité et de relative indépendance faisant honneur à son autorité et à sa sagacité, devient directeur central des industries navales le 16 octobre 1942, il le doit à ses qualités de négociateur — pas toujours appréciées de ses précédents supérieurs militaires — mais aussi à la maîtrise technique et administrative de son principal collaborateur.

Le fanatique

Promu sous-directeur à Lorient le 23 septembre, Stoskopf se retrouve bientôt en première ligne, aux côtés de l'ingénieur général Renvoisé, pour affronter les événements qui marquent de façon cruelle, à la fin de 1942, les limites de la politique d'inertie.

Bon gré mal gré il faut obtempérer à l'envoi de main-d'oeuvre en Allemagne, et la cohésion de l'arsenal vole en éclats, le 24 octobre 1942, à l'occasion du départ des ouvriers requis à cette date pour le chantier "Deschimag-Seebeck" de Wesermünde.

Stoskopf est au cœur de cette affaire. Il s'est battu de son mieux, faisant ramener de 498 à 246 le nombre des ouvriers concernés, dont 207 ont été reconnus aptes physiquement.



L'atelier des armes navales à l'arsenal de Lorient en 1941

(Photo DICOD/ECPA France)

Des infrastructures et du personnel français doivent contribuer à l'entretien du matériel de guerre allemand.

Mais il s'est aussi engagé à fond dans une opération que Vichy veut exemplaire, expliquant la situation aux délégués du personnel, signant en lieu et place des intéressés les formulaires de volontariat qui leur assurent certains avantages, rédigeant la note sur les conditions de leur séjour en Allemagne et les y accompagnant pour s'assurer de leur bonne installation.

Il incarne du même coup tout ce que la politique de collaboration peut avoir de révoltant et focalise sur sa personne une grande part de l'hostilité clamée par des milliers de manifestants le jour du départ à 18 heures en gare de Lorient.

Entre le sous-directeur, qui a demandé à dire dans l'après-midi quelques mots aux partants et à présider une cérémonie aux couleurs, et les ouvriers dont deux seulement y assistent pendant que les autres noient au même moment consciencieusement leur chagrin en famille, c'est un abîme qui se creuse au-delà des différences de culture, en dépit de la communauté indicible des sentiments.

En quelques minutes, les interventions, la protection sociale et les quelques adoucissements qui scellent la solidarité de l'établissement dans l'adversité sont balayés aux cris de "Laval au poteau", "À bas les Boches", "Les soviets partout", "À mort Stoskopf", pendant que le train s'ébranle au son de l'Internationale.

Mais bientôt tout s'anéantit dans l'emballement implacable des hostilités. Avec le débarquement en Afrique du Nord, la suppression de la zone libre et le sabotage de la flotte à Toulon, les exigences allemandes en matériel et en personnel se font de plus en plus pressantes vis-à-vis d'un organisme qui ne peut fonctionner sans des matériaux et des moyens de plus en plus chichement attribués, sauf pour le soutien direct ou indirect des U-Boote.

Au paroxysme de la bataille de l'Atlantique, l'arsenal ne devient plus qu'une annexe des nouvelles et gigantesques bases bétonnées de Keroman, avant que les bombardements qui détruisent la ville de Lorient du 14 janvier au 17 mai 1943 ne le transforment en un amas bien incapable de construire quoi que ce soit.

Stoskopf durcit son caractère à proportion des événements, prend en charge avec énergie la défense passive de l'arsenal, ce qui lui vaut une proposition de citation à l'ordre du corps d'armée, élevée le 2 mars à l'ordre de l'armée de mer, et surtout d'échapper le 6 mars à un bombardement qui tue six ouvriers et le laisse couvert de sang.

Le 12 février, le contre-amiral Urvoy de Portzamparc, commandant de la marine à Lorient, dresse un tableau sans fard de la situation:

« Lorient est aussi abîmé qu'Ypres en 1918 ou que Dunkerque le 1^{er} juin 1940. Je crois néanmoins devoir conserver un peu de vie à l'arsenal tout en repliant ce qui peut l'être.

Mais l'arsenal se meurt, non seulement à cause des destructions, mais par suite de l'indolence du personnel et de l'inertie de beaucoup d'officiers. Au lieu d'essayer de sauvegarder du matériel, de lutter et d'améliorer la situation, beaucoup se contentent de gémir et d'attendre le moment de rentrer chez eux.

Seul le zèle et le courage de quelques-uns entretiennent la flamme. Si on réussit à sauver un embryon d'arsenal, c'est à eux qu'on le devra. »

Et il réclame des récompenses pour ces "fanatiques de l'action", que sont Giraud, Le Puth, Stoskopf, Auzouy, Le Deventec, Danigo, Le Bris, Le Costaouec...

À la suite de l'évacuation de Lorient, Stoskopf gagne Rosporden puis Quimper, non sans avoir au préalable sauvegardé des bombes incendiaires son quartier de l'impasse Saint-Christophe. Il vit alors au rythme des trains ouvriers et des interminables déplacements quotidiens qui réduisent à peu de chose l'activité d'un port dévasté.

Cela ne l'empêche pas de contrôler étroitement les travaux en cours et de devenir de plus en plus exigeant pour lui-même et ses subordonnés, accumulant les sanctions disciplinaires et les marques d'un zèle devenu aux yeux de la plupart pour le moins inopportun et maintenant un contact permanent avec un occupant qui finit par s'impatisser du peu de productivité français.

Aussi n'est-ce pas sans une certaine incrédulité que l'on apprend sa mise au secret le 21 février 1944, à la date même où par ironie du sort Vichy diffuse une note ordonnant de signaler, fiche de renseignements normalisée à l'appui, toutes les arrestations de personnel par les autorités allemandes.

Le rédempteur

Ce jour-là à 16 heures, Stoskopf prévient en souriant son directeur qu'il est convoqué une nouvelle fois par Brouwers, interprète de l'amiral Matthiae, chez Schlützer, le conseiller juridique allemand qui quelques jours auparavant lui a donné raison au cours d'un différend avec des ingénieurs mécontents du peu d'empressement mis à envoyer des ouvriers français sur un nouveau chantier récemment ouvert à Bénodet.

On ne le reverra plus. Ni à 17 heures 30 au départ du car des officiers, ni chez Schlützer, qui ne l'a jamais fait appeler, ni à la gare où Renvoisé le fait rechercher en vain avant de faire prévenir sa femme à Quimper par l'ingénieur Perrais, également replié dans cette ville.

Le lendemain, la Marine allemande, déclinant toute responsabilité dans cette affaire, annonce que Stosskopf a été arrêté et qu'il est incarcéré à la prison de Vannes.

L'ingénieur mécanicien Le Puth, autre mainteneur de la Marine à Lorient, qui côtoie l'ingénieur depuis les premières heures de l'occupation, insiste alors fortement pour que Perrais retourne à Quimper prévenir Madame Stosskopf et détruire le cas échéant tout document compromettant, ce qui est fait l'après-midi même. Lorsque le 23 au soir les Allemands perquisitionnent, ils ne trouvent que quelques papiers sans importance.

S'ouvre alors une éprouvante période d'incertitude sur le sort de l'intéressé. À Paris et à Vichy, la direction centrale des industries navales met tout en oeuvre, dès le 25 février pour sauver son ingénieur. Antoine fait relancer à plusieurs reprises les services parisiens de la délégation générale du Gouvernement français en zone occupée, prévenus le 5 mars.

Devant l'échec de ces démarches, il sollicite fin avril, aux frais de la Marine mais au titre officieux d'ami de la famille, l'intervention de Maître Kraeling, avocat international spécialiste de ces affaires délicates.

L'ingénieur général Balland, délégué à Paris de la DCIN², reprend alors contact avec Madame Stosskopf qui a reçu entre-temps, le 29 février de Vannes et le 19 avril de Rennes, deux lettres de son mari.

Le 12 mai, Kraeling explique que tant que l'enquête est en cours, la Gestapo reste muette. Rien ne peut être tenté. Il faut rester à l'affût du lieu de détention et des éventuels transferts de l'inculpé pour en déduire son renvoi devant un tribunal militaire ou sa déportation par mesure administrative.

Ce n'est qu'à ce moment qu'une intervention au plus haut niveau devient possible. En attendant, il accepte de centraliser toutes les données de l'affaire.

Le 1^{er} juin, Madame Stosskopf prévient d'un possible transfert de son mari à Compiègne, indice d'une décision de déportation et dernière trace de l'intéressé avant le déchaînement des combats de la Libération qui reportent les recherches à la fin de la guerre.

Le rôle de Stosskopf est pourtant loin d'être terminé. Alors qu'en mars 1944 les cadres de la Marine et de l'arsenal ne peuvent justifier leurs demandes de ravitaillement que par le fait que "toutes les formations ou organismes du

2 Direction centrale des industries navales. (NDLR)

3^e arrondissement maritime fonctionnent, soit directement soit indirectement, au bénéfice de la Kriegsmarine de Lorient", le discours change lorsqu'en août les Alliés investissent le port et leur demandent des comptes sur leur gestion des années d'occupation.

Le bilan n'est pas négligeable. En dépit de nombreuses destructions, les installations de l'arsenal sont prêtes à redémarrer, l'outillage est en grande partie sauvé, les 4000 ouvriers ont été maintenus à proximité et seul leur logement est susceptible de poser problème et de ralentir le rythme de leurs travaux lorsque la poche aura capitulé.

Reste le passif moral d'avoir eu à travailler officiellement jusqu'au bout pour les Allemands, quand tant d'autres parmi leurs subordonnés reprenaient le combat de façon plus ou moins clandestine.

Dès le 18 août 1944, on explique que cela n'a pas été sans danger et que "l'action des cadres dans ce domaine ne peut être mieux appréciée qu'à la lumière des mesures prises ou envisagées par les Allemands à leur encontre."

L'arrestation et la disparition de Stosskopf, "sous-directeur des industries navales, chargé de tous les travaux tant à bord que dans les ateliers", sont aussitôt mises en avant, en tête de toutes les vexations subies.

Le capitaine de vaisseau Le Floch, nouveau chef de l'arrondissement maritime de Lorient, rend ainsi compte le 28 août que Stosskopf loin d'être l'élément douteux que lui ont signalé les services de la sécurité navale de Londres, a en fait joué un rôle important dans la Résistance.

Cette reconnaissance n'est pas sans conséquences. Elle dédouane pour une bonne part l'encadrement local et permet la mise en place d'un nouvel état-major regroupant les marins de la France combattante et ceux qui sur place ont fait de la Résistance ou ont été emprisonnés par les Allemands.

La Marine est alors à pied d'oeuvre pour retrouver, lors des combats de la poche, la légitimité qui lui permet de reprendre possession la tête haute de ses installations le 10 mai 1945.

Le résistant

À cette date, Stosskopf est toujours porté disparu. Les autorités françaises se lancent à sa recherche, non sans difficultés.

À Lorient l'interrogation des prisonniers de guerre ne donne rien. Brouwers confirme que l'ingénieur a été arrêté par deux policiers du SD³ dans l'antichambre de Schlützer, qui s'est montré fort irrité d'avoir servi de prétexte à cette interpellation.

Bernardi, bras droit de Matthiae, admet que les relations étaient devenues mauvaises ; qu'on a eu des soupçons le 5 janvier 1944 lors de l'attentat ayant mis la centrale électrique de l'arsenal hors d'état de produire de l'eau distillée pour les batteries des sous-marins ; que l'on savait qu'il y avait de l'espionnage au profit des Alliés, tout en attribuant ce fait à un ingénieur allemand et pas à Stosskopf, dont le nom a pu contribuer à cette confusion.

En désespoir de cause, l'ingénieur général Kahn, directeur central des constructions et armes navales, adresse à la mi-juin au ministre de l'information une demande de diffusion d'avis de recherche dans la presse nationale et à la radio. Effectuée fin juillet 1945, cette démarche permet d'entrer en contact avec Jeanne Hertenberger, secrétaire du camp de Schirmeck dans les Vosges, où l'ingénieur se trouvait le 1^{er} septembre 1944, enfermé dans la baraque numéro 10 avec les membres du réseau Alliance. Ils ont été transférés la nuit suivante au Struthof, à huit kilomètres de là pour y être exécutés. Une imprécision dans la liste des victimes peut laisser espérer qu'il a pu être transféré en Allemagne, peut-être en zone russe...

Une attestation de Marie-Madeleine, chef du réseau SR Alliance, met un terme le 5 novembre aux recherches complémentaires entamées par Madame Stosskopf en Alsace avec un certain soutien des services de la Marine à Strasbourg.

L'ingénieur aurait bien été massacré le 1^{er} septembre 1944 au camp du Struthof. Son arrestation est la conséquence de ses activités de résistance. Depuis mai 1943 il faisait partie du réseau Alliance en qualité d'agent de renseignements.

Cette confirmation officielle ne saurait résumer le travail de Stosskopf dans la Résistance. Les travaux de Geneviève Beauchesne et de Roger Leroux permettent d'en dresser un tableau assez précis, nonobstant un double handicap.

Tout d'abord l'ingénieur a agi avec une rare prudence, en dehors de quelques manifestations d'animosité compréhensibles chez un alsacien dont la famille a eu à souffrir des deux guerres précédentes et qui se refuse par exemple à saluer l'occupant.

Cela explique l'exceptionnelle longévité, de septembre 1940 à février 1944, d'une action de renseignement dont la description est d'autant plus malaisée qu'aujourd'hui encore nous n'avons pas une réelle connaissance de son importance aux yeux de ses destinataires britanniques, ni une vision claire de l'usage qui en a été fait.

Après quelques mois de recul au début de l'occupation, Stosskopf adopte dès 1940 une attitude beaucoup plus offensive. Il rencontre à Vichy le commandant Trautmann, chef du secteur Nord du deuxième bureau de la Marine, qui le convainc d'entrer en étroites relations avec les Allemands.

Puis il profite des réunions mensuelles d'ingénieurs mises en place par Vichy à partir du 6 janvier 1941 pour faire officiellement le point de la situation en zone occupée.

Tous les deux ou trois mois il reprend à cette occasion contact avec Trautmann, puis son successeur Ferran, et leur transmet de mémoire les renseignements accumulés dans l'intervalle, qui sont ensuite communiqués à l'ambassade américaine. À Lorient, il parcourt les bassins et les quais, sous prétexte de surveiller la présence et le travail des ouvriers, et se consacre à identifier les sous-marins en relevant leurs totems et les fanions de victoire qu'ils arborent jusqu'en juillet 1942.

Il consulte aussi la paperasse qui accompagne leurs demandes de travaux et prend connaissance des cahiers de mouvements de la direction du port comme des marques du linge traité par les blanchisseries.

Il tient ainsi à jour un tableau de mouvement des U-Boote, demi-journée par demi-journée, qu'il apprend et récite par coeur lors de ses rendez-vous, et qui sera détruit à temps après son arrestation.

Quelques rares personnes, dont sa secrétaire, sont dans la confiance, comme les ingénieurs Castel, Perrais, et surtout Giraud et Labbens qui l'informent chacun à leur tour, ou Marcel Melac, chef du ponton-grue, qui prendra sa défense en décembre 1944 face aux accusations de collaboration portées contre lui.

Antoine le sait probablement, qui oriente vers lui Le Puth lorsque ce dernier veut faire savoir que les Allemands ont demandé plusieurs jeux de cartes des Caraïbes au service français gestionnaire de ces documents.

Il transmet aussi des plans, des schémas et des renseignements techniques, faisant même un temps photographier certaines pièces par

Martineau, ouvrier renvoyé en 1942 après le remplacement du portrait de Pétain par celui de de Gaulle en salle de dessin.

Jusqu'à l'occupation de la zone libre, qui met un terme à la filière de Vichy, il travaille quasiment seul, surtout lorsqu'à la fin de 1941 les bases de Keroman, où il est l'un des rares à pouvoir pénétrer, deviennent opérationnelles.

Fin 1942 ou début 1943, il entre en contact avec Joël Le Moigne, du réseau Alliance, que les Anglais pressent alors de questions sur les sous-marins. Par l'intermédiaire des radios brestois de Maurice Gillet, des renseignements inestimables puisés au coeur même du dispositif ennemi prennent en quelques heures le chemin de l'Angleterre⁴. C'est le démantèlement de ce réseau à partir de septembre 1943 qui le perd.

De tous les rôles assumés par Jacques Stoskopf, dont chacun suffirait à lui valoir la reconnaissance nationale, c'est incontestablement le moins connu, celui de résistant, qui lui confère aujourd'hui sa notoriété.

La Marine l'a voulu ainsi, par la citation qui accompagne sa nomination, en octobre 1945, comme ingénieur général de 2^e classe pour prendre rang du 1^{er} octobre 1943 et son élévation au grade de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur, mais surtout en baptisant de son nom, le 6 juillet 1946, les bases de Keroman, hommage implicite à tout ce que le sacrifice de l'ingénieur a apporté à la pérennité morale de l'institution.

Il convient néanmoins de ne pas oublier, au-delà de qualités humaines s'exprimant sans doute mieux en privé qu'au travail, les grandes compétences professionnelles et la volonté humaine d'un homme qui nous apporte à posteriori la preuve qu'aucune situation, fût-elle extraordinaire, ne saurait justifier la démission, la passivité ou l'abandon des espoirs du lendemain.

4 Fonctionnaire de la Marine, chef du réseau Sea Star de l'Alliance, Joël Lemoigne aurait travaillé dès 1941, avec d'autres agents de ce réseau, au sein d'une section du 2^e bureau de la Marine à Vichy. Il fut arrêté en Bretagne en novembre 1943 et exécuté avec 233 membres de l'Alliance à Heilbronn le 21 août 1944.

Courtier maritime, Maurice Gillet fut chef du secteur de Brest du réseau marine de l'Alliance. Arrêté le 29 septembre 1943, interné au camp de Schirmeck, il fut exécuté dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944 au camp du Struthof avec 107 membres du réseau Alliance dont 5 appartenaient à sa famille. Sa femme Marie, arrêtée en même temps que lui, également membre de l'Alliance, fut exécutée avec 25 agents de ce réseau le 30 novembre 1944 à Pforzheim.

(D'après le *Mémorial de l'Alliance* et *Les dossiers secrets de la Marine. Londres-Vichy 40-44* de Maurice Pasquelot aux Nouvelles Editions Latines.) (NDLR)

Chapitre III

DOCUMENTS ET TÉMOIGNAGES CONCERNANT L'ACTIVITÉ DE JACQUES STOSKOPF DANS LA RÉSISTANCE


Fac-similés de fiches originales de collecte de renseignements concernant les sous-marins allemands au cours de leurs escales à Lorient

En 1946 François trouva une enveloppe renfermant une trentaine de documents relatifs aux sous-marins allemands basés à Lorient en 1941 et 1942.

La plupart étaient de la main de Jacques, mais certains avaient été établis par des agents ou des ingénieurs de l'arsenal qui, au courant de son activité de renseignement, lui servaient d'informateurs.

Cette enveloppe se trouvait dans un meuble resté à Rosporden jusqu'au déménagement à Schiltigheim et avait ainsi échappé au sort de documents similaires, mais postérieurs, brûlés le 22 février 1944 à la veille de la descente de la Gestapo dans l'appartement de Quimper.

Cinq de ces documents sont reproduits ici.




118

+ médailles chesul
de chaque but.

Dimitri
Wackem Wackem
my... avec comm

588 1000g de chq but bleu à cret 290
 404 canon 2 V bleu sont ceux sur Wackem
 504 1st de m... (1 médaille de chaque but)
 505 comme bleu pub. lin gage avec hache de chaque but
 506 comme 225 mais sans je quitter son isobles ass
 507 comme 156 mais sans comme

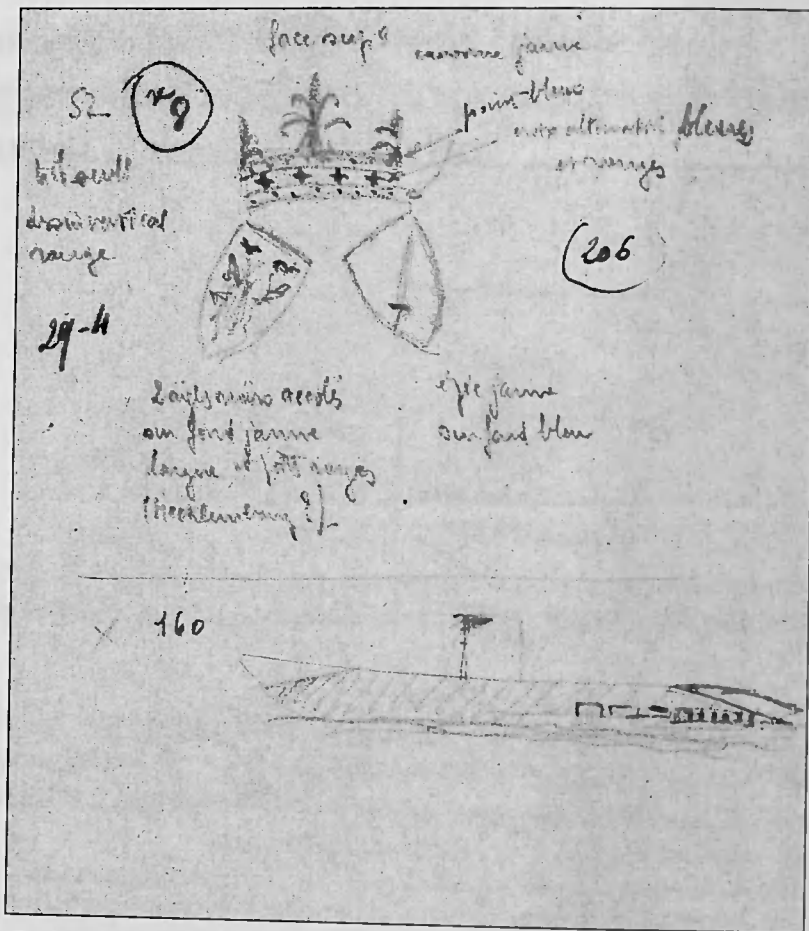
gris coque



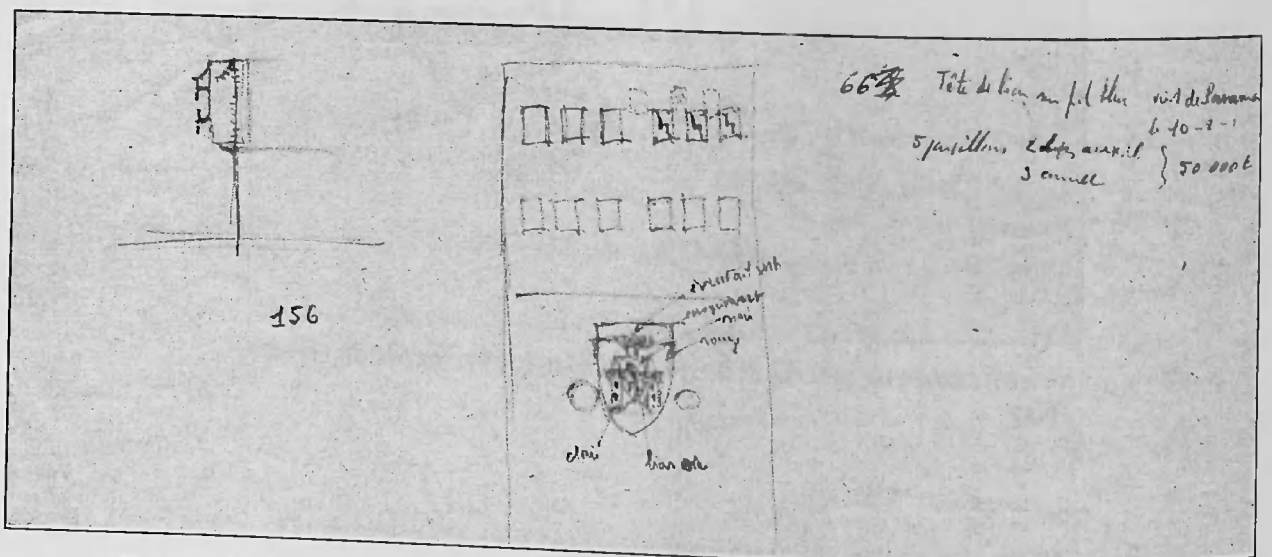
161

2.66.2 chq' m... 37 de 54-69-67-68-108
 I. 193
 16. action de 18-15-115
 25.1.13 2. comm... C.P.A.


Identification de totems et de notes sur les mouvements de février 1942



En haut, un totem, en bas, dessin d'un sous-marin par travers babord avec détails à l'arrière



Dessin de kiosque et totem. Arrivée de l'U 66 de Panama le 10 février 1942

X ~~1941~~ vent sombre sans nuage respire en gris clair avec 2 fines bleues sur le blanc H
 Y 668 - clair sans nuage (2000. 2(N))  Sensitive
 502 - clair médaillon de chaque côté de K. (2000. 2(N)) ~~bon de fond, tout~~ ~~à la 10(N) avec.~~
 564 - chat noir au 1(N)

à 100 débarras 5 papilles en volume ^{125 000 2} Search 50006
 à 114 amant est sans le 20-20

77 - ju à cheval rouge de 1000
 autres délogés et respire au 566 1400 200 à 4700 km

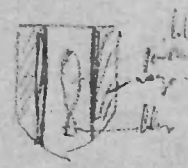
123 vent de 29-11 avec 1 fleur blanche et une rouge

| | |
|-------|-------------|
| R-77 | H-125 |
| L-66 | M-502 |
| N-106 | P-123 |
| T-106 | R-1000 |
| Q-100 | 15-12 |
| | 15-17 19-12 |

107 H - 1 anglier 500
 127 air 85 - 1 anglier au 1(N) (500)

107 1 bon à 1(N) 60 et 2 les sups à T^d | 502 3d 2 bon + 1 bon obturé tout à 12-12
 106 | 74/1 chaudière N plus gros - antenne principale
 105 77 2 tableaux de 3/4 + 1 ju à cheval rouge celle délogée à 100 et 1 bon antenne juip à T^d

85 1 sandier - march d'aspect en saillie
 1. ~~100~~ sur une boucle (ou un anneau) arrivés à 14 le D à l'arrêt de 4 - red to d'aller de
 la grande - radial de K et 9 [568 2]
 3 le 12 - de face arrivés de K arrivés à 14 le D à l'arrêt de 4 - red to d'aller de
 un objet de chaque bord un rond traversé par une pince blanche et noire
 long. 101 les affilés à bec allié - sur fond blanc et bleu -
 ju de 1000 - radiations électro plus délogés
 126 vent de 29 avec 1 fleur blanche
 105 - 10 - ~~1000~~



Description de totems, mouvements de sous-marins, présences à postes, descriptions d'avaries, un schéma de kiosque, un dessin de totem, octobre-novembre 1941

Marcel MELAC

LE FAOUET, le 25 Décembre 1944.

Confidential

Le Chef d'Equipe MELAC Marcel - Matricule 620

à

Monsieur Le Capitaine de Vaisseau CHARRIER

COMMANDANT DE LA MARINE

- L O R I E N T -

COMMANDANT,

A l'arsenal de LORIENT depuis 1938, j'y ai vécu les événements douloureux de Juin 1940 à Août 1944, et je suis navré de constater une atmosphère troublée parmi le personnel ouvrier, qui dénigre ses chefs. A mon tour, je me décide d'essayer de donner une note contraire, au sujet de la façon de servir la FRANCE des Ingénieurs suivants :

Monsieur STOSKOPF, Ingénieur en Chef des C.A.N.

Monsieur GIRAUD, Ingénieur de 1ère Classe des C.A.N.

Monsieur LABBENS, Ingénieur de 1ère Classe des C.A.N.

J'étais occupé, comme chef du ponton 15-25, aux travaux d'embarquement de matériel sur les sous-marins allemands en réparation à l'arsenal, et à la Base de Kéroman. En 1941, Monsieur GIRAUD m'a demandé de repérer les numéros des sous-marins qui rentraient et qui quittaient le port, et d'essayer de reconnaître les Officiers de ces bâtiments. Je me suis mis aussitôt à sa disposition, et Messieurs STOSKOPF, GIRAUD, ou LABBENS recueillaient les renseignements à leurs passages près de nous. Au bout de quelque temps, tous les équipages du ponton étaient dans le circuit.

Je me suis permis de prévenir Monsieur STOSKOPF, que les allemands le surveillaient, et lui ai demandé de quitter sa tenue militaire, pour ses visites au voisinage des sous-marins sur lesquels les pontons travaillaient les jours de semaine comme le Dimanche. Les allemands me demandaient souvent qui il était. Je répondais que c'était mon chef direct, et qu'il venait voir si nous étions à notre poste.

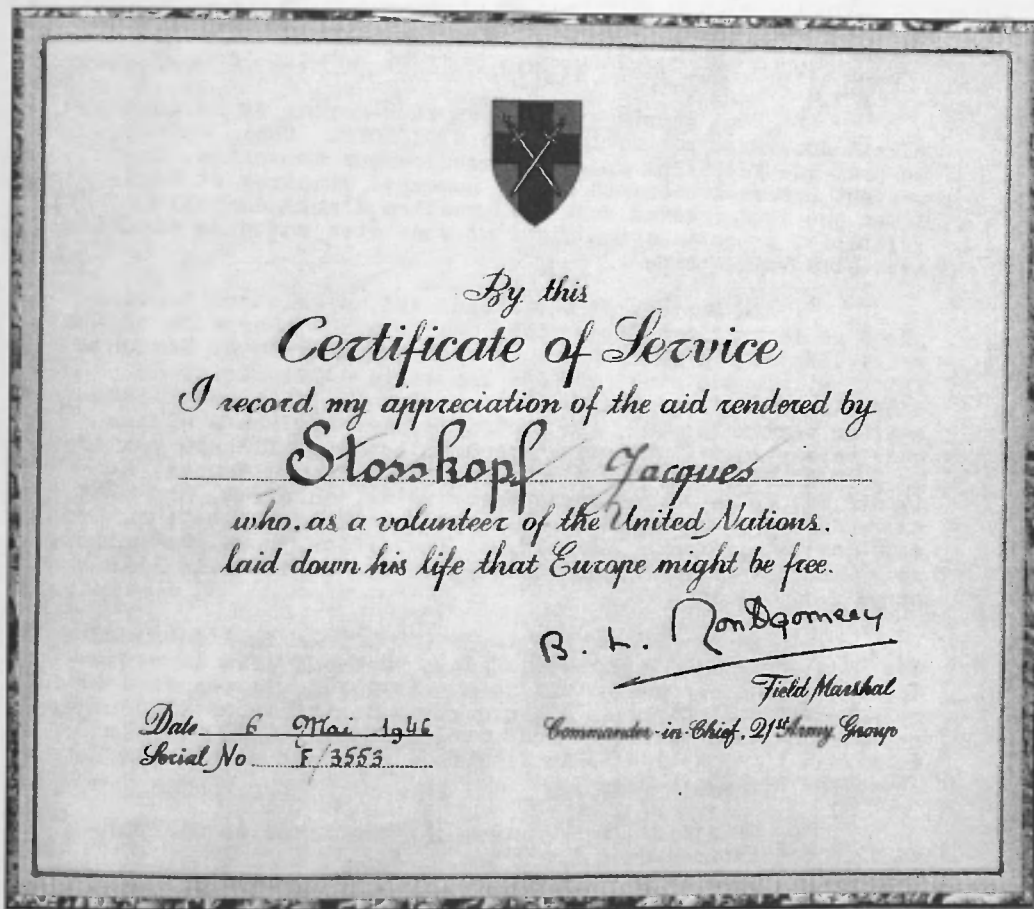
Dans cet ordre d'idées, je vous signale qu'en 1942, sur la demande de ces Ingénieurs, j'ai eu l'occasion, en

.....

Témoignage du chef d'équipe Marcel Melac en décembre 1944

La Bretagne est en partie libérée, mais les Allemands résistent toujours dans la place forte de Lorient totalement évacuée par les Français.

Certificate of Service signé de B.L.MONTGOMERY



Les archives des services de renseignements britanniques pour la période 1939-1945 n'étant toujours pas déclassées, aucune information explicitant ce témoignage n'est à ce jour disponible.

L'attaché naval près de l'ambassade des Etats-Unis à Paris

AMERICAN EMBASSY
OFFICE OF THE NAVAL ATTACHE
2. AVENUE GABRIEL
PARIS

le 7 Juillet 1946.

Madame,-

J'ai appris que la base sous-marine de Lorient allait désormais porter le nom de STOSSKOPF. Ceci, Madame, ne peut que réveiller en vous de douloureux souvenirs. Cependant les remerciements et les hommages sincères et légitimes que vous recevez sont l'expression d'une admiration véritable, et cette sympathie dont vous êtes entourée adoucira peut-être votre peine .

La Cravate de Commandeur est un éclatant témoignage de la gratitude française, que rehausse encore la nouvelle désignation attribuée à la base sous-marine de Lorient. Mais les Français n'ont pas été les seuls à bénéficier de l'héroïsme de l'Ingénieur dont vous et votre fils avez l'honneur de porter le nom. Par centaines, les bâtiments alliés, qui traversèrent l'Atlantique pendant cette périlleuse période de 1940 à 1945, ont, eux aussi, sans s'en rendre compte, contracté une dette de reconnaissance. J'ai, en effet, moi-même commandé des bâtiments dans l'Atlantique oh, nuit et jour, des sous-marins allemands, nombreux et invisibles, nous guettaient, et où nous avons plus d'une fois éprouvé l'angoisse de l'inconnu .

En ma qualité d'Attaché Naval près de l'Ambassade des Etats-Unis, je me permets, Madame, de vous dire la satisfaction que je ressens à voir reconnaître les mérites et l'héroïsme extraordinaires de l'homme plein de vaillance et d'abnégation dont vous portez le nom, et d'apporter à ceux qui lui survivent l'expression de la gratitude profonde et sincère de la Marine des Etats-Unis .

Veillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments respectueusement dévoués,



Hewlett Thébaut,
Contre-Amiral, Marine
Américaine,
Attaché Naval près
l'Ambassade des Etats-Unis
à Paris.

Lettre adressée à Marianne Stoskopf par l'attaché naval près de l'ambassade des Etats-Unis à Paris, à l'occasion de la cérémonie du 6 juillet 1946 à la base des sous-marins de Lorient

Dédicace autographe du général DE GAULLE

A Paul Hemmerlé,
un héros de notre
grande épave,
un méritier de son glorieux
beau-père Jacques Stosskopf,
mort pour la France,
très cordialement,
J. de Gaulle
8-12-54.

Sur un exemplaire des Mémoires de Guerre ayant appartenu à Paul Hemmerlé

Ghislaine LE PICARD BRÉZULIER

Parmi les agents de l'arsenal de Lorient qui était au courant de l'activité de renseignement de Jacques Stosskopf et qui y participèrent, figurait Monsieur Vincent Brézulier, surveillant militaire de 1^{re} classe en 1940.

À travers ces lettres, sa fille Ghislaine Le Picard-Brézulier porte un émouvant témoignage.

À François Stosskopf

Le 15 juin 1997

Cher Monsieur,

J'ai eu un entretien avec Monsieur Le Guénic¹ ce matin et le passé de résistance de mes parents ressurgit. Dans ce passé il y a une place importante quant au poids qu'a eu l'ingénieur Stosskopf.

Mon père était l'un des hommes qui renseignait Monsieur Stosskopf dans l'arsenal de Lorient. Cela avait commencé pour mes parents assez mal car ma mère avait refusé de recevoir à dîner chez elle à la poudrière de Tréfaven à Lorient, deux officiers allemands. Mon père pour insubordination avait eu des problèmes et Monsieur Le Boédec, commandant la poudrière avait muté d'urgence mon père à l'arsenal.

Dixit papa, le courant passa immédiatement entre Monsieur Stosskopf et lui. Calme, pondéré, sérieux cet ingénieur comprit que mon père lui était acquis. Le poste de premier maître, surveillant militaire permettait à mon père d'aller où il voulait, l'uniforme qu'il portait était un plus. Tout était observé. Les mouvements des équipages, les vivres qui arrivaient etc.

Il arrivait à Monsieur Stosskopf quelquefois de venir près de mon père et de rester là sans rien dire. Pourtant une fois papa lui demanda comment il pouvait arriver à supporter l'hostilité des ouvriers. « Ce n'est rien Brézulier, ce n'est rien. »

¹ Auteur d'ouvrages sur les mouvements de résistance en Bretagne et en particulier *Ces Héros venus de l'Ombre*. (NDLR)

Quand mon père est décédé, j'ai trouvé un article² de *La Liberté du Morbihan* pieusement conservé dans les articles et papiers concernant sa résistance. Il date de 1965. Quand il évoquait avec émotion cet homme c'était toujours pour nous dire toute la grandeur de ce soldat de l'ombre.

Le 30 juin 1997

Cher Monsieur,

Merci de votre lettre et le tiré à part développant l'exceptionnel engagement de l'ingénieur général Stoskopf pour la défense de son pays³.

Ce document complète ce que j'ai pu recevoir oralement de mon père.

Si la discrétion de mes parents les honore, je regrette de ne pas les avoir poussés dans leur retranchement.

Ainsi à la page 10 je retrouve mention de l'attentat de la centrale électrique de l'arsenal auquel mon père a participé et j'en sais la raison, maintenant.

Tout leur paraissant naturel ils ne voyaient pas pourquoi se raconter. En revanche mon père aimait parler des gens d'une qualité rare qu'il avait eu la chance de côtoyer.

Il n'aimait pas que l'on emploie le mot grand résistant car il pensait que tous risquaient leur peau (je cite) mais pour l'ingénieur général Stoskopf tout était dans le ton qu'il employait.

À la page 7 la phrase "Stoskopf durcit son caractère" ne correspond pas, tout au moins dans les rapports qu'ils avaient, à ce que mon père m'a relaté. Il était parfois silencieux, mais aussi discutait librement avec papa bien que celui-ci fasse preuve de respect pour ce supérieur hiérarchique qu'il estimait. Mon père à cette époque avait 42/43 ans. C'était quelqu'un de réfléchi, parlant peu. Son uniforme (que les allemands ne situaient pas très bien) était un atout. De plus il circulait pour les rondes, ou était de faction à des endroits intéressants. L'incident de la poudrière où ils avaient ma mère et lui été sommés de partir dans les 48 heures avait dû être connu de la hiérarchie. Donc si mon père ne savait pas trop au début qui était Monsieur Stoskopf, celui-ci se doutait de l'homme qu'il contactait.

2 Article paru le 10 janvier 1965 à l'occasion de l'exposition " Occupation, Résistance, Libération", intitulé *L'ingénieur général Stoskopf et l'histoire du port de Lorient.* (NDLR)

3 Article paru dans la revue *Cols Bleus* sur Jacques Stoskopf. (NDLR)

À René Estienne

Le 4 juillet 1997

... Mon père a gardé de ses contacts avec l'ingénieur Stoskopf un grand respect pour ce supérieur à la maîtrise parfaite. Il respectait son silence quand il venait près de lui mais souvent aussi ils discutaient des événements, de leur durée, de l'issue de cette guerre. Du fait de son uniforme et de sa fonction il avait les coudées libres pour surveiller naturellement tout ce qui se passait.

Monsieur Stoskopf demandera à mon père par deux fois de l'accompagner à la base sous-marine. De savoir que ce supérieur hiérarchique travaillait dans l'ombre a conforté mon père dans ses périodes de doute. Il restera pour moi au travers de ce que m'a légué oralement celui-ci une de ces figures lumineuses qui éclairent les autres dans la nuit.

Les miens ont été trop discrets mais leur histoire est devenue l'Histoire. Les mots qu'ils ont laissés sont pudiques, maladroits, ils faisaient tout pour ne pas laisser de traces de ce qu'ils faisaient et évidemment cela ne donne pas la dimension de ce qu'ils ont subi.

C'est pourquoi l'article que vous avez écrit sur la belle vie de Monsieur l'ingénieur général Stoskopf est important.

À François Stoskopf

Le 20 juillet 1998

... Vincent Brézulier estimait, respectait, admirait son supérieur. Il l'a regretté jusqu'au bout de sa vie, le considérant comme un résistant d'exception. La durée de son action à l'arsenal, sa situation en plein milieu des Allemands, l'hostilité du milieu, ce dernier élément l'a travaillé au plus profond de lui-même considérant comme une injustice suprême ce qu'il avait dû endurer.

... Mon père continuera à Guisriff sa résistance mais il y aura le côté "action" (XI^e Bataillon) et le côté "administratif" (2^e Bataillon). Les leçons reçues de Monsieur l'ingénieur général Stoskopf trouveront une continuité. De plus, mon père aura la responsabilité de convoier un SAS le major Smith. J'ai relevé une belle phrase sur la tombe de ces trois hommes (Lieutenant de Carville, Maurice Miaudon et Major Ogden-Smith) enterrés en même temps dans la même tombe : «J'ai vu le futur de ma vie dans l'histoire d'un grand passé. J'ai vu mon avenir de français dans la gloire de ma patrie.»



Vincent Brézulier en 1941

Chapitre IV

SOUVENIRS DE PARENTS ET D'AMIS

Nous tenons à exprimer notre gratitude à nos parents ou amis qui ont connu Jacques Stoskopf dans son milieu familial ou professionnel et qui ont bien voulu nous faire part de leurs souvenirs.

Regroupés dans ce chapitre ces témoignages vivants et émouvants qui se recourent et se complètent sont pour nous très précieux.

Jeanne CERISIER-STOSSKOPF et Louise BOCQUET

Jeanne Cerisier-Stoskopf nous a quittés le 12 janvier 1999. Elle ne verra donc pas ce livre auquel elle a voulu contribuer très discrètement. Mais c'était elle, depuis de longues années déjà, qui était la mémoire active de la famille. Elle reste aussi pour nous l'exemple d'une femme qui sut aimer la vie et faire face avec courage, humour, foi, disponibilité et persévérance aux ombres et aux lumières de l'existence.

L'amateur de musique

Jacques, mon deuxième frère, né en 1898 était de treize ans mon aîné. Il a commencé le violon à cinq ans sur le petit instrument qui était à la maison.

Au début de la guerre de 1914, il était au collège Rollin et prenait des leçons de violon avec Mademoiselle Meyer, mais en 1916, à dix-huit ans, il fut mobilisé et en 1918 envoyé à Strasbourg. Je me souviens de lui en costume militaire. J'avais sept ans. Ses études de violon, arrêtées pendant la guerre à son corps défendant, furent reprises ensuite avec son ancien professeur.

Nommé à Cherbourg, il y fit beaucoup de musique avec la femme de son ami intime Jean Dieudonné, ancien condisciple du collège Rollin et de Polytechnique.

Après son mariage en 1931 avec Marianne et de retour à Paris, installé rue du Faubourg-Poissonnière, il forma un trio à cordes avec deux de ses camarades de promotion. À leur programme, de la musique classique...

Lise JAMATI

L'ami des enfants

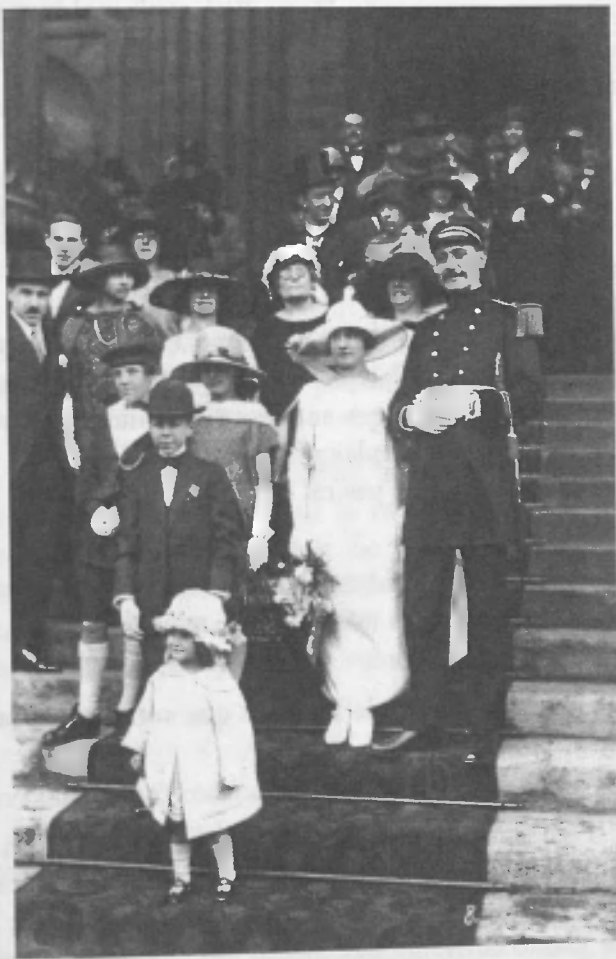
Ma mère, Yvonne Périn – plus tard Yvonne Jamati – était cousine germaine de Jacques Stoskopf, leurs mères étant sœur. Elle avait presque le même âge que lui. Dans son enfance, elle a très souvent joué avec Jacques et son frère aîné Robert, soit chez ses parents, Georges et Cécile Périn, soit chez ceux de Robert et Jacques, soit chez ceux de Jane et Pierre Pommereuil, cousins plus éloignés avec qui ils ont tous trois gardé toute leur vie des liens très étroits. Souvent aussi les mères se retrouvaient dans un jardin public et les enfants pouvaient ainsi jouer au grand air. N'ayant ni frère ni sœur, ma mère était d'autant plus attachée à ses cousins. Elle avait plaisir à évoquer les bons moments passés avec eux quand elle était enfant.

Ma sœur Viviane et moi parlons toujours avec une vive émotion de Jacques tel que nous l'avons connu quand nous étions toutes petites. Même avant son mariage, il aimait prendre de jeunes enfants sur ses genoux, leur parler affectueusement, leur chanter des chansons ou leur raconter des histoires. Je me le rappelle contant à ma sœur "l'histoire d'un petit cube" ou l'écoutant la lui conter, je ne sais plus au juste. Mais ce qui reste dans ma mémoire, c'est l'amusement attendri de Jacques et la chaleur du lien établi alors avec cette petite fille de trois ou quatre ans, qu'on sentait subjuguée, emportée dans un monde qui n'existait que pour eux deux.

Vers la même époque, un été, Jacques fut chargé de nous emmener toutes deux à Trigny, près de Reims, chez Madame Renard, belle-mère de la plus jeune sœur de ma grand-mère. Toute la famille était accueillie à Trigny avec une grande affection et le beau jardin était très apprécié des enfants. Il s'est trouvé, ce soir-là, que nous avons manqué la correspondance pour Muizon, gare la plus proche de Trigny. Nous sommes restés assis sur un banc, dans la petite gare où nous avons à attendre longuement le train suivant. En ce mois d'août, le ciel était clair. Ma sœur et moi restons aujourd'hui fascinées par l'intérêt passionné que Jacques a su éveiller en nous, nous montrant l'une après l'autre les étoiles et les constellations, et en articulant soigneusement les noms. L'incident désagréable s'était transformé en une soirée d'enchantement.

Excellente marcheuse comme Jacques et aimant comme lui profondément la nature, ma grand-mère, le poète Cécile Périn, gardait un souvenir émerveillé des promenades qu'elle avait faites avec lui. Elle admirait l'universalité de son savoir et, par exemple, ses connaissances en astronomie, mais aussi en botanique. Elle éprouvait une véritable joie à apprendre de lui, à mesure qu'ils marchaient, le nom de plantes jusqu'alors inconnues d'elle.

L'héroïsme et le martyre de Jacques Stoskopf ont-ils transfiguré mes souvenirs ? Ils ont plutôt contribué à les fixer avec force dans ma mémoire et ce modeste témoignage est à coup sûr authentique.



Sortie de messe où l'on voit Lise en petite demoiselle d'honneur en bas de l'escalier. Derrière elle, Jehan Renard en chapeau melon et Louise Bocquet à côté d'un jeune cavalier en costume marin. Jacques est à droite en grand uniforme... mais qui est sa cavalière et qui sont les mariés ?

Jean HEMMERLÉ

En 1931 j'avais quatre ans. Les souvenirs qui me restent de cette époque sont donc assez flous.

Je vouais à ma sœur de dix-sept ans mon aînée une affection sans bornes. Aussi l'arrivée dans notre famille de mon futur beau-frère a éveillé en moi une grande jalousie. Puis ce fut le mariage dont je ne conserve pratiquement pas de souvenirs si ce n'est que mon cousin Pierre Biré avait mal aux pieds dans ses nouvelles chaussures, ma tante Anne ayant oublié de retirer des papiers qui étaient restés dans les pointes...

Le départ pour Paris de Marianne, qui m'avait en grande partie élevé car maman fut assez souffrante après ma naissance, m'a causé une très grande peine.

Pendant les vacances qu'il passait en Alsace chez mes parents avec Marianne, puis avec leurs enfants, Jacques restait parfois de longs moments dans un fauteuil en noircissant des pages entières de formules mathématiques. Mon père qui souvent le rejoignait se plaignait à ma mère : « Voilà une heure que je suis avec lui et Jacques ne m'a pas dit un mot... »

Il aimait se replonger dans l'ambiance alsacienne et allait avec plaisir se promener ou déguster une bière dans une brasserie avec des amis.

Entre temps, il y eut la naissance de François que son père appelait Pip et d'Élisabeth dénommée Bim.

Les vacances d'été se passaient régulièrement à Ventron chez les demoiselles Claude et leur maman. Les après-midi étaient consacrées à de longues promenades en forêt. Lors des pauses, mon beau-frère avait l'habitude de cueillir une petite plante et de nous la mettre dans les mains avec un livre de botanique. Il nous fallait alors en trouver le nom. Jacques était également très calé en mycologie et les nombreux champignons cueillis par les habitués de la pension Claude étaient soumis à son examen minutieux.

Puis vint la guerre. Nous avons dû quitter Strasbourg évacué à la fin de l'année 1939 et, avec mes parents et mon frère, nous avons rejoint Marianne et sa famille à Lorient... pour assister à l'arrivée des troupes allemandes quelques mois plus tard.

Tous les matins je voyais Jacques partir à pied en uniforme pour l'arsenal. Les dimanches étaient consacrés à la famille, messe puis promenade à vélo le long du Scorff. Le soir, souvent, il faisait la lecture assis dans un fauteuil. C'était *L'ami Fritz* ou *Le conscrit de 1813* d'Erckman Chatrian. Parfois des soirées musicales avec des amis car Jacques était un bon violoniste.

C'était un homme calme. Jamais un mot plus haut qu'un autre mais il émanait de sa personne une autorité qui se manifestait dans le regard. Cela suffisait pour nous faire comprendre qu'il ne fallait pas insister.

Un langage châtié était de mise, les mots d'argot bannis. Il ne parlait pas politique et pour cause, ni d'argent. Lors d'un repas la conversation vint sur le siège de Paris en 1870 et sur les ressources alimentaires des assiégés. Comme je venais de dire que les rats faisaient partie de l'ordinaire, son regard s'assombrit et il me dit : « Tu sais ce qu'ils mangeaient ? De la m... ! ». C'était le premier gros mot que je l'entendais prononcer... Silence autour de la table.

Un autre jour, les sirènes retentirent au début du dîner. Les attaques aériennes étaient encore centrées sur la rade et nous ne descendions pas systématiquement nous abriter à la cave. Le repas se poursuivait normalement lorsqu'une très violente explosion se produisit. Une bombe venait de tomber à proximité. Pétrifiés nous nous regardions en silence. Jacques tendit simplement son assiette en disant : « Je reprendrais volontiers un peu de cette excellente soupe. » ...

C'était un homme qui constamment donnait l'exemple. Exigeant pour lui-même et par conséquent aussi avec les autres. J'avais pour lui une profonde admiration accompagnée d'une certaine crainte.

La dernière fois que je l'ai vu, c'est en novembre 1942. Il revenait d'une mission en Allemagne à Wesermünde, mais je n'en ai pas su davantage. Avec mes parents nous l'avons accompagné à la gare de Strasbourg.

Rosemarie PERNEY-BIRÉ

Rosemarie Biré, jeune cousine de Marianne Hemmerlé, habitait Strasbourg au moment des fiançailles de celle-ci. Elle deviendra la marraine d'Élisabeth et entretiendra avec elle une correspondance régulière.

Fiancé et jeune marié

Le 10 février 1998

Ma chère Zabeth,

J'ai bien pensé à ce que tu m'avais demandé au téléphone, en essayant de me remémorer les périodes de ma vie passées en présence de ton papa.

Nos premières rencontres ont eu lieu à Schillic¹ et à Neudorf, au moment des fiançailles de tes parents (ou peu après). Visiblement ils étaient très épris l'un de l'autre et s'embrassaient souvent, même à table, ce qui semblait offusquer ta grand-mère, ma chère tante marraine, car cela "ne se faisait pas" alors. Ils affichaient une simplicité et une spontanéité qui me frappaient. La petite fille que j'étais, trouvait cela épatant et d'une audace inouïe. À l'époque, du moins chez nous, on ne s'extériorisait pas tellement.

L'arrivée dans la famille d'un polytechnicien a causé une forte impression. C'était comme une auréole, que ton papa portait avec une parfaite modestie.

À mon âge, je ne savais pas ce que recouvrait le vocable de polytechnicien, mais d'après les conversations des grandes personnes, je classais celui qui détenait ce titre, apparemment enviable, parmi les héros. Je ne me trompais pas, car c'est bien un héros qu'il est devenu, et il ne peut s'effacer de nos mémoires.

1 Schillic est le diminutif local de Schiltigheim. (NDLR)

Après la guerre j'ai vu à Schillic sa photo anthropométrique terrifiante, prise lors de sa captivité, où, je l'ignore. C'est une image qui me poursuit. J'aurais préféré ne pas voir cela. Il le fallait pourtant. Ses yeux avaient gardé leur douceur au milieu d'un visage ravagé.

J'avais neuf ans lors du mariage de tes parents. Un beau mariage, avec des officiers de marine en grande tenue et de charmantes demoiselles d'honneur. À la sortie de l'église de Schillic tout le monde était heureux autour des mariés rayonnants. Des moments pareils n'ont pas de prix. Le repas a eu lieu à l'hôtel de l'Union sur les quais de l'Il. On a entendu des chansons de marins dont le fameux *31 du mois d'août* (non expurgé). On a beaucoup dansé aussi et tes parents n'étaient pas les derniers sur la piste. Il émanait d'eux un accord parfait, une entente totale, qui me fascinaient. Cela se passait, je crois, en 1931. Les enfants perçoivent confusément ces choses-là.

Nous avons dû nous revoir entre temps, mais je me souviens surtout de la réunion de famille, rue du Faubourg-Poissonnière, lors de ton baptême, où j'étais venue avec tes grands-parents maternels. Notre visite a dû s'étendre sur plusieurs jours, puisqu'à cette occasion ton papa nous a emmenés voir *Sang Viennois* au Trianon lyrique, un théâtre qui n'existe plus. Un autre soir nous sommes allés au cirque Médrano où se produisait, entre autres, un extraordinaire jongleur du nom de Rastelli.

Dans la journée ton papa m'a fait visiter la Sainte Chapelle où il m'a rendue sensible à la beauté des vitraux. Il essayait toujours d'éveiller l'intérêt des enfants en leur expliquant ce qu'il leur montrait.

En passant devant le tribunal de grande instance il avait demandé à la latiniste débutante que j'étais de traduire l'inscription de la fameuse horloge de la tour du quai du même nom. J'en étais bien incapable et il m'a aidée à déchiffrer "Toutes blessent, la dernière tue." Il avait une patience infinie, ne nous brusquait jamais, et un grand sens pédagogique qui nous incitait à réfléchir et à observer ce qui nous entourait.

C'est en avril 1936 qu'a eu lieu notre excursion au Struthof. Nous avons pris le train jusqu'à Schirmeck et ensuite... nos jambes de grimpeurs. Participaient à cette sortie : tes parents, grands-parents, Jean, François, la nièce d'une vendeuse de magasin (Marlyse Schwenck), Pierre et moi.



J'ai conservé une photo où l'on aperçoit ton papa blotti contre ta maman. Image de bonheur en ces lieux qui plus tard deviendront un inimaginable enfer ! Le temps était beau et ton papa nous faisait découvrir et observer l'activité des insectes dans l'herbe, avec explications à l'appui. Me reste en mémoire l'intérêt que François, encore petit, apportait à ce spectacle de la nature.



Sur une autre photo on voit tes parents devant la gare de Strasbourg en avril 1937. Tes parents, écologistes avant l'heure, ne possédaient pas d'auto et empruntaient les transports en commun. Nous les avons accompagnés ce jour-là à la gare où ils prenaient le train pour Paris avec toi et François.



Peu de temps après ils se sont installés à Nantes où nous sommes allés les voir dans leur grand appartement de la place Delorme. À cette occasion ton papa nous a fait visiter un contre-torpilleur en chantier à la construction duquel il participait! Ses explications avaient énormément intéressé ton grand-oncle Alfred, mon papa à moi.

Une autre fois, je ne sais plus à quelle occasion, il m'a fait découvrir la splendeur de Versailles. Cela se passait à la fin de l'automne ou au début de l'hiver car les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles que nous foulions le long de l'allée des Marmousets. Il y avait peu de visiteurs. Nous sommes allés jusqu'au Grand Canal. C'était magnifique ! Et il a jalonné ce parcours de captivants récits de la mythologie romaine qu'il connaissait parfaitement (Apollon, Latone, Neptune, Diane et les autres...)

À mes yeux admiratifs il savait tout et les adultes qui m'entouraient, disaient de lui que sa modestie était aussi grande que sa brillante intelligence.

Annie BOLOT-ANTOINE

Vacances à Ventron

En 1936, alors que j'avais dix ans, en vacances à Ventron chez mes cousines Andrée et Manon, j'ai eu le privilège de faire la connaissance de Monsieur Stoskopf.

D'abord très impressionnée par ce grand monsieur, grand par sa taille et grand par ses qualités humaines et intellectuelles, je fus très vite mise en confiance car il aimait les enfants et cette adoption spontanée, si je puis dire, me permit de supporter l'éloignement de mes parents, frères et sœurs que je quittais pour la première fois.

Je pense fréquemment avec nostalgie aux belles promenades faites à Frère Joseph, au Col du Page, à la chaume du Grand Ventron, aux Vintergés ou au Felsa sous l'égide de Monsieur Stoskopf avec sa charmante épouse, Jean Hemmerlé son beau-frère, sa sœur - Tante Jeannette pour tous - très gaie et très dynamique, ses neveux Doudou et Aline, son petit garçon François. Sa petite fille Élisabeth, dite Bim, confiée aux bons soins de Manon et Andrée, restait à la pension.

Je suis très reconnaissante à Monsieur Stoskopf de m'avoir donné le goût de la marche et de la nature. En mycologue averti il m'a appris à identifier les champignons et j'étais très déçue quand il m'interdisait de ramasser les superbes amanites tue-mouches. Si la cueillette était fructueuse nous portions à Manon un panier rempli de cèpes, pieds de mouton et girolles. Finement cuisinés ils étaient appréciés de tous.

La mort tragique de Monsieur Stoskopf nous a causé beaucoup de peine. Il nous a laissé un souvenir impérissable et je regrette que mes cousines Manon et Andrée ne soient plus là pour en témoigner plus amplement que moi.

Il est mort comme il a vécu. Homme de grand coeur se sacrifiant pour sauver la vie des autres et pour défendre la France qu'il avait servie avec tant de conviction et d'amour.

L'amitié née à Ventron entre Annie Antoine, François et Élisabeth devait être solide car, élargie à son mari Charles Bolot et à leurs conjoints, elle demeure intacte après plus de soixante ans.

Propos recueillis par Charles BOLOT

Balade dans les Hautes Vosges

Jacques Stoskopf était un marcheur redoutable.

Sa grande résistance, alliée à une corpulence solide et à une taille au-dessus de la moyenne, lui permettait de mener de longues randonnées dans la montagne vosgienne. À Ventron pendant les vacances d'été, les sorties de l'après-midi constituaient de précieux échauffements pour les courses de la journée où il entraînait volontiers les habitués de la pension tenue par Marie Claude et ses filles Manon et Andrée.

De ces mémorables promenades, le souvenir le plus marquant rapporté par sa sœur Jeanne concerne l'année 1936 au cours de laquelle le point extrême, atteint depuis le Petit Chéty, lieu dit où était située la pension, fut le lac du ballon de Guebwiller en Alsace.

Les participants étaient Jacques Stoskopf, sa sœur, leur cousine Cécile Griès et Georges Claude le frère de Manon et Andrée.

Départ à 4 heures du matin vers le col du Page, le petit Drumont, Fellingring, l'ascension en vue des crêtes, le Storkenkopf et la descente vers le lac.

Retour par le Markstein, la descente sur Oderen pour entamer les dernières difficultés de cette remarquable randonnée : les cascades Saint-Nicolas au pied de la montée au col d'Oderen et le col. Arrivée à la pension vers 23 heures !

... Cette journée, entrecoupée des haltes propres à remonter le moral autant qu'à revigorer les corps et les jambes, est restée gravée dans les mémoires des marcheurs qui ont vécu le dernier col et sa forte déclivité comme un ultime et épuisant effort aux embûches traîtresses, l'obscurité les obligeant à chercher le sentier à quatre pattes en craquant des allumettes.

Georges était très fatigué, les dames aussi mais le chef non.

Quand ils évoquaient cette aventure, les participants avaient des sourires entendus qui laissaient aisément imaginer l'état pantelant des reins, des jambes, des articulations et des pieds après cette course d'une soixantaine de kilomètres, faite de plus de 4000 mètres de montées et de descentes ininterrompues, mais sourires qui traduisaient aussi le souvenir ému, matiné d'un immense plaisir et d'une fierté non feinte de l'avoir réalisée sous la conduite éclairée mais ferme de l'homme exceptionnel qu'était Jacques Stoskopf.



La pension Claude prise des feignes de l'Envers

En 1990 le bâtiment de la pension a été démoli afin d'élargir le virage donnant accès à la route qui monte vers "Frère Joseph" et sa station de ski.

Jean FAMY

L'ingénieur général de l'armement Jean Famy alors jeune ingénieur du corps du génie maritime fut sous les ordres de Jacques Stosskopf au service de la surveillance des travaux et fabrications de Nantes, du 11 septembre 1936 au 2 octobre 1939.

C'est dans la chaleureuse et nombreuse famille Famy que Marianne et ses enfants furent accueillis après la guerre pour de fréquents et joyeux séjours de vacances. Marie-José, troisième des dix enfants Famy et François Stosskopf se fiancèrent le 18 septembre 1955 et se marièrent deux ans plus tard.

À Nantes, Service de la Surveillance

Lorsque mon premier patron, au service de la surveillance des travaux et des fabrications confiés à l'industrie (SSTF) de la circonscription de Nantes, l'ingénieur en chef Théry, m'apprit, d'une part qu'il était appelé désormais à poursuivre ses services à Paris, en tant que directeur de l'école nationale supérieure d'application du Génie maritime, et que d'autre part il allait être remplacé dans ses fonctions par l'ingénieur principal Stosskopf, alors en fonction au service technique des constructions et armes navales (STCAN) à Paris, boulevard Victor, je ne lui cachai pas ma réelle déception.

Quelle que fut en effet l'auréole de célébrité dont Stosskopf jouissait dans tout notre corps d'ingénieurs, les regrets que j'éprouvais à la perspective de devoir me séparer si tôt d'un chef qui avait su à la fois se faire obéir sans réticence et respectueusement aimer, n'étaient que trop réels. Pour preuve de ce que j'avance, je rappellerai seulement qu'un soir, à la fin d'une longue journée de travail, Théry m'ayant aimablement invité à venir "giber" dans son bureau, je lui déclarai spontanément : « Vous êtes un de ces patrons pour lesquels leurs subordonnés aimeraient se faire casser la gueule ! » En d'autres termes, avec le départ de Théry je savais que je perdais un ami et un chef dont je n'avais pas la certitude de retrouver l'équivalent dans la personnalité "écrasante" de mon nouveau patron... et ce, en raison même de l'auréole dont, dans tout le corps du génie maritime, il était déjà paré.

Même pour les "jeunes chiens" dont j'étais, avec tous ceux de ma promotion de GM qui durent marquer le pas à deux galons, après six ans de

grade¹, Stoskopf s'était acquis une réputation exceptionnelle : n'était-il pas celui qui, sous la haute responsabilité de l'ingénieur en chef Antoine, alors chef de la section petits bâtiments du STCAN, l'avait si efficacement assisté dans la conception d'une tranche culminante de notre programme naval, avec ces torpilleurs et contre-torpilleurs² qui contribuèrent, pour une part importante à la prestigieuse réputation de notre Marine de guerre, à la veille de la guerre 39-45 ? Au surplus, tous ceux de nos grands anciens qui, à nos yeux de jeunes, avaient eu l'honneur d'aller au feu, en 14-18, étaient parés d'un passé prestigieux et, pour Stoskopf, il était de notoriété publique que le jeune sous-lieutenant d'artillerie s'était d'autant plus distingué au feu qu'il y avait acquis la croix de guerre...

Il résultait de ce contexte que j'avais tout de même quelques raisons valables d'être pour le moins intimidé à la perspective d'une proche prise de contact avec mon futur patron... Elle se produisit, début septembre 1936, à la faveur d'une tasse de café que j'avais été invité à venir prendre chez les Théry, au terme d'un déjeuner qu'ils offraient à la famille Stoskopf au grand complet – les deux enfants y compris – pour inaugurer son implantation nantaise avant la rentrée des classes en octobre. J'avouerai que mon futur grand patron m'impressionna tout autant par la roide courtoisie de son accueil, que par sa taille herculéenne qui lui donnait la prestance d'un grand seigneur au sens plein du terme. Ce fut le 1^{er} octobre, très exactement, que j'eus mon premier contact de service avec mon nouveau patron, auquel Théry présenta très officiellement tout le personnel du SSTF appelé à servir dorénavant sous ses ordres dans les bureaux du quai de la Fosse, à Nantes-Chantenay.

Dans les premiers jours qui suivirent cette présentation, se produisit un fâcheux coup fourré dont les conséquences à long terme me furent finalement, je veux croire, bénéfiques.

Ayant passé ce jour-là, toute ma matinée à noircir du papier contentieux dans mon bureau, j'avais décidé de consacrer mon après-midi à celui de nos agents techniques – un certain Gaborit – qui était détaché en permanence à la compagnie générale de constructions de locomotives (CGCL) société sise à quelques quatre kilomètres de Nantes, sur la route de Paris et qui, en dépit de son appellation, consacrait à la Marine une part importante de ses activités

1 L'avancement dans le Corps était alors complètement bloqué en l'absence des dégagements au sommet que nous avons connus dans le passé, au lendemain de la guerre 14-18.

2 Deux contre-torpilleurs type Mogador de 2 900 t, huit torpilleurs de 1 800 t, type Le Hardi, notamment.

d'armement, pour la fabrication pratiquement exclusive³ des tubes lance-torpilles (fixes ou en tourelles) de tous les bâtiments du programme naval. Au terme d'un après-midi de travail dans le bureau d'études dont nous disposions à la CGCL, je revenais en bicyclette à mon domicile du 2, place Saint-Pierre, cheminant de conserve et devisant amicalement avec mon sympathique Gaborit, également domicilié à Nantes. Ayant mis pied à terre face au porche du 2, nous continuions de discuter le coup, lorsque je vis arriver la voiture du SSTF qui stoppa le long du trottoir, à notre hauteur. À ma grande surprise, en descendit alors l'ingénieur principal Stoskopf avec un dossier à la main qu'il me présenta pour "signature urgente" – s'agissant d'un certificat de droit au paiement dont la ratification pouvait, en réalité, sans inconvénient aucun, attendre le lendemain. En fait, l'ingénieur principal Stoskopf ne m'ayant pas vu dans mon bureau de tout l'après-midi, s'était persuadé que j'avais "tiré au flanc" en passant allègrement l'après-midi chez moi. Sa surprise de me retrouver place Saint-Pierre en compagnie de Gaborit à 7 heures du soir, n'eut d'égale que la mienne. Mon tort avait été, certes, de ne pas l'avoir informé en laissant un mot sur mon bureau pour préciser mon "gisement" de l'après-midi – oubli ou négligence que je me suis bien gardé de renouveler par la suite.

Quoi qu'il en fût, au comportement ultérieur de mon patron je subodorais qu'il savait désormais pouvoir me faire confiance. Au demeurant, il avait réalisé – ce qu'il n'avait peut-être pas soupçonné auparavant – que notre devoir, en tant que "surveillant" n'était pas seulement de faire du bureau à longueur de journée, mais aussi – et spécialement dans le cas de l'adjoint que j'étais – d'être sur le tas pour s'assurer de visu de la correcte exécution des principales opérations de fabrication, d'essais et de contrôle⁴.

À quelque temps de là, j'eus, par ailleurs, la révélation d'un "Stoskopf" totalement insoupçonné, du fait de sa détente totale dans le milieu familial. À l'occasion d'un pot de l'amitié que notre ménage avait été invité à prendre, en effet, chez les Stoskopf, je vis à ma grande stupeur mon patron - dont je ne connaissais jusqu'alors que le faciès olympien du chef en service - totalement décontracté, asseoir sur ses genoux sa fille Élisabeth qu'il appelait "Madame Bim", et, la tenant dans ses bras, lui commenter sur un album les facéties de l'éléphant Babar... Mon patron savait ainsi camoufler en service ses

3 Cette exclusivité n'avait pratiquement d'exception que dans le cas particulier de l'établissement de la Marine à Saint-Tropez.

4 Par exemple, coulées d'hélices ou de grandes structures de coques (étraves, étambots...), modalités d'emplacements et de prélèvements des témoins, échantillons, essais préliminaires de bon fonctionnement, etc.

merveilleuses qualités de cœur – de père et d'époux – sous l'apparente roideur qu'il me fut donné, durant pratiquement trois ans, d'admirer tout autant.

Cette apparence de "raideur olympienne" était encore renforcée par le fait que – sauf le cas de partenaires hautement privilégiés sur lesquels je reviendrai – l'ingénieur principal Stosskopf surprenait désagréablement les non-initiés par le jeu d'un silence étrangement obstiné. En preuve de ce qui précède j'évoquerai le fait divers suivant.

Au cours de son affectation à Cherbourg, au lendemain de la guerre 14-18, mon patron avait eu des rapports de service avec un certain Nicodème, alors commissaire général de la Marine, dont le fils, à peu près de l'âge de Stosskopf, avait été appelé à faire carrière à Nantes, après son mariage avec une charmante alsacienne. Les Stosskopf s'étaient ainsi retrouvés à Nantes avec les Nicodème et il arriva qu'un certain week-end de Pentecôte ceux-ci invitèrent le ménage Stosskopf au grand complet à venir passer avec eux le dit week-end à Noirmoutiers, dans l'hôtel qu'ils avaient retenu à cette fin. Au lendemain de ce week-end prolongé ma femme rencontra Madame Nicodème chez une amie commune... et Madame Nicodème de lui confier la surprise désagréable qu'avait éprouvée son ménage en découvrant un Stosskopf dont le mutisme obstiné ne pouvait pas leur apparaître autrement que comme un signe extérieur de désagrément. Et ma femme, de la rassurer sans peine en lui soulignant que le silence obstiné de leur invité n'avait – pour les initiés – aucun caractère volontairement offensant.

En revanche ce mutisme faisait place à une volubilité surprenante, lorsqu'il se trouvait en présence d'interlocuteurs privilégiés, au premier rang desquels il fallait compter, à ma connaissance, ses camarades de "base", admis à l'X et dans le corps du génie maritime en même temps que lui, tel Jean Dieudonné et René Leroux, que Stosskopf devait retrouver à Nantes, après qu'il eut démissionné du corps, pour prendre la direction des chantiers Dubigeon à Nantes-Chantenay.

Je manquerais, certes, à la vérité, si je ne mentionnais pas ici un aspect hautement édifiant de sa personnalité, à savoir la conception scrupuleuse qu'il avait de son devoir d'état, qui était de "servir" au sens absolu du terme lorsqu'on était appelé à cet "honneur"... honneur qui impliquait, de sa part, très spontanément une disponibilité exclusive et de tous les instants. J'en évoquerai, pour preuve, les quelques souvenirs suivants. Mon nouveau patron, successeur de l'ingénieur en chef Théry, dans ses fonctions de chef de la circonscription de Nantes du SSTF, héritait naturellement de toutes ses

prérogatives "Marine", y inclus les fonctions de représentation locale. Secondairement, il était appelé à succéder à Théry dans toutes les fonctions qu'il pouvait remplir "en dehors du temple", disons ès qualités dans des domaines étrangers au SSTF : comme tel, mon nouveau patron héritait très naturellement des attributions de Théry, en tant que professeur de constructions navales à l'institut polytechnique de l'Ouest – directement rattaché à l'université de Rennes – et où Théry avait été dûment autorisé à enseigner, après accord préalable de notre direction centrale des constructions navales (DCAN) au ministère de la Marine à Paris. En fait, dès qu'il eut connaissance de ces activités "extra templi muros", mon nouveau patron m'informa qu'il n'était pas question pour lui de les reprendre à son compte, motif pris "qu'il se refusait à consacrer à des activités extérieures un temps qu'il devait tout entier à la Marine". En revanche, il m'autorisait à reprendre à mon compte les activités d'enseignement de Théry à l'IPO... Et c'est ainsi que je devins dans le dit établissement, professeur d'architecture navale et de théorie du navire... jusqu'à la cessation de mes activités au SSTF, soit octobre 1948⁵.

Autre exemple de cette conception exclusive qu'il avait de son devoir de servir : le souvenir que j'ai conservé d'une certaine revue du 11 novembre, je crois, où nous étions l'un et l'autre en représentation très officielle... redingote, chapeau, épée, gants blancs... et par dessus tout une pluie battante qui nous imprégnait très progressivement, au garde-à-vous, pendant une bonne heure, place Louis XVI... La revue terminée, nous revenions complètement trempés de la place Louis XVI à la place Saint-Pierre, où mon patron devait retrouver sa voiture de fonction (sous la haute garde de son chauffeur en service exceptionnel, à l'occasion de cette humide festivité nationale...). Je crus opportun de profiter alors de ce cheminement côte à côte pour entretenir mon patron du cas d'un agent technique sous mes ordres – un certain Coindeau – que j'estimais devoir "pousser en avant", motif pris que je n'avais qu'à me louer de ses services, et ce, d'autant plus que Coindeau n'hésitait jamais à venir s'entretenir avec moi, passée la débauchée du soir à 18 heures, des problèmes contentieux les plus épineux. En réponse à ce plaidoyer, j'entends encore mon patron me déclarer : « Quand on a l'honneur d'être appelé à servir – qu'on soit officier ou simple fonctionnaire comme votre agent technique – on se doit au service de tout son temps... de jour comme de nuit, le dimanche comme la semaine. Dans le contexte que vous m'avez exposé, Monsieur Coindeau n'a donc fait strictement que son devoir... et ceux qui ne le comprennent pas ne m'intéressent pas. »

5 J'étais depuis février 1942, chef de la circonscription de Saint-Nazaire du SSTF.

Je me dois d'ajouter, pour ne pas être en reste avec la dure réalité des faits, que le jeune André Coindeau fut, courant 1942 détaché par le SSTF circonscription de Nantes, à l'arsenal de la Marine à Rochefort-sur-mer. Engagé dans la Résistance au réseau Alliance en tant que chef du secteur de Chapelle (Loire inférieure, Maine et Loire) il fut arrêté le 13 décembre 1943 à l'occasion d'un parachutage et exécuté à Kehl le 23 novembre 1944. Sa femme Yvonne qui appartenait également au réseau Alliance fut arrêtée en même temps que lui et internée au camp de Schirmeck. Elle fit partie des 108 membres de ce réseau qui furent exécutés au Struthof dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944. Gloire et paix à leur mémoire.

On pourrait, certes, multiplier à l'envi les exemples que mon nouveau patron nous a laissés, tant de ce que j'appellerai son "immaculée conception" de son devoir de servir que d'un culte du silence dont, grâce à lui, j'ai découvert la beauté sereine... Ce culte qui donnait à son verbe rare une valeur quelquefois historique n'était, à mon sens, qu'un muet hommage de sa part à la "solennité du temps". Qu'on en juge plutôt par les quelques souvenirs que j'évoquerai ci-après.

Et d'abord celui, relativement cocasse d'une incursion en fin de soirée – quelques minutes avant la débauchée de 18 heures – de Marianne Stoskopf et de mon épouse, dans les bureaux du service, pour faire à leurs époux la surprise agréable de les rejoindre après une longue soirée de travail. Le grand patron était alors entrain d'écrire avec l'inévitable porte-plume, armé de la non moins inévitable plume "sergent major" trempée dans un encrier portable rempli d'encre noire... si tant était qu'un stylo n'aurait pu être admis pour la rédaction comme pour la signature des rapports officiels... Ayant levé la plume et s'étant levé lui-même pour accueillir courtoisement les deux épouses qui avaient été, d'office et très respectueusement introduites dans le bureau directorial par la secrétaire du SSTF, le grand patron invita les visiteuses à s'asseoir, comme il le fit lui-même avant de reprendre la rédaction de son rapport, comme si les deux épouses n'existaient pas. Devant cet accueil sibyllin, Marianne Stoskopf eut le courage de déclarer : « Mais, Jacques, on croirait que notre visite ne te fait pas plaisir... – Si fait, répondit alors l'époux réticent, mais je me dois de terminer le travail en cours... » et, prenant son téléphone, mon patron m'avisa de venir prendre en charge les épouses éplorées pour les faire asseoir et épiloguer avec elles dans mon bureau. Et Marianne de dire alors à mon épouse : « J'ai la conviction que cette surprise-party ne sera pas à renouveler... » ce dont elle eut, paraît-il, la sévère confirmation de son époux à son retour au domicile conjugal.

Il est bien certain que l'exceptionnelle efficacité en service de mon patron ne tarda pas à lui acquérir des récompenses justement méritées. Il fut ainsi promu ingénieur en chef de 2^e classe dès août 1937 – soit après une année à peine de service à Nantes – et surtout officier de la Légion d'honneur, en février 1939, dix ans à peine après son accession au grade de chevalier.

Dans les deux cas, Marianne Stoskopf était laissée dans une totale ignorance de ces hautes distinctions, lesquelles valurent naturellement à mon patron un gonflement anarchique de son courrier quotidien, où s'entassaient les messages de félicitations. Dans les deux cas, à son épouse qui lui faisait reproche d'être, par son silence obstiné, la dernière informée, alors qu'elle eût bien mérité d'être la première à se réjouir, mon patron adressa cette réponse historique : « Je ne t'ai rien dit, sans doute, parce que tu ne m'as rien demandé ! » Dans les deux cas évoqués c'était au sens propre la réponse du Sphinx !

Ayant ainsi découvert grâce à mon patron la beauté majestueuse du silence au milieu des vaines agitations du monde qui nous entoure, je la goûtais plus encore, au cours de ces estivales chasses aux champignons auxquelles nous nous livrions en juillet-août, le dimanche matin, dans ces immenses pâturages qui s'échelonnent au bord de l'Erdre en amont de Nantes... Mon patron vivait alors un pseudo-célibat nantais durant cette partie des vacances scolaires qu'il ne pouvait pas passer près de sa famille, à Ventron ou à Strasbourg-Schiltigheim chez ses beaux-parents Hemmerlé.

Le majestueux silence de ces pérégrinations dominicales n'était troublé par mon patron que pour me décrire dans le détail les propriétés particulières des fruits les plus exotiques de notre cuisine... Ce qui me valait d'admirer et, surtout de lui envier, l'infaillible précision descriptive d'une mémoire dont je n'ai jamais connu d'équivalent par la suite. Après ces heures de vagabondages pédestres, nous regagnions alors en voiture l'église de La Chapelle-sur-Erdre, pour y prendre la grand'messe... C'était à l'époque où était encore offert très officiellement le "pain bénit", dont, à l'offrande, chacun prenait sa part en l'extrayant d'une corbeille mise en circulation dans les rangs... On le croquait alors, après s'être signé... à moins qu'il ne s'agit – comme il nous fut donné de le découvrir un certain dimanche de juillet – d'une pincée de tabac à priser dont chacun devait se farcir les narines, avant d'éternuer avec conviction !

Je m'en voudrais, certes, de ne pas évoquer encore un faciès insoupçonné de la prestigieuse personnalité de mon ancien patron, à savoir, ce que j'appellerai son sens lumineux de l'humour féroce.

J'en eus une première révélation inattendue dans les derniers mois de son affectation à Nantes, soit entre la "prémobilisation" qui précédait la déclaration

de guerre du 2 septembre 1939 et le 2 octobre 1939, date de son affectation à Lorient comme chef de la section constructions neuves de la DCN locale. Ce fut par lui, en effet, qu'il me fut donné d'apprécier ces truculentes caricatures qu'Alfred Jarry osa faire, en la personne du Père Ubu, d'une certaine classe de notre bourgeoisie politique, outrageusement pervertie par le vice, l'envie et l'ambition... Grâce à mon patron, je découvris alors les fracassantes vertus pamphlétaires des publications de Jarry sous les principaux titres d'Ubu-Roi, Ubu-enchaîné, Ubu-sur-la-butte, Ubu-Cocu, etc. dont mon patron avait eu l'occasion d'apprécier la "pertinente impertinence".

J'eus encore droit à une autre manifestation de cet humour féroce à l'occasion des manoeuvres dites de "prémobilisation" qui marquèrent notre avant-guerre 39-45. C'était un matin de début septembre 1939. J'étais dans mon bureau en train de gratter du papier contentieux, lorsque mon attention fut brutalement troublée par un bruit croissant en provenance du quai de la Fosse, et qui me rappelait étrangement celui de nos vieilles charrettes à foin dont les roues cerclées de fer faisaient un fracas du diable sur les vieux pavés du chemin d'accès à la ferme voisine. Ayant ouvert la fenêtre de mon bureau qui donnait sur le quai, je vis alors venir vers nous – en provenance de Nantes-Chantenay – les premières pièces d'une batterie de 155 GPF (Grande Portée Filloux), tractée par des attelages de six chevaux en flèche par deux. Probablement surpris à son tour par le bruit infernal qui s'engouffrait désormais librement par ma fenêtre largement ouverte, mon patron surgit inopinément dans mon bureau et s'accoudant près de moi – après avoir immédiatement apprécié la triste réalité de la scène – il prononça cet anathème historique : « Et nos augures responsables se figurent que c'est avec ces engins d'un autre âge qu'on va gagner la guerre, face à une artillerie allemande entièrement motorisée et sur pneumatiques... Autant croire encore à l'efficacité tactique des arquebuses et des sarbacanes... Quelle misère !... » Ce fut son dernier mot, mais combien symbolique, de cette matinée d'automne 1939... Et Dieu sait quelles misères nous attendaient tous désormais, motif pris de notre impréparation à une guerre devenue, hélas, perpétuellement menaçante depuis la réoccupation, en toute impunité, de la Ruhr, par l'armée hitlérienne.

Enfin, dernier souvenir que j'ai conservé de mon ex-grand patron nantais... C'était dans le train qui nous ramenait dans le cours du deuxième semestre de 1942, lui à Lorient, au lendemain d'une de ses missions mensuelles à Vichy, et moi à Nantes, où j'avais finalement dû replier mes bureaux de la circonscription de Saint-Nazaire dont on m'avait attribué la direction en février de cette même année... Ainsi que je l'exposais à l'ingénieur en chef Stoskopf,

j'en avais été réduit à cette extrémité d'un repli nantais, après la huitième démolition de nos bureaux de Saint-Nazaire sous l'effet des bombardements, en principe destinés à cette base sous-marine (BSM) que la fameuse organisation Todt avait pu construire, comme les autres, en toute impunité, au nez et à la barbe des forces alliées, et ce, pendant deux années au moins. La BSM en ressortait naturellement à peine égratignée, alors que la ville et les chantiers de Saint-Nazaire étaient littéralement mis à feu et à sang, pour un résultat tragiquement nul... Imprécision accidentellement renouvelée des bombardements des "forteresses volantes" – ou objectif cherché, inavoué et inavouable de l'US Air Force... et ce, à l'opposé de la précision des attaques en piqué de la Royal Air Force de Sa Majesté britannique...

Après en avoir discuté dans le couloir où nous nous étions fortuitement rencontrés, l'ingénieur en chef Stosskopf alors sous-directeur de l'arsenal de Lorient, me révèle l'objectif de ses missions mensuelles à Vichy... Il fallait, certes, avoir sa prodigieuse mémoire pour étiqueter et retenir, à longueur de mois, l'identité, l'état et les mouvements des sous-marins de la base sous-marine de Lorient – minutieusement enregistrés au cours de ses tournées d'inspections quotidiennes, en tant que sous-directeur de l'arsenal. Il remettait alors tous ces renseignements "reconstitués sur papier" – complétés, le cas échéant, des emblèmes des sous-marins intéressés – à l'amiral Auphan, chef d'état-major de l'amiral Darlan.

Et Stosskopf de me confier, en conclusion, que l'amiral Auphan, sortant du bureau de l'amiral Darlan⁶ auquel il venait de remettre en mains propres le dossier reconstitué par Stosskopf, lui avait déclaré : « Vous pouvez être assuré que l'amiral Darlan est vraiment un grand Français... »

6 Dès son installation à Vichy en juillet 1940, l'état-major de la Marine avait, sur ordre de l'amiral Darlan, entrepris de reconstituer un 2^e bureau. C'est au chef du secteur Nord de ce service que Jacques Stosskopf communiqua normalement ses informations, de janvier 1941 à l'occupation de la zone libre en novembre 1942. Il est probable que pendant cette période, en raison des ressentiments suscités notamment par le drame de Mers-el-Kébir, les renseignements recueillis ne furent transmis par le 2^e bureau de la Marine qu'aux services de l'amiral Leahy représentant des Etats-Unis à Vichy.

Il est cependant possible que les Anglais aient eu connaissance des renseignements recueillis par Jacques Stosskopf dès cette époque puisque des agents de l'Alliance, réseau en relation avec les services de renseignements britanniques, travaillaient dès 1941 dans une section de ce 2^e bureau.

On peut même supposer que Joël Lemoigne, qui en faisait partie (cf. page 97 note 4), eut ainsi connaissance de l'activité de Jacques Stosskopf avec qui il entra en contact fin 1942 ou début 1943. À partir de ce moment-là les renseignements furent acheminés par le réseau Alliance.(NDRL)

Ajouterai-je que, pour la première et la dernière fois, hélas, j'avais la révélation d'un ancien patron justement réputé pour ses silences et pour lors, aussi disert et détendu qu'il m'avait été donné de l'entendre avec les interlocuteurs privilégiés que je lui avais connus en service à Nantes... Ses silences n'en avaient pour moi que plus de valeur rétrospective. Ils demeureront à mes yeux la marque indélébile du "sage". Celui dont parle l'Écriture et qui a la force et le courage de savoir se taire pour mieux entendre autour de lui, et par ce subterfuge prendre des décisions avisées, en toute connaissance de cause.

À l'ingénieur général Stoskopf il fut ainsi donné de concevoir et de construire l'indestructible... à savoir, le précieux héritage qu'il nous laisse à tous, fait d'une conception rigoureuse du devoir d'état... le devoir de servir au sens le plus total du terme... Servir étant un honneur... Cet honneur qui, comme l'amiral Auphan l'a magnifiquement souligné dans le livre qu'il nous a laissé en héritage – précisément dénommé *L'Honneur de servir* – impose une dévotion exclusive et de tous les instants. À l'abri de cette roide et exceptionnelle qualité, se cachait en fait, dans le cas de l'ingénieur en chef Stoskopf, un cœur d'or, agi par une foi, elle-même enracinée dans une âme très chrétienne, qui lui donnait le courage et la force de faire face aux meurtrissures de l'adversité – fût-elle la plus perverse – toujours avec une exemplaire sérénité, et ce, jusqu'à l'ultime sacrifice.

Henry GIRAUD

C'est avec beaucoup d'émotion qu'en octobre 1998, François rencontre Monsieur Henry Giraud, seul témoin direct de l'action de son père à Lorient avec qui il lui ait été donné de s'entretenir.

À l'arsenal de Lorient pendant la guerre

Voici l'occasion - la seule - où je peux manifester la vénération que j'avais pour mon chef l'ingénieur général du génie maritime Jacques Stoskopf durant cette période noire (1940-1944) à Lorient et je suis heureux de lui dédier ces quelques souvenirs.

Le mot vénération est celui qui convient, car quand on trouve sur sa route un chef militaire au patriotisme hors de pair et aux convictions morales et religieuses profondes, que l'on professe soi-même, il n'y a qu'à suivre, donc obéir.

Et pourtant la différence hiérarchique était importante. Quelle peut être la réaction d'un tout jeune ingénieur de 2^e classe, venant prendre à l'arsenal de Lorient au début de la guerre son premier poste en face d'un ingénieur en chef de 1^{re} classe de haute stature devenant ensuite sous-directeur de l'arsenal? La distance était encore plus grande, quand l'ingénieur en chef s'occupait particulièrement de la section des constructions neuves, alors que j'étais affecté à la section des réparations, coiffé de l'ingénieur, bientôt principal, Igonet, lui-même sous la direction du chef de la section l'ingénieur en chef Guély.

Mes premiers rapports personnels avec Monsieur Stoskopf se situèrent un matin, à peu près le 15 Juin 1940. Compte-tenu de certaines circonstances, j'avais pris dans la nuit précédente une initiative pour la Marine à Lorient, totalement en dehors des attributions d'un ingénieur, initiative qui échoua. Monsieur Stoskopf s'approchant de moi le matin, me dit tout de go : « Votre initiative de cette nuit a échoué, mais vous avez bien fait de la tenter. » Quelle hauteur de vues pour un chef couvrant ainsi une démarche "hors statut" et quel encouragement pour le subordonné !

Je pris donc la liberté de me confier à Monsieur Stoskopf et c'est lui qui me maintint à Lorient en 1940 et surtout en Novembre 1942.

Que faire en 1940 à l'arsenal ?

J'avais vu l'ingénieur général Antoine, directeur des constructions navales devoir assurer, en sus de ses fonctions, et dans la disparition de toute organisation de la Marine à Lorient, les fonctions de préfet maritime de la région et je me rappelle un jour son visage blême, à la limite de ses forces psychiques, mais mû par une volonté inflexible faire face à cette situation dramatique avec, à côté de lui, le visage de Monsieur Stosskopf, sombre, grave, énigmatique, mais respirant une autorité indiscutable et apaisante.

Il fallait dans la tourmente, que les chefs assurent pour l'ensemble de la population de l'arsenal – dont ils devenaient en fait responsables – une cohésion, une solidarité dans l'épreuve, mission qui n'était pas venue spontanément à l'esprit d'un jeune ingénieur, dont les vues étaient forcément limitées.

Naturellement pour celui-ci et ses camarades, il y avait à faire tout le travail administratif de liquidation des marchés antérieurs passés par la direction des constructions navales (DCN) avec les industriels participant à la sous-traitance. Travail nécessaire, important, mais désespérant.

M'en ouvrant à Monsieur Stosskopf, celui-ci me dit : « Voulez-vous m'aider à repérer les sous-marins allemands à l'arsenal ? – Mais, comment ? – Quand un sous-marin envoie une pièce à réparer, elle est accompagnée du numéro de ce bateau et puis voici le schéma des postes d'amarrage des sous-marins dans l'arsenal le long du Scorff, où à chaque poste figure un cadre destiné à recevoir le numéro du bateau. Retenez par coeur ce schéma, faites deux fois par jour le tour de l'arsenal et venez chaque fois me rendre compte. »

Il ne m'est pas venu à l'esprit de demander à Monsieur Stosskopf ce qu'il pourrait bien faire de ces renseignements. Ma confiance en lui était absolue. J'ai seulement pensé ultérieurement que son "ausweis" permanent et ses voyages chaque mois à Vichy pour "rendre compte" devaient avoir une certaine utilité...

C'est ainsi que je fis la connaissance des sous-marins du groupe des 100 : 103 – 105 – 106 – 107..., et notamment le 123 (avec leurs insignes distinctifs comme le taureau aux naseaux fulminants), des 200, des 500. Les premiers surtout étaient basés à Lorient et revenaient régulièrement de leurs expéditions avec des hommes barbus et des guidons à leur périscope (rouges pour les bâtiments de guerre coulés, blancs le plus souvent pour les cargos avec un

chiffre indiquant le tonnage du bâtiment coulé). Certains 302 – 303 – 320 (?) ne revinrent pas parce que coulés à leur tour.

Il devenait plus rapide de les identifier, mais la découverte du numéro d'une autre série devenait plus intéressante, car il s'agissait d'un cas spécial (ravitaillement exceptionnel ou avarie)

Ces tournées journalières aux postes d'amarrage pouvaient parfois prendre un tour imprévu. Un jour, Monsieur Stoskopf m'appelle dans son bureau et me dit : « Il vient d'arriver au bout du Scorff un sous-marin, dont j'ai absolument besoin d'avoir le numéro. Vous allez vous rendre au bureau de l'officier-marinier allemand, commandant du port (que je ne connaissais pas). Son meuble-bureau se trouve au coin gauche de la pièce, collé au mur et sa partie gauche collée à la fenêtre avec vue sur le Scorff et les mouvements des bateaux. Quand vous arriverez vous verrez à sa droite sur le meuble une plaquette en bois portant le schéma que vous connaissez bien des postes d'amarrage et vous y verrez le numéro du sous-marin. »

Quelle précisions dans les ordres ! Entrant dans le bureau sous un prétexte futile, je m'approche du meuble devant lequel était assis le chef allemand. Pas de plaquette ! Je poursuis la conversation pour inspecter plus avant le meuble et je découvre la plaquette à sa gauche, absolument inaccessible à mes yeux.

Alors dans un affreux galimatias germano-gaulois je lui ai raconté une histoire, jusqu'à ce que – excédé – il se lève, je m'approche à sa place et peux lire le précieux numéro...

Je sais que quelque mois plus tard, Monsieur Stoskopf a demandé à mon conscrit Labbens de le renseigner d'une façon analogue à ce que je faisais. Mais nous n'en avons jamais parlé ensemble, car à quoi bon ? Nous avons le même dénominateur commun...

Le raid anglais sur Saint-Nazaire venait de se produire. Monsieur Stoskopf m'appelle :

« Vous allez tout de suite à Saint-Nazaire et avec l'aide du service de la surveillance, vous irez voir les lieux et tenterez de reconstituer les faits pour m'en rendre compte. »

Ce qui fut fait aussitôt.

Les bombardements anglais – toujours de nuit – commencèrent fin 1940 et se firent de plus en plus intenses, mais c'étaient des bombes explosives, occasionnant des dégâts assez limités.

Ces bombardement se faisaient surtout quand la lune éclairait la ville et les quelques avions, qui y participaient, étaient accueillis par une DCA de plus en plus vigoureuse.

Monsieur Stoskopf avait instauré un tour de garde de présence de nuit des ingénieurs à l'arsenal, pour prendre toutes mesures nécessaires éventuelles. Mais dès qu'il y avait un bombardement, il donnait de sa personne et arrivait à l'arsenal. Que de fois a-t-il fait ce trajet à partir de son domicile lorientais !

Vu la tournure des événements et en pressentant de plus graves, j'ai pu renvoyer ma famille chez mes beaux-parents dans les Ardennes (c'eut été une gageure en 1939), mobilier compris, afin d'être dégagé de toute contingence.

Une nuit, après un bombardement, je voulais aller relayer l'ingénieur de garde, mon camarade Tison, qui avait encore son installation à Lorient. Je n'en eus pas le temps. Sa maison flambait (sa famille s'était repliée) et je ne pus que m'affairer avec ses voisins pour sauver le maximum de meubles.

Il y eut aussi pendant cette période quelques bombardements américains cette fois en plein jour et uniquement avec des bombes explosives. On peut dire que les bombardements, effectués à haute altitude, ont toujours manqué leurs buts supposés et n'ont causé des dégâts qu'à la ville de Lorient elle-même.

Mais les moyens d'amarrage et de réparation de l'arsenal lui-même étaient limités. Aussi, les Allemands se lancèrent dans un chantier titanesque à Keroman, près du port de pêche. Ils utilisèrent une sorte d'entreprise d'état de travaux publics appelée l'organisation Todt, composée de milliers de travailleurs de toutes nationalités, spécialement des pays de l'Est, revêtus de tenues militaires marron clair avec brassard portant la croix gammée et comprenant un certain nombre de grades.

Le but était de construire deux blocs Keroman I et Keroman II se faisant face, constitués par un certain nombre d'alvéoles pour recevoir à sec des sous-marins en réparation sous une protection de 5 mètres de béton. Les sous-

marins y étaient amarrés depuis la mer par une ligne de slipway¹ commune à Keroman I et II. Ultérieurement, un autre bloc Keroman III fut construit à proximité avec un certain nombre d'alvéoles, protégeant cette fois des sous-marins à flot.

Dès que Keroman I et II furent mis en service, une partie très importante des mouvements des sous-marins y fut dirigée, au détriment des pontons d'amarrage de l'arsenal.

Mais y aller, pour suivre les mouvements des bâtiments était alors extrêmement difficile, parce que la surveillance y était très vigilante.

Fin 1942, les Allemands manquent de main d'oeuvre spécialisée en construction navale dans leurs propres chantiers et le personnel de l'arsenal de Lorient leur paraît pouvoir fournir un contingent intéressant. C'est ainsi que j'apprends que les autorités allemandes de Lorient réclament 700 ouvriers français, pour partir en Allemagne. En fait, par l'opiniâtreté de Monsieur Stoskopf, ils ne seront que 170 (ou 138 ?) .

Je ne sais rien de toutes les discussions passionnées, qui ont dû se dérouler à ce sujet, mais reste gravée dans ma mémoire l'image du train – le seul – qui a conduit de Lorient à Wesermünde les ouvriers désignés, encadrés par un jeune ingénieur du génie maritime, Keller, mais aussi accompagnés pour le voyage et leur installation, par Monsieur Stoskopf encore !

Tous les présents à l'arsenal s'étaient donné rendez-vous à la gare de Lorient. Ce train, aux wagons surannés, s'ébranla aux cris de colère des assistants, et j'ai vu dans le dernier wagon Monsieur Stoskopf avec un sourire figé, hué à mort, par ceux pour lesquels il se sacrifiait...

Monsieur Stoskopf devait être absent une semaine. Il ne réapparut que 15 jours plus tard. Pourquoi² ?

1 Slipway : dispositif permettant de sortir les bateaux de l'eau et de les déplacer à terre (NDRL)

2 Ayant mis à profit son séjour à Wesermünde pour recueillir des renseignements comme l'indique Geneviève Beauchesne dans ses notes, Jacques Stoskopf s'arrêta au retour à Strasbourg pour passer quelques heures chez ses beaux-parents à Schiltigheim. Il se rendit ensuite directement à Vichy, très certainement pour transmettre les informations recueillies. Ceci explique la durée de son absence.(NDLR)

Dans ma tournée quotidienne des postes d'amarrage, un nouveau type de sous-marin se présenta soudain : la partie avant de son kiosque est hérissée d'une douzaine de petits appendices, constitués de tiges horizontales et verticales d'une vingtaine de centimètres chacune.

Je me précipite au bureau de Monsieur Stoskopf et je lui rends compte. Je vois son visage s'éclairer d'un bon sourire, pendant qu'il me dit : « C'est un équipement "radar". Alors pour une fois, la curiosité l'a emporté sur le respect et je lui ai lâché : « Mais comment le savez-vous ? » Il a bien voulu me répondre : « Quand je suis allé en Allemagne à Wesermünde, j'ai fait la connaissance du chef d'atelier. Il était passionné de son métier ... moi aussi. »

Jusqu'ici les bombardements anglais l'étaient avec des engins explosifs. Mais dans la nuit du 14 au 15 Janvier 1943, au milieu des bruits des avions (nombreux) et de la DCA, nous entendons comme le bruissement de multiples tourterelles : c'étaient les bombes incendiaires qui descendaient sur Lorient : prismes hexagonaux d'environ 25 cm de long et 8 cm de large remplis de phosphore. On peut facilement s'en dégager sur le rebord d'une fenêtre, en les repoussant dans le vide avec une tige quelconque, mais il y en a tellement que tout brûle !

Les deux immeubles qui entourent celui de mon appartement brûlent d'un seul jet de haut en bas. Mon camarade Ferrand (qui habite en dessous) et moi essayons avec une hache de couper au grenier les poutres enflammées, mais le feu gagne et il faut se replier, déménager ce que l'on peut. Ce n'est que parce qu'il y avait des Allemands dans un appartement du même immeuble, que les pompiers arrivent et maîtrisent l'incendie par l'inondation.

Monsieur Stoskopf est à l'arsenal, au milieu des ateliers en feu !

C'est la destruction, en très grande partie des ateliers, car beaucoup de ces bâtiments étaient vétustes...

La ville devient subitement inhabitable.

Les familles tant des ouvriers que des ingénieurs, se replient dans l'arrière-pays et des trains ouvriers, en particulier sur Quimper, sont organisés chaque jour : départ de Quimper de très grand matin et retour tard le soir. Monsieur

Stosskopf, qui avait enfin évacué sa famille à Rosperden (à une vingtaine de kilomètres de Quimper) prenait chaque jour ce train ouvrier.

Les officiers et ingénieurs célibataires ou ayant évacué leurs familles au loin se retrouvaient chez l'habitant à Languidic.

Ce devait être vers le 14 Juillet 1943.

Monsieur Stosskopf, qui en imposait indubitablement aux Allemands, avait obtenu qu'une cérémonie aux couleurs soit faite au sein de l'arsenal, à condition qu'elle soit discrète.

Une sorte de carré, entouré de tôles, nous servit d'esplanade autour du mât, où nous avons hissé les couleurs.

Moment intense de recueillement.

À la fin de la cérémonie, je regardais Monsieur Stosskopf : il pleurait à chaudes larmes.

Que faire alors de la main-d'oeuvre d'un arsenal détruit ? Naturellement les Allemands pensent immédiatement à Keroman et exigent la "livraison" d'un certain nombre d'ouvriers de l'arsenal, pour y travailler sous les ordres des contremaîtres allemands au "Ressort III"³.

Mais Monsieur Stosskopf, sans pouvoir refuser cette injonction, fait valoir qu'il y a aussi des travaux à faire à Keroman, ressortissant plutôt au domaine des travaux maritimes au "Ressort IV" (en dehors des alvéoles des sous-marins, mais les jouxtant) et qu'une partie de ces ouvriers de l'arsenal pourraient y travailler, sous encadrement français naturellement.

Proposition acceptée et à ma stupéfaction Monsieur Stosskopf m'appelle : « Vous allez diriger le contingent du "Ressort IV" à Keroman et naturellement vous interviendrez pour toutes les questions sociales du personnel français travaillant au "Ressort III," en allant les voir sur place.»

Et c'est ainsi que sur son ordre, j'ai quitté mes tournées à l'arsenal pour les poursuivre librement à Keroman, avec naturellement compte-rendu toutes

3 Désignation d'un service de la base sous-marine.(NDLR)

les soirées. Tournure curieuse de la destinée : à Keroman, zone interdite, je m'y trouve en permanence...

Pour ce faire, il m'avait été distribué une auto électrique à une seule roue motrice (arrière droite) et carrossée en carton (assez épais). C'est sous cet équipage, que j'ai conduit un jour Monsieur Stoskopf, venu "m'inspecter" à Keroman.

Mais le 21 Février 1944, j'apprends avec stupéfaction, que Monsieur Stoskopf, appelé l'après-midi à l'état-major de l'arsenal allemand, n'a pas reparu à son bureau.

Ce fut l'arrestation, la détention, et enfin la mort pour la France de celui qui l'avait si bien servie !

Quant à Keroman, j'en fus expulsé quelques jours après l'arrestation.

Qu'y faire d'ailleurs ?

Le "Chef" n'était plus là...

Chapitre V

LE RÉSEAU ALLIANCE SCHIRMECK ET LE STRUTHOF

Une grande partie du texte et la totalité des documents de ce chapitre sont extraits du Mémorial de "L'Alliance" édité en 1947 par l'association amicale "Alliance", à partir de documents originaux recueillis après la guerre en France et en Allemagne et des enquêtes menées par le réseau sur la disparition de ses agents.

Nous remercions l'association de nous avoir permis de faire état de ces informations sur le service de renseignements auquel a appartenu Jacques Stosskopf.

L'organisation et la vie du réseau

Le mouvement de résistance qui allait devenir " L'Alliance ", fut fondée peu après l'armistice de juin 1940 par le commandant Georges Loustaunau-Lacau, camarade de promotion de l'école de guerre du général de Gaulle. L'Alliance resta cependant en dehors des services de la France libre regroupés autour de ce dernier. Marie-Madeleine Fourcade qui participa dès l'origine à l'organisation du mouvement, succéda à son fondateur qui fut arrêté et s'évada à plusieurs reprises et survécut à 54 mois d'emprisonnement. Elle restera à la tête du réseau jusqu'à la fin des hostilités. Le chef militaire de l'Alliance fut Léon Faye colonel breveté de l'armée de l'air. Lui aussi fut arrêté et s'évada à plusieurs reprises. Condamné à mort par le tribunal militaire de Fribourg-en-Brigau le 28 juin 1944, gardé en otage par ordre d'Himmler, il fut exécuté le 30 janvier 1945 à Sonnenburg avec plus de 800 autres prisonniers.

" Spécialisée dans la recherche des renseignements militaires (ordre de bataille, mouvements de troupes, de bateaux, de sous-marins, d'avions, armes nouvelles, organisations défensives), l'Alliance comprenait un certain nombre de secteurs géographiques recouvrant l'ensemble du territoire.

Les renseignements recueillis étaient transmis au grand état-major allié grâce aux émissions clandestines d'un important réseau d'appareils radios accrochés sur la centrale de Londres. La liaison était complétée par des courriers réguliers, avions Lysander, sous-marins ou vedettes rapides qui, chaque mois emportaient du courrier, amenaient ou expatriaient des agents du réseau. Enfin de fréquents parachutages assuraient le ravitaillement en matériel radio, questionnaires, armes, fonds, matériel de toutes sortes, livres, vêtements.

Pour accomplir ces différentes tâches, l'Alliance comportait une organisation régionale très décentralisée (secteurs couvrant un ou plusieurs départements et nantis de noms tels que Forteresse, Chapelle, Hangar, Abri, Cathédrale, etc.) et une organisation centrale dénommée "Grand Hôtel", poste de commandement chargé d'assurer les services communs : radio, opérations d'atterrissage et de parachutage, liaisons marines, auto-défense, fausses identités, finances, évasions, assistance aux familles des disparus, etc.

Environ trois mille agents, dont sensiblement un millier y consacrant l'essentiel de leur activité et ayant reçu un pseudonyme, les autres jouant le rôle d'informateurs, de boîtes aux lettres, d'emplacement de postes ou d'asiles, formèrent ainsi les cadres de l'Alliance.

Des centaines d'hommes et de femmes que rien ne semblait désigner pour l'aventure brisèrent ainsi le cadre étroit et paisible de leur existence pour se plier aux lois de la lutte clandestine contre l'envahisseur... La plupart ne savaient même pas de qui leur venaient les ordres qu'ils exécutaient mais tous, appartenant aux milieux les plus divers et issus de toutes les provinces françaises, s'unissaient et mettaient en commun leurs forces morales et matérielles au service d'un même idéal : la délivrance de la Patrie.

Tous réalisaient la gravité de leur mission et comme l'écrivait l'avocat allemand Hermann, *ils étaient absolument conscients des risques qu'ils couraient et tout aussi conscients des conséquences auxquelles ces risques les exposaient.* ”

“ 1943 est l'année où le réseau Alliance, parvenu au bout de deux ans d'efforts acharnés à son point de rendement culminant, a fait le plus de mal à l'ennemi. Cinquante postes émetteurs amenés en parachutes ou par Lysanders clandestins sont installés du Nord au Sud. Deux équipes de spécialistes aviation préparent les opérations de chaque lune. Des techniciens de la marine, de l'armée de terre et de l'air, travaillent à d'abondants courriers. Coopérer par l'information sur la Kriegsmarine à la bataille des mers et des océans qui doit être gagnée d'abord pour que le débarquement puisse avoir lieu, par le renseignement précis indiquant les défenses ennemies et le déploiement de ses troupes afin que les plans libérateurs soient assurés du rendement maximum, est le but de tous. Il faut aussi démasquer les entreprises secrètes d'Hitler, prévoir l'attaque des V1 et des V2. Il faut songer à la bataille de France et préparer les maquis.

Toutes ces actions se poursuivent au milieu des opérations de police qui contraignent à reconstruire les secteurs touchés par trois hécatombes successives : en hiver dans la zone sud et dans la zone nord, au printemps dans la zone centrale, à l'automne au cœur de l'organisation et dans les gros secteurs de l'Est, de Bretagne et du centre. ”

Services allemands opposés aux mouvements de résistance

“ L’AST, abréviation d’Abwehrstelle: contre-espionnage, peut être comparé à notre 2^e bureau. Les services de l’AST ont été créés longtemps avant l’avènement d’Hitler, et portaient à l’origine le nom de Truppen-erkundungsdienst de la Reichswehr, c’est à dire service de renseignements de l’Armée au sein de la Reichswehr. Ses cadres étaient formés par des officiers, souvent des aristocrates prussiens, et avaient à leur tête un amiral. Doté de moyens financiers très puissants, grâce à l’appui de l’industrie lourde allemande, il s’étendait à travers toute l’Europe en un réseau de renseignements vaste et serré. ... Lors de son avènement, Hitler réorganisa le service et l’appela Abwehrdienst, en lui adjoignant la GESTAPO et le SD.

Abréviation de Geheime-Staats-Polizei, la GESTAPO est la police secrète de l’État national-socialiste.

À l’origine, le SD, abréviation de Sicherheits-Dienst était un service de sécurité qui n’existait que depuis l’avènement d’Hitler. En Allemagne il remplissait les mêmes fonctions qu’en France. Ses services de renseignements généraux n’avaient rien à voir avec la GESTAPO. Mais dès l’occupation de la France et de l’Europe, une autre mission lui fut confiée : celle d’assurer la force de police dans les pays concernés. Le SD contrôlait toute la vie économique de la France, la lutte contre les éléments anti-allemands, la surveillance de la police française, des réunions publiques politiques, etc.

La Geheime-Feld-Polizei ou GFP est la police secrète de campagne, ce qui équivaut au service de la sûreté aux armées. Elle remplissait surtout le rôle d’organe exécutif : arrestation des soldats qui par leurs menées s’étaient rendu coupables d’activités anti-militaristes, contrôle postal... C’est le seul service qui procéda de 1940 à 1942 aux arrestations d’agents alliés, sur indication de l’AST. La GFP fut dissoute en 1943 et ses membres affectés au SD.”

Quant au sigle SS, abréviation de Schutz-Staffel, il désigne les troupes du parti national socialiste encore plus radicales que les SA (section d’assaut), les Waffen SS en étant la version militaire formée en troupe d’élite dont l’affectation dépendait directement d’Himmler sous le contrôle d’Hitler.

La chaîne des prisons

“ Lorsque fin 1942 les autorités occupantes se rendirent compte que de nombreuses affaires d’espionnage découvertes en des points très divers du territoire français se reliaient entre elles par des méthodes de travail qui semblaient particulièrement efficaces, elles décidèrent de spécialiser pour traiter ces cas deux de leurs services : l’AST de Dijon, chargée des enquêtes et l’AST de Strasbourg chargée de la préparation des dossiers judiciaires.

Cet ordre très strict, émanant en droite ligne d’Himmler, fut ponctuellement exécuté, ce qui explique l’acharnement de l’ennemi à détruire tout membre de l’organisation tombant entre ses mains.

Chaque membre du S.R. Alliance suivait la même filière :

1° Arrestation à Paris ou en province. Communication immédiate des interrogatoires à l’AST de Dijon, qui, ayant entre les mains tous les dossiers de l’Alliance, s’efforce d’exploiter l’affaire et de la raccorder aux autres affaires en cours d’instruction. Durant ce temps, le détenu reste dans une prison de province d’où il est bientôt conduit à Fresnes où il dépend alors des services centraux du GFP. Souvent il sera interrogé dans les bureaux qui abritent ces services rue des Saussaies ou avenue Foch.

2° Préparation du jugement. De là transfert au camp de Schirmeck ou dans les prisons du pays de Bade selon la place disponible, avec nouveaux interrogatoires menés par l’AST de Strasbourg. Au cours de ces interrogatoires, on prépare toutes les pièces nécessaires à la comparution du “coupable” devant le tribunal.

En réalité son sort était réglé d’avance, mais il s’agissait d’obtenir au cours de ces interminables séances et en variant les procédés, menaces, tortures, corruption, flatteries, le plus d’indications possibles afin de mettre un terme à l’activité féconde de l’organisation.

3° Jugement. Le Tribunal chargé des affaires de l’Alliance est celui de Torgau, transféré à Fribourg-en-Brigau. Aussi, peu de temps avant le jugement, le détenu est-il conduit soit à la prison de cette ville, soit dans diverses prisons de la Forêt Noire.

Au moment de l’avance alliée, le tribunal suspendit ses sessions et tous les inculpés en instance de jugement se trouvant dans les prisons du pays de Bade furent massacrés sans autre forme de procès.”

... Cette filière comporta des exceptions mais tous les détenus du S.R. Alliance furent classés « N.N. »

Nacht und Nebel

“Quels étaient donc ces détenus «N.N.», objets d’une rigueur particulière de la part des autorités allemandes, que le tribunal spécial du Grand Reich condamna presque indistinctement à la peine de mort ?

L’ordonnance personnelle d’Hitler qui attribua cette appellation de Nacht und Nebel, c’est à dire *Nuit et Brouillard*, aux membres de certaines organisations de résistance, prescrivait ainsi de façon imagée, la nature des traitements qu’il y avait lieu d’infliger à cette catégorie de détenus. Ils devaient disparaître comme s’ils s’étaient évanouis dans *la nuit et le brouillard*. Leurs familles, leurs camarades, devaient tout ignorer de leur sort et l’on sait avec quelle ponctualité ces consignes furent exécutées.”

Le camp de Schirmeck (avril-septembre 1944)

“Schirmeck est une petite localité du Bas-Rhin, sise dans la vallée de la Bruche. Au milieu des collines arrondies des Vosges alsaciennes, les nazis ont installé un camp de concentration, décidé dès septembre 1940 et achevé en mai 1941. Situé à l’extrémité du bourg, il est clôturé par une double haie de poteaux supportant plusieurs rangs de fil de fer barbelés. Des chevaux de frise font le tour du camp et encadrent la porte flanquée d’une guérite et barrée par l’habituelle perche horizontale qu’on ne lève que pour laisser passer les voitures ou les corvées.

Des plates-bandes fleuries, que l’on retrouve aussi autour des blocks, entourent le corps de garde propre et aéré. Une grande allée en pente douce monte dans le camp. Sur ses bords sont alignés les blocks, baraques en planches, soigneusement numérotés.

En suivant l’allée on arrive bientôt au block 10. Comme les autres, c’est un bâtiment de planches, peint en vert, orné d’un petit perron et entouré de verdure. Ses dimensions sont approximativement de vingt-cinq mètres sur dix. Un couloir le sépare en deux dans le sens de sa longueur. De part et d’autre de ce couloir se trouve à chaque extrémité, le dortoir. Les cloisons en sont constituées par les montants des couchettes superposées sur trois étages comme de coutume. Il y a place pour soixante-douze détenus. Le couloir est flanqué, d’un côté par le réfectoire, de l’autre par un réduit lui-même coupé en deux par une cloison : les lavabos, où trois robinets coulent sur une planche qui supporte des cuvettes de zinc. Dans un coin se trouvent les tinettes. Dans les murs s’ouvrent douze fenêtres, grillagées de fil de fer barbelé.”



La baraque 10 du camp de Schirmeck

« Ce block 10, semblable en apparence à tous les autres, sert de prison aux "terroristes" du camp. Tous sont membres du S.R. Alliance. Ils sont arrivés en trois convois. Le premier au mois d'avril 1944 amenait les membres du secteur d'Autun et de La Rochelle, le second en mai ceux de Paris, du Nord et de Bretagne, le dernier fin juin, ceux du secteur méditerranéen. "Les détenus qui n'ont pas été affectés au block 10 sont enfermés au "bunker". Le bunker est ce que dans les prisons françaises on appellent "le mitard" c'est à dire le cachot.

...

Les détenues de l'Alliance, elles, se trouvent au "garage", bâtiment ainsi nommé du fait qu'à l'origine on y remisait des voitures. (Parmi elles, Yvonne Coindeau, estafette arrêtée le 13. 12. 1943, femme d'André Coindeau, chef du secteur de la Loire-Inférieure et massacré, lui, à Kehl).

Que se passait-il au garage ? On l'ignore totalement. Les détenues n'en sortent jamais et l'unique rescapée de l'Alliance à Schirmeck doit sans doute son salut au fait qu'elle était internée au block 14. Pas de précisions non plus sur la vie au bunker. Par contre, en ce qui concerne la baraque 10, les détails ne manquent pas. Voici le récit d'un médecin, membre du Réseau, unique rescapé homme :

« Arrivés à Strasbourg, nous avons été remis aux autorités policières locales qui nous ont embarqués dans des camions à destination de Schirmeck. Notre arrivée dans ce camp où étaient détenus surtout des Alsaciens, n'est pas passée inaperçue, puisque nous avons été enfermés aussitôt dans une baraque disciplinaire et étiquetés terroristes. Cette épithète nous condamnait au secret collectif, c'est à dire que nous n'avions pas le droit de sortir de la baraque. Nous ne pouvions entrer en relation avec aucun des autres détenus, qui, eux, se promenaient à l'intérieur du camp quand ils n'étaient pas au travail. Nous ne pouvions recevoir ni lettres, ni colis, et pour la moindre infraction à ces règles (essais de communication avec les femmes qui avaient accompagné leur mari à Schirmeck) nous étions punis. Une de ces punitions a consisté en privation de nourriture un jour sur deux, pendant trois semaines, avec envoi au cachot de quelques délinquants.

...

L'hygiène dans la baraque était un peu contrariée du fait que nous ne pouvions sortir sous aucun prétexte et la présence des tinettes dans le local réservé aux ablutions n'ajoutait rien au confort. Cependant nous nous sommes ingéniés avec un parfait esprit de camaraderie et de solidarité, à occuper nos loisirs forcés et notre vie intellectuelle était très active.

Le matin, un prêtre (l'abbé Ferrand) et un pasteur détenus avec nous, se partageaient un moment de méditation à haute voix. Un cours de physique

(colonel Labat), un cours de mathématiques (Jean Raison), d'anglais (docteur Perrot), de littérature, avaient été organisés. L'après-midi, chacun d'entre nous, à tour de rôle, faisait une conférence sur un sujet de son choix et, après le repas du soir, nous organisions une réunion politique plénière et contradictoire sur notre vie au sortir du camp. Le résultat des discussions était consigné sur des notes naturellement soigneusement cachées. Ces notes ont été enfermées dans une bouteille, dissimulée ensuite sous le plancher du block. Au moment de la Libération, j'ai fait soulever le plancher à cet endroit et j'ai eu la joie et l'émotion de les retrouver intactes. Voici les conclusions auxquelles nous avons abouti :

« Nous sommes au service de la France. Nous avons reçu un héritage magnifique, nous l'acceptons, nous voulons le transmettre enrichi ; c'est un acte de confiance dans la vitalité du pays.

Notre activité s'exercera dans la période des opérations militaires, dans la période de transition qui suivra l'armistice et dans la période de stabilisation et de reconstruction nationale après la victoire. Il faudra grouper les initiatives individuelles et les fortes personnalités avec les masses ouvrières autour de la notion de Patrie et lutter pour un idéal et non contre tel abus. Si nous restons isolés, nos efforts seront stériles. Nous nous unirons à tous les groupements semblables au nôtre, aux groupements politiques sans distinction, à la seule condition qu'ils travaillent à l'indépendance et à la grandeur du pays.

Nous veillerons à la sauvegarde de nos droits intellectuels, matériels et de nos libertés individuelles. Les divergences d'opinions, de religions, de races, ne seront pas un obstacle à l'union de tous pour le bien de la Patrie, mais nous nous assurerons que les fonctions de chacun soient en rapport avec ses qualités professionnelles et morales, sans autre considération. Nous serons difficiles sur le choix des nôtres et exigeants sur l'application de ces principes.

Nous soutiendrons un gouvernement issu de la Résistance et des éléments qui ont fait preuve de leur patriotisme à l'exclusion de ceux qui, par aveuglement, cupidité ou contrainte, ont failli conduire le pays à l'esclavage et à la ruine. Nous saurons agir pour que la conduite générale de la politique soit orientée vers une entente avec les autres nations, compatible avec l'indépendance, le libre développement intellectuel et matériel de la France.»

Telle était la base des statuts de notre future Amicales des déportés de Schirmeck. C'est pour cela que nous nous étions battus et c'est pour cet idéal qu'ils sont morts.

Mais la pensée de la mort ne nous habitait pas. Les Allemands avaient à un extrême degré l'art de varier les impressions que laissaient les interrogatoires. Souvent menaçants, brutaux, sadiques même, ils étaient d'autres fois d'une grande aménité, minimisaient la portée des actes commis contre eux et encourageaient à des confidences en assurant que tout cela leur paraissait véniel et imputable seulement à un patriotisme mal compris mais honorable. En général, le dernier interrogatoire, celui qui aboutissait à la signature de la déposition se terminait de cette manière rassurante et chaque camarade, en rentrant à la baraque, s'étonnait "d'avoir eu" finalement la Gestapo avec cette relative facilité. Hélas !

Néanmoins cette impression était très favorable à la bonne humeur et le dimanche régulièrement il y avait théâtre.

... Le spectacle proprement dit consistait en une revue, ou une féerie (vous avez bien lu) ou un opéra, burlesque naturellement.

... À la fin d'août 1944, les détenus de la baraque 10 n'ignoraient rien de l'avance des troupes alliées. Un SS ayant découvert qu'ils communiquent avec l'extérieur par les fenêtres, celles-ci ont été clouées et les verres peints. Trop tard ! La libération de Paris est connue des "terroristes".

Chaque jour, ils s'attendent à quitter Schirmeck, des gardiens ayant parlé d'un repli du camp. Les derniers interrogatoires ont été plutôt rassurants. Cependant dès le mois de mai, un ordre venu de Berlin et signé Schliebart a porté à Schirmeck l'arrêt de mort de tous les membres du S.R. Alliance."

| | | | | | |
|----|-------------|------------------|----|----------|------------------|
| 37 | Touyou | | 56 | Raiger | |
| 38 | Gillet Jean | _____ | 57 | Rault | _____ |
| 39 | Labat | _____ | 58 | Regeau | _____ |
| 40 | Labat | _____ | 59 | Roguet | _____ |
| 41 | Lacopere | _____ | 60 | Roulet | _____ |
| 42 | Lestier | _____ | 61 | S. Jovan | _____ |
| 43 | Le gey | _____ | 62 | Sydney | _____ |
| 44 | Letour | _____ | 63 | Stoskopf | _____ |
| 45 | Louys | _____ | 64 | Tiller | _____ |
| 46 | Machin | _____ | 65 | Truffaut | _____ |
| 47 | Mairinge | _____ | 66 | Vieljeux | _____ |
| 48 | Mazas | _____ | | | |
| 49 | de Mazin | _____ | | | |
| 50 | Mayer | _____ | | | |
| 51 | Mouton | _____ | | | |
| 52 | Mategou | _____ | | | |
| 53 | Peccot | _____ | | | |
| 54 | Peccot | _____ | | | |
| 55 | Peccot | _____ | | | |
| 56 | Peccot | _____ | | | |
| 57 | Peccot | _____ | | | |

Liste de présence dans la baraque 10

La signature de Jacques Stoskopf y figure deux fois :
 au n° 63 puis au bas de la liste comme "doyen de la baraque".

Le Struthof

« Désigné le 16 juillet comme médecin du camp de Schirmeck, l'auteur du témoignage sur la vie dans la baraque 10, n'est plus avec ses camarades mais à l'infirmerie d'où il essaie de transmettre les nouvelles... soit en faisant des signes, soit en collant de grosses lettres en papier sur une plaque de verre.

C'est de la fenêtre de cette infirmerie que le 1^{er} septembre au soir, il suit avec inquiétude le départ de ses camarades. Le départ en lui-même n'avait rien d'étonnant puisqu'on attendait depuis plusieurs jours le repli à Gaggenau. Mais, s'il est loin de soupçonner la vérité, le docteur remarque avec anxiété que ses compatriotes s'en vont sans bagages. Une camionnette les emmène par groupe de douze et, jusqu'à l'aube, elle revient toutes les deux heures. Un si court intervalle ne peut suffire au trajet Schirmeck-Gaggenau et retour.

Le 2 septembre au matin, le docteur quitte le camp à son tour mais avec ses bagages. Il va effectivement à Gaggenau, mais où sont ses camarades ? C'est en vain qu'il interroge à ce sujet divers Allemands. Tous hochent la tête sans donner de réponse précise. Evadé en avril 1945 il essaie immédiatement de savoir ce que sont devenus ses anciens compagnons de détention. « Dès mon arrivée en France, dit-il, le 19 mai 1945, après les formalités de rapatriement, j'ai été à Schirmeck pour essayer de retrouver quelques indices ou renseignements sur les évacués du 2 septembre. J'ai trouvé, comme je l'ai dit, dans la baraque 10 le flacon contenant quelques noms, quelques notes ... et les huit points de nos résolutions élaborés en partie au cachot par le groupe d'Autun le jour de Jeanne d'Arc 1944, et modifiés au cours de nos discussions du soir à la baraque. »

Depuis d'autres trouvailles ont été faites et notamment par un lieutenant de vaisseau de la base du Rhin, qui décrit ainsi le Struthof.

... Alors que, du camp de Schirmeck, le Struthof, que l'on ne voit pas mais que l'on sait derrière le bois de sapins, est à moins de 2.000 mètres à vol d'oiseau, semble-t-il, la route qui y conduit fait des tours et des détours, tels qu'il faut plus de vingt minutes pour y aller en voiture de tourisme. La route monte en lacets à flanc de montagne à travers des bois de sapins en corniche et domine toute une partie magnifique des Vosges avec le Donon à l'ouest. Là encore on est saisi de la beauté du lieu, de sa grandeur, et de l'ignominieuse barbarie des gens qui les ont données comme cadre à leurs atrocités sataniques. Nous avons accompli ce voyage en essayant de comprendre si nos camarades avaient pu ou non se rendre compte de l'endroit où ils allaient. Ils étaient en voiture cellulaire fermée ou en camion fermé. Le véhicule ne devait pas aller très vite, et la route a dû leur paraître beaucoup plus longue encore.

... Le camion est entré dans le camp du Struthof, a suivi la rampe qui contourne les terrasses en étages, sur lesquelles sont édifiées les baraques des

prisonniers, s'est arrêté près de l'une d'elles, la plus près des sapins au plus bas. Elle est construite en ciment. Elle est surmontée d'une haute cheminée de tôle noire, de forme carrée...

Comment eurent lieu en réalité les exécutions ?

L'authenticité des faits suivants ne prête plus à discussion :

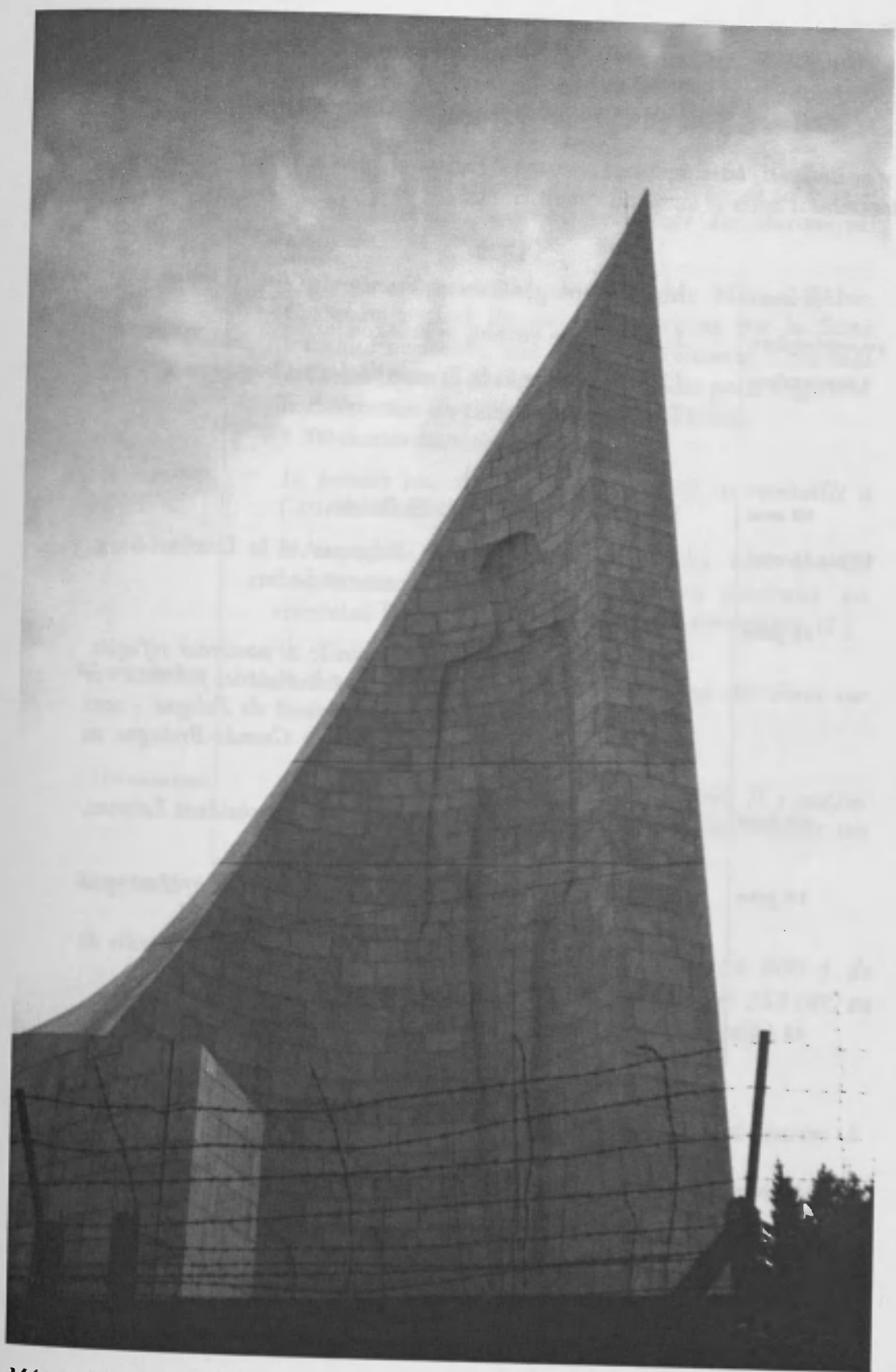
De tous nos camarades de la baraque 10, du Bunker et du Garage, transférés de Schirmeck au Struthof dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1944, aucun n'est revenu, et aucun passage d'aucun d'entre eux n'a été signalé ailleurs. Il est donc certain que le massacre ait été total.

Des détenus de plusieurs baraques ont nettement perçu le bruit de coup de feu tirés au cours de la nuit du massacre. Ces coups assourdis semblaient venir d'un local fermé.

Les habitants de la vallée et les premiers éléments de reconnaissance des troupes alliés ont nettement vu la cheminée du Struthof fumer plusieurs jours à la suite de la tuerie.

Gehrum, ancien chef de l'AST III de Strasbourg, directement responsable de l'exécution des ordres venant de Berlin, a avoué ce qui suit : « ... cent huit personnes de l'Alliance, ont été transférées, les 1^{er} et 2 septembre, au Struthof. Deux jours plus tard , le chef du camp de Schirmeck, le nommé Buck, m'a confié que toutes avaient été tuées au Struthof d'une balle dans la nuque et brûlées par la suite au four crématoire, *travail* qui a duré en tout deux jours et je n'ai eu connaissance de ces faits que par les déclarations de Buck...»

Classé monument historique, le camp de Natzwiller-Struthof
est devenu en 1955 nécropole nationale.



Mémorial de la déportation au Struthof

1939 - 1945

Quelques repères chronologiques

(en italiques, les évènements concernant Lorient et la bataille de l'Atlantique notamment d'après le document Ouest-France cité page 41)

1939

| | |
|---------------------------|---|
| 24 août | Mobilisation générale en France. |
| 1 ^{er} septembre | L'Allemagne envahit la Pologne. |
| 3 septembre | L'Angleterre, puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne. |

1940

| | |
|--------------|--|
| 10 mai | L'Allemagne envahit la Hollande. |
| 13 au 15 mai | L'Allemagne envahit la Belgique et le Luxembourg. Percée allemande entre Namur et Sedan. |
| 14 juin | Paris déclaré ville ouverte. <i>Pendant la débâcle, Lorient accueille de nombreux réfugiés. À partir du 15, tous les navires et le matériel précieux - or des banques de France, de Belgique et de Pologne - sont évacués vers l'Afrique du Nord, la Grande-Bretagne ou sabordés.</i> |
| 16 juin | Nommé président du Conseil par le président Lebrun, le maréchal Pétain demande l'armistice. |
| 18 juin | Appel du général de Gaulle « La guerre n'est pas tranchée par la bataille de France... » <i>Les bâtiments encore présents à Lorient reçoivent l'ordre de prendre la mer.</i> |
| 19 juin | <i>Incendie des réserves de mazout de la Marine qui brûleront jusqu'au 26. 200 passagers périssent sur le chalutier la Tanche qui saute sur une mine. L'amiral de Penfentenyo fait procéder à quelques sabotages.</i> |
| 20 juin | <i>Combat pour l'honneur aux Cinq chemins de Guidel.</i> |
| 21 juin | <i>Arrivée des Allemands à Lorient.</i> |

- 22 juin** Signature de l'armistice à Rothondes. En violation de ses clauses, l'Allemagne annexe en quelques semaines les trois départements de l'Est, Moselle, Bas-Rhin et Haut-Rhin.
- 23 au 28 juin** *L'amiral Dönitz effectue une reconnaissance de la rade et choisit Lorient comme base principale des sous-marins allemands.*
- 3 juillet** Opération "catapulte" et drame de Mers-el-Kébir. Craignant malgré les assurances reçues que la flotte française ne tombe aux mains de l'ennemi, Churchill ordonne la saisie des bâtiments dans les ports anglais et la destruction de ceux basés à Mers-el-Kébir.
1 300 marins français sont tués.
- 7 juillet** *Le premier sous-marin allemand, l'U30, se ravitaille à l'arsenal de Lorient.*
- 10 juillet** L'Assemblée nationale réunie à Vichy vote une loi constitutionnelle donnant les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. (pour 569, contre 80, abstentions 17)
- 27 septembre** *Premier grand bombardement de la Royal Air Force sur Lorient.*
- 16 octobre** *L'amiral Dönitz installe son PC à Kernevel. Il y restera jusqu'au 29 mars 1942, lendemain du raid anglais sur Saint-Nazaire.*
- 27 novembre** *Premier bombardement de nuit sur Lorient.*
- Les U-boote coulent dans l'année 2 186 000 t de navires alliés dont 295 000 en septembre et 352 000 en octobre par des attaques en meutes des convois.*

1941

- janvier** *Début de la construction d'un abri pour sous-marins à l'arsenal.*
- 2 mars** Serment de Koufra. Le général Leclerc et ses officiers jurent de ne déposer les armes que lorsque "nos couleuvres flotteront à nouveau sur la cathédrale de Strasbourg".

| | |
|---------------------------|---|
| de février à septembre | <i>Construction à Keroman d'un premier bloc de cinq alvéoles sur terre-plein, desservies par un slipway protégé, mis en service le 25 août avec l'U123.</i> |
| de mars à octobre | <i>Construction d'un second bloc de sept alvéoles de l'autre côté du terre-plein. Démarrage des travaux du troisième bloc qui comporte deux bassins de radoub et cinq bassins à flot ouvrant directement sur le Ter. Ils sont terminés en janvier 1943.</i> |
| 22 juin | <i>L'Allemagne attaque l'URSS et pénètre jusqu'à 30 km de Moscou où l'hiver la surprendra.</i> |
| novembre | <i>Les douze alvéoles de Keroman I et II abritent leurs premiers sous-marins.</i> |
| 6 décembre | <i>Contre-attaque russe contre la Wehrmacht arrêtée aux portes de Moscou.</i> |
| 7 décembre | <i>La flotte américaine du Pacifique basée à Pearl Harbor est détruite par les Japonais.</i> |
| 11 décembre | <i>L'Allemagne déclare la guerre aux Etats-Unis. Dönitz décide d'attaquer le trafic maritime américain entre le golfe du Mexique et l'embouchure du Saint Laurent. (Opération "Paukenschlag")</i> |
| 14 décembre | <i>Hitler décide la construction du Mur de l'Atlantique.</i> |

Les U-boote coulent dans l'année 2 171 000 t de navires alliés.

1942

| | |
|----------------------|---|
| janvier | <i>Début de l'opération "Paukenschlag" au cours de laquelle les U-boote coulent en 6 mois, sur les côtes américaines et jusque dans le port de New-Yorck (U123), 496 navires alliés représentant près de 2 000 000 t. Toute l'année, intense activité de la base sous-marine de Keroman en liaison avec les U-Boote engagés dans la bataille de l'Atlantique.</i> |
| janvier- février | <i>Les Japonais s'emparent des Philippines et de la Birmanie.</i> |
| de janvier à juin | <i>Les U-boote interviennent jusqu'au fond du golfe du Mexique, comme en face de l'Afrique du Sud.</i> |
| 4 juin | <i>Bataille aéronavale de Midway, gagnée par les Américains sur les Japonais.</i> |

| | |
|---------------------------------|--|
| juillet | Premières incorporations de force des jeunes Alsaciens-Lorrains des trois départements annexés dans des formations para-militaires et militaires allemandes, en violation des clauses de l'armistice. |
| octobre | <i>Début des bombardements intensifs sur Lorient.</i> |
| 23 octobre au 3 novembre | Bataille d'El-Alamein en Libye. Les troupes de Rommel battues par celles de Montgomery commencent un repli qui se poursuivra jusqu'en Tunisie. |
| 24 octobre | <i>Départ de Lorient de 246 ouvriers de l'arsenal requis pour travailler en Allemagne.</i> |
| 8 novembre | Débarquement anglo-américain en Afrique du Nord auquel s'opposent des unités françaises à Oran et à Casablanca. Darlan présent à Alger négocie avec les Américains. |
| 11 novembre | L'Allemagne envahit la zone libre en violation des clauses de l'armistice. L'amiral de Laborde à Toulon refuse d'obéir au message de Darlan lui demandant de diriger la Force de Haute Mer vers les côtes de l'Afrique occidentale française. |
| 27 novembre | L'amiral de Laborde ordonne le sabordage des 61 unités basées à Toulon (225 000 t) pour qu'elles ne tombent pas aux mains des Allemands qui ont envahi l'arsenal et la rade. Seuls quelques bâtiments dont le sous-marin Casabianca, rejoignent les forces françaises libres en Afrique du Nord. |
| 8 décembre | En Tunisie, les Allemands internent la garnison de Bizerte et s'emparent de l'escadre. |
| 24 décembre | Assassinat de l'amiral Darlan à Alger. |

L'efficacité des U-boote est à son maximum, 6 266 000 t coulées dans l'année.

1943

| | |
|-------------------|--|
| 16 janvier | Création, par le gouvernement de Vichy, du service du travail obligatoire (STO) qui devrait en principe permettre la relève des prisonniers. |
| janvier | <i>Les sept alvéoles à flot de Keroman III abritent leurs premiers sous-marins.</i> |

| | |
|-----------------------------|---|
| 1 ^{er} février | Capitulation allemande à Stalingrad et début de l'offensive russe vers l'ouest. |
| 15 janvier au 17 février | <i>En dix attaques aériennes, les bombardiers anglais et américains déversent plus de 4 400 t de bombes explosives et incendiaires sur Lorient.</i> |
| 3 février | <i>Ordre d'évacuation de la population civile de Lorient.</i> |
| 8 février | Guadalcanal, début de la contre-offensive américaine dans le Pacifique. |
| avril | <i>Tournant dans la bataille de l'Atlantique, les Alliés prennent l'initiative.</i> |
| 13 mai | Capitulation allemande en Afrique du Nord. |
| 10 juillet | Débarquement allié en Sicile. |

Brutale perte d'efficacité des U-Boote qui ne coulent dans l'année que 804 000 t.

1944

| | |
|------------------|--|
| 6 juin | Débarquement allié en Normandie. |
| 4 août | <i>Les autorités maritimes françaises doivent évacuer la place forte de Lorient que les Américains investissent.</i> |
| 6 août | <i>L'ultimatum américain est repoussé.</i> |
| 7 août | <i>Les Américains attaquent sans succès la place forte. Ils se limiteront désormais à en assurer le blocus avec l'aide de la Résistance jusqu'à la fin des hostilités.</i> |
| 15 août | Débarquement allié en Provence. |
| 25 août | Libération de Paris. |
| 5 septembre | <i>L'U55 est le dernier U-Boot à quitter Lorient.</i> |
| 23 novembre | Libération de Strasbourg. |
| 16 au 26 dec. | Contre-offensive allemande dans les Ardennes. |

Les U-Boote sur la défensive ne coulent que 358 000 t dans l'année.

1945

- | | |
|--------------------|--|
| 4 février | Conférence de Yalta entre Roosevelt, Churchill et Staline. |
| 25 avril | Jonction des troupes russes et américaines sur l'Elbe. |
| 7 mai | Capitulation sans condition de l'Allemagne signée à Reims et ratifiée le lendemain 8 mai à Berlin. |
| 8 mai | <i>Reddition de la place forte de Lorient.</i> |
| 6 et 9 août | Bombardements atomiques américains sur Hiroshima et Nagasaki. |
| 14 août | Capitulation sans condition du Japon. |

280 000 t de navires alliés sont encore coulées par les U-Boote avant le 7 mai.

Bibliographie

Parmi les nombreuses publications qui ont fait état de l'action de Jacques Stoskopf à Lorient pendant la guerre et indépendamment des études reprises in extenso au chapitre II, figurent notamment :

FOURCADE Marie-Madeleine, *L'arche de Noé*,
Fayard, Paris, 1968.

Amiral LE PUTH, *Souvenirs de la vie lorientaise de 1940 à 1945*,
Annales de l'Académie de Marine, 1954-1955, Tome I

LEROUX Roger, *Le Morbihan en guerre 1939-1945*,
Joseph Floch imprimeur éditeur, Mayenne, 1978.

PASQUELOT Maurice,
Les dossiers secrets de la marine, Londres-Vichy, 40-44,
Nouvelles éditions latines, 1977.

Ingénieur général THÉRY,
Le réseau Alliance, Ingénieur général Stoskopf,
Société amicale du génie maritime, Annuaire 1956.

Table des matières

| | | |
|-----|---|-----|
| I | LA VIE DE JACQUES STOSSKOPF À TRAVERS LES DOCUMENTS FAMILIAUX | 13 |
| II | L'INGÉNIEUR ET LE RÉSISTANT | 61 |
| | GENEVIÈVE BEAUCHESNE | 62 |
| | RENÉ ESTIENNE | 82 |
| III | DOCUMENTS ET TÉMOIGNAGES CONCERNANT L'ACTIVITÉ DE JACQUES STOSSKOPF DANS LA RÉSISTANCE | 99 |
| IV | SOUVENIRS DE PARENTS ET D'AMIS | 115 |
| V | LE RÉSEAU ALLIANCE, SCHIRMECK ET LE STRUTHOF | 147 |
| | <i>1939 - 1945 Quelques repères chronologiques</i> | 162 |
| | <i>Bibliographie</i> | 168 |